LAURENT LOMBARD

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

LES EXPLOITS DU COMMISSAIRE RADINO

Préface de M. l'Abbé Liévin THESIN

Ex-Condamné à Mort. — Officier de l'Ordre de l'Empire Britannique. — Président de la Fédération des Volontaires des Services de Renseignements.

ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT

ALA
12746

NLA 12746
BE 007
150,-

LES EXPLOITS
DU COMMISSAIRE RADINO

/1D

DU MEME AUTEUR :

La Vitalité Romane de Malmédy (Epuisé).
L'Epopée de Loncin.
La Victoire de Sart-Tilman.
Chocs de feu dans la nuit.
Face à l'Invasion.
Sous les Ouragans d'Acier.
Face au Peloton.
Le Tragique Destin de M. 82.
Ludendorff à Liège.
Zone de Mort.
Le Drame de la Villa des Hirondelles.

A PARAITRE :

Evasions de Condamnés à mort.
Le Fusillé vivant.
Combats dans l'Ombre.
La Dame Blanche.
Les Fusillés de Hasselt.

LAURENT LOMBARD

LES EXPLOITS DU COMMISSAIRE RADINO

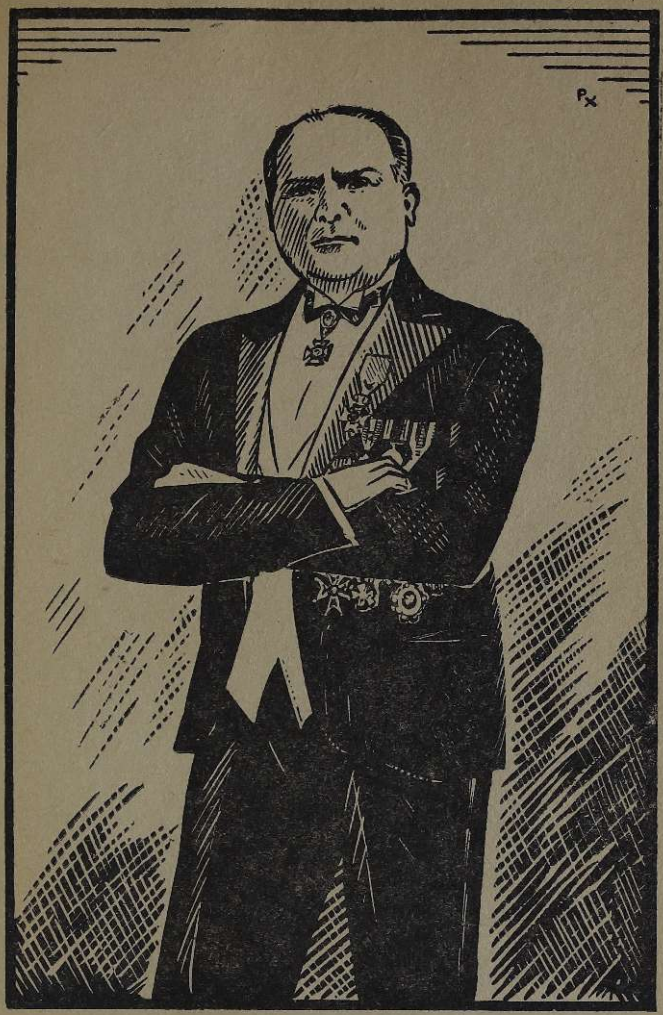
ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT

A LA MÉMOIRE DES PATRIOTES ANVERSOIS,

JOSEPH BACKELMANS,
ALEXANDRE FRANCK,

FUSILLÉS A BRUXELLES LE 23 SEPTEMBRE 1915.

Tous droits réservés.
Copyright by LAURENT LOMBARD.



M. Auguste Radino.

Ransart, le 15 mars 1939.

Bien Cher Ami,

Lorsque, il y a un peu plus d'un an, vous m'avez fait part de votre intention d'écrire l'histoire de la guerre secrète en Belgique occupée, je dois vous avouer que je n'ai pu me défendre d'un certain scepticisme. L'œuvre que vous paraissiez assumer avec une allègre confiance, me semblait si vaste, si ardue, si hérissée de difficultés que j'en conçus des doutes sur son succès. Comment, en effet, reconstituer les multiples péripéties des drames parfois atroces au cours desquels les soldats du front intérieur se révélèrent les dignes émules des héros de l'Yser ? Comment intéresser le grand public à des faits déjà si lointains qu'ils s'estompent dans l'irréel des choses oubliées ?

Sans vous soucier des difficultés et des obstacles, vous vous êtes mis à l'œuvre et voici que déjà cinq volumes ont paru. Cinq livres solidement documentés, écrits d'une plume alerte, vibrante, cinq livres qu'aucun Belge ne peut lire sans une indicible émotion, et qui faisant suite à votre magnifique série de « Ceux de Liège », constituent, comme l'a si bien dit le général Merzbach, un réel monument historique.

C'est que, bien qu'ayant l'attrait de romans d'aventures, ces ouvrages sont vrais, exempts de vains enjolivements, entièrement consacrés à la reconstitution objective des faits. Préoccupé avant tout d'en sauvegarder la valeur historique, vous ne vous êtes épargné aucune peine pour épuiser une à une toutes les sources de documentation. On vous a vu parcourir la Flandre et la Wallonie à la re-

cherche des acteurs et des témoins susceptibles d'enrichir vos dossiers de leurs souvenirs. Grâce à l'abondante moisson de renseignements ainsi recueillis, il vous a été possible d'évoquer de magnifiques figures de patriotes et de les faire revivre dans l'ambiance même du grand drame de 1914-1918.

En lisant l'admirable histoire du commissaire Auguste Radino, de Berchem, j'ai compris mieux que jamais la nécessité de sauver de l'oubli les grands exemples de tenue, d'énergie, de mépris de la mort, que nos camarades des Services de Renseignements ont légués à la jeunesse belge. Pour que ce précieux patrimoine moral reste intact, il ne suffit pas d'ériger des monuments, de prononcer des discours ; il faut que leur histoire soit connue dans sa dramatique et poignante réalité.

En vous consacrant à cette pieuse œuvre du souvenir, j'aime à vous dire que vous avez rendu un éminent service à votre pays. Jamais, plus qu'en ces temps troublés, les Belges n'ont eu besoin de ces émouvantes leçons de dévouement total et désintéressé à la patrie. Jamais rappel du passé n'a paru plus opportun.

Le sacrifice de nos camarades de la guerre secrète n'aura pas été vain puisque, après être resté trop longtemps dans l'ombre, voici que grâce à vos beaux livres, il prolongera jusque dans les temps futurs les plus lointains, sa valeur d'enseignement et de réconfort.

Autre résultat particulièrement appréciable de vos publications : bientôt le grand public, abusé jusqu'ici par tant de livres ineptes et faux sur l'espionnage, connaîtra ce que fut réellement la guerre secrète dans les territoires occupés. Loin d'être, comme beaucoup l'ont cru, une affaire d'aventures plus ou moins dramatiques, elle a été une lutte méthodique, persévérante, acharnée, dirigée contre les forces vives de l'oppresseur. Une lutte sans merci et dont l'adversaire, à plusieurs reprises, a dû reconnaître les répercussions sur le cours des opérations militaires.

En rendant ainsi hommage à vos anciens camarades des Services de Renseignements, vous projetez un jour nouveau sur le rôle joué par notre pays dans la grande tourmente, un rôle qui méritait d'être mis en lumière, parce qu'il montre que pour la défense de la patrie belge, Flamands et Wallons, fraternellement unis, seront toujours prêts à se sacrifier.

Au nom des douze cents membres de la Fédération des Volontaires des Services de Renseignements Militaires Interalliés, c'est du fond du cœur que je vous dis : merci, et que je forme des vœux pour le succès des nombreux ouvrages que vous avez encore en préparation.

Abbé LIÉVIN THÉSIN.

I

PREMIER CONTACT AVEC LES ENVAHISSEURS.

8 octobre 1914. Anvers est à la veille de sa capitulation. Vidés d'une partie de leur population, ses faubourgs subissent l'horreur d'un bombardement aveugle qui écrase et incendie des immeubles, blesse, tue, déchiquette des hommes, des femmes, des enfants. Berchem est particulièrement éprouvé. Les obus allemands incurvent leur trajectoire vers le fouillis de ses toitures et y foncent avec fracas. Les habitants restés dans la localité se terrent.

Depuis quarante-huit heures, le sous-commissaire Auguste Radino est sur pied, se prodiguant partout où la tempête de feu a causé des dégâts. Des images sinistres se fixent à jamais dans son esprit : façades éventrées, maisons écroulées, cadavres sanglants étendus parmi des débris de tuiles et de briques.

Ce n'est pas que l'homme soit un émotif. Certes non. Sa carrure athlétique, son regard, sa voix, ses gestes révèlent au contraire une nature peu sujette aux faiblesses de la sentimentalité. Un beau type de policeman taillé tant pour les rudes devoirs de la guerre que pour ceux de la paix.

Depuis son arrivée à Berchem, il y a fait merveille. C'est lui qui a purgé la grosse bourgade flamande des bandes organisées de voleurs qui l'infestaient. Ah ! ce fut une affaire menée rondement ! Aujourd'hui, ceux qui ont vu le « commissaire » à l'œuvre en parlent encore avec admiration.

— Quand il en avait pincé un, nous dit un brave bourgeois de Berchem, les autres ne tardaient pas à y passer l'un après l'autre. Il avait une façon de « cuisiner » ses clients qui le rendait redoutable à tous les malfaiteurs. Et puis, avec ça, un cran, une audace...

Maintenant le commissaire Radino ne pense plus aux voleurs ou plutôt il ne pense qu'à eux, aux voleurs armés venus d'Allemagne en colonnes compactes pour nous ravir nos villes, notre pays, notre honneur. Des voleurs ? des assassins aussi : à Anvers, les journaux ont relaté les méfaits des envahisseurs dans différentes régions de Belgique : Andenne, Tamines, Dinant, Louvain.

Cependant ce qui indigne surtout et révolte le patriote Radino, c'est la capitulation prématurée de la métropole. Comme la plupart des Anversois, il a cru que la puissante cité flamande, bien protégée par la cuirasse de ses forts, était inexpugnable; or voici que déjà sa résistance touche à sa fin... La chanson de mort des obus allemands plane sur elle comme un présage fatal.

Il y a quelques jours, un messager est venu annoncer au commissaire :

— Votre fils Henri a été tué au combat de Wesemael.

Henri est l'aîné de ses trois fils : un beau grand gaillard de vingt et un ans. Plus fortes que les angoisses du père, pourtant, celles du Belge préoccupé du sort de sa ville et de son pays : à Berchem, les projectiles frappent aveuglément et les scènes d'horreur se multiplient. Il faut soigner les blessés, enterrer les morts, éteindre les incendies. Sans le moindre souci du danger, le commissaire va et vient sous le bombardement, se dévouant pour ses concitoyens comme au temps où il les mettait à l'abri des mauvais coups des malandrins. Et tandis qu'il relève les corps d'innocentes victimes affreusement mutilés par la mitraille, il maudit les responsables de cette atroce calamité : la guerre. Il les maudit et les hait de toute la force de son esprit d'honnête homme révolté par l'injustice.

Le jour suivant, 9 octobre, le fracas des déflagrations cessa de grand matin et un parlementaire allemand, flanqué d'un clairon et d'un soldat porteur d'un drapeau blanc, se présenta aux portes de Berchem. Le bourgmestre de la localité ayant disparu, c'est le sous-commissaire Radino qui le reçoit.

— Veuillez me conduire à Anvers, dit l'Allemand. Il faut que je sois de retour dans deux heures, sinon le bombardement recommencera et redoublera d'intensité.

Conscient de ses responsabilités, le policier belge s'exécute. En cours de route, rencontre du consul du Brésil qui dit au parlementaire :

— Les autorités ont décidé de remettre la ville.

Une délégation est déjà partie à la rencontre de l'armée allemande.

— Ah ! Quand ?

— Ce matin même.

— Il faut néanmoins que je voie le bourgmestre de la ville.

Le groupe se remet en route. Se tournant alors vers Radino, l'officier ennemi demande :

— Pourriez-vous me dire où se trouve l'armée belge ?

Furieux de devoir jouer un rôle si peu en rapport avec son caractère, Radino répond sans hésiter :

— Les Belges sont sur l'autre rive de l'Escaut avec trois cent mille Anglais et Français sous les ordres du roi Albert.

Cela a été dit d'un ton sec et plein d'assurance qui visiblement a impressionné l'Allemand. A partir de ce moment, celui-ci reste muet et n'adresse plus la parole à son cicerone qui est ravi d'avoir quelque peu rabattu la morgue de l'officier ennemi.

Peu de monde dans les rues d'Anvers. Devant le bâtiment de la Banque Nationale, le commissaire arrête une voiture et y fait monter les Allemands. En route vers l'hôtel de ville ! Au pont de Meir, nouvelle halte. Plus moyen d'avancer : les tuyaux des pompes à incendie jonchent le sol. On continue à pied. Enfin une aubaine : voici qu'apparaît M. Diercksens, juge des enfants. Radino se dirige vers lui :

— Monsieur le Juge, lui dit-il, ne pourriez-vous vous charger de conduire ce parlementaire à

l'Hôtel de ville ? Je dois absolument retourner à Berchem où ma présence est indispensable.

M. Diercksens accepte et s'éloigne avec les trois Allemands, tandis que le commissaire fait demi-tour. Repassant chez lui, il emmène son fils Auguste et se rend immédiatement à la porte de Berchem. Il a appris en cours de route qu'une tête de colonne allemande y est arrivée.

Le renseignement est exact. De loin, on aperçoit un attroupement d'uniformes gris. Le commissaire approche sans hésitation, mais dès que les officiers allemands ont vu son képi galonné, ils se précipitent sur lui. Deux d'entre eux le saisissent par les bras et le houspillent. Radino veut se défendre; on le maîtrise et il se voit gratifié de bourrades dans le dos. Témoin de la scène, une dame intervient. S'adressant à un officier supérieur qui, du haut de sa monture, profère menaces et imprécations, elle dit :

— C'est honteux de laisser brutaliser cet homme; il a conduit votre parlementaire à Anvers et voilà qu'il se présente pour vous recevoir...

Un ordre bref, et aussitôt les officiers qui tenaient le commissaire lui rendent la liberté de ses mouvements. Celui qui paraissait être le chef fit alors avancer son cheval vers le Belge; il avait les traits congestionnés par la fureur :

— Vous allez nous conduire à Anvers, dit-il en un français impeccable, mais je vous préviens que si un coup de feu est tiré sur mes troupes, vous serez fusillés vous et votre fils.

Radino sursaute. Fusillé lui et son fils, si... Ah!

Ah! non, ceci n'est plus de jeu... Tout ce que les journaux ont raconté sur les cruautés allemandes est donc vrai... Ces gens-là sont prêts à tout. Misérables, va! pense-t-il, vous me paierez cela un jour.

L'Allemand qui lui avait parlé d'un ton arrogant n'était autre que le général von Beseler en personne. Déçu de ne trouver aux portes de la grande cité belge qu'un policier pour le recevoir, il avait peine à dissimuler son dépit.

D'après des témoins allemands, lorsqu'il reçut la première délégation de civils, il prononça ces paroles qui donnent la mesure de sa déconvenue :

— Eine solche Festung und kein General! (Une si fameuse forteresse et pas un seul général!)

Ayant dirigé son cheval tout près du commissaire, il lui demanda :

— Etes-vous le chef de la police?

— Non. Le commissaire en chef est à la maison communale.

— Faites le chercher.

Radino se tourne alors vers son fils et, parlant avec volubilité, lui dit :

— Allez trouver le commissaire de police, maar kom niet terug, et dites-lui de venir ici.

Quelques mots flamands habilement intercalés dans sa phrase lui ont permis de mettre son fils à l'abri de la redoutable menace proférée par le général allemand. Ne voulant pas laisser son père seul au milieu d'ennemis, le jeune homme revint cependant sur les lieux.

Le commissaire Spysschaert arriva et c'est, précédés des deux chefs de la police de Berchem,

que von Beseler et ses troupes firent leur entrée à Anvers. Aucun incident grave. Pour rehausser quelque peu le cérémonial de cet événement mémorable, le général allemand ordonna d'aller chercher le bourgmestre de Berchem.

— Il n'est plus ici, répondirent les deux Belges.

— Où est-il?

— A Londres.

— Exécutez mes ordres, hurla-t-il.

Le commissaire disparut et Radino resta seul à la tête de la colonne. Au moment où celle-ci allait s'engager dans la rue Léopold, von Beseler commanda : « Halt! » puis, la figure cramoisie, apostropha le Belge :

— Où voulez-vous nous conduire?

— A l'Hôtel de ville.

— Non, pas par ici, mais par les boulevards.

Beseler tenait à donner à son entrée dans la ville conquise le caractère d'une grande démonstration de discipline et de force, mais la population anversoise ne paraît nullement disposée à en fournir la figuration et les rues restent désertes. Sur le Boulevard de France, un Père Jésuite est brutalement appréhendé et amené de force aux côtés de Radino.

— En voilà des brutes, souffle-t-il à son compatriote.

— Nous sommes sous le régime de la force, dit celui-ci, mais soyez sans crainte, l'heure de la revanche viendra.

Le détachement d'avant-garde étant arrivé Place de la Commune, un officier vint prendre

Radino par les bras. « Je croyais qu'on allait me fusiller », raconte celui-ci. Il n'en était rien.

— Je vous donne l'ordre de conduire cette compagnie à l'hôtel de ville, lui crie l'Allemand.

Après quoi, le commissaire reprit alertement le chemin de Berchem. Rue des Tanneurs, un officier l'arrête de nouveau; il parvient cependant à se dégager et lorsque, un peu plus loin, un autre Allemand le somme de se mettre à sa disposition, il lui répond : Zut!

Ce premier contact avec les envahisseurs a fait de Radino un de leurs ennemis les plus acharnés. La morgue de ces parjures qui l'ont forcé à jouer le plus humiliant des rôles, a éveillé en lui un impérieux besoin de revanche. Désormais l'homme ne vivra plus que pour venger son malheureux pays. Par tous les moyens. Arrive que pourra...

II.

LE COMMISSAIRE RADINO PREND SA REVANCHE.

Tandis qu'il regagne Berchem d'un pas pressé, Radino élabore déjà le projet d'un bon tour à jouer aux Allemands. Mais il s'agit de faire vite et de pas perdre une minute. A peine rentré chez lui, il alerte ses deux fils Auguste et Charles :

— Rassemblez vite tous les habitants restés à Berchem et dites-leur de se rendre immédiatement aux Magasins Linoleum.

— Pourquoi?

— Nous allons enlever tous les vivres que les Anglais y ont laissés. Il ne faut pas qu'un seul gramme de farine tombe entre les mains des Allemands.

—Oui, mais n'est-ce pas trop tard? Les colonnes allemandes entrent par toutes les issues de la ville.

— Raison de plus de ne pas traîner. Je vais me rendre sur les lieux : il importe que tout soit nettoyé en peu de temps.

Les magasins Linoleum étaient de vastes bâtiments dont les nombreux locaux regorgeaient d'approvisonnements de toute nature. La Royal Naval Division y avait accumulé ses vivres de réserve, des effets d'équipement et des armes. Des

halls très spacieux étaient bondés de longues alignées de caisses entassées les unes sur les autres. Ailleurs se dressaient des pyramides de sacs remplis. Farine, thé, café, sucre, pois, fèves, toutes les denrées qu'on trouve dans le magasin d'alimentation le mieux achalandé y avaient été stockées en vue d'un long séjour dans la métropole. Il y avait aussi de nombreux fûts de vin. De ce bon vin de France dont les Allemands se délectaient si volontiers. Quelle aubaine pour eux que la découverte d'un pareil dépôt de vivres! Entre autres « delikatessen », on remarquait encore les succulents fromages d'Angleterre de toutes formes et de toutes grandeurs. Tout un local était bourré de leurs piles dorées.

Dès que les habitants de Berchem appelés par ses fils et l'agent Coppens furent arrivés, le commissaire Radino donna lui-même le signal des opérations.

— Allez-y, mes braves gens, leur dit-il, enlevez tout ce que vous pouvez et surtout ne « leur » laissez rien.

Ah! ce fut un spectacle peu banal! La foule se précipita dans les magasins, envahit tous les locaux et un pillage en règle commença. Enlever les marchandises n'était rien : il fallait les transporter. D'où le côté comique de ces déprédations autorisées par le commissaire en personne; en effet chacun voulant emporter une part très copieuse du fastueux butin, se chargeait démesurément les bras ou les épaules, alors c'étaient des chutes, des collisions.

Tout cela sous l'œil amusé du commissaire qui

donne un coup de main tantôt à l'un tantôt à l'autre. Ici deux gosses s'escriment avec un « chester » grand comme une roue de charrette, plus loin un bon vieux, les bras remplis de boîtes de conserves se désespère d'en semer en cours de route. Voici une alerte grand'mère qui pousse devant elle un petit fût de vin. Hé! ce n'est pas facile de déplacer le précieux tonneau. Radino a vu son embarras.

— Attendez, Madame, je vais vous aider, dit-il.

Et de rouler lestement le fût hors de la cohue. La bonne nouvelle s'étant rapidement répandue dans tout Berchem, de nouveaux « pillards » accourent nantis de mannes, de paniers, de sacs, etc. D'autres amènent brouettes et voiturettes. La scène est d'un pittoresque amusant.

Mais le temps passe et les inépuisables magasins ne paraissent pas se vider de leur contenu. Ce n'est certes pas que les « pillards » ne s'y mettent de tout leur cœur ! Il faut les voir courir, haletants, chargés comme des baudets, puis revenir à toutes jambes reprendre un nouveau fardeau. Caisses, sacs, boîtes, tonneaux filent ainsi dans toutes les directions et disparaissent comme par enchantement.

Les opérations seront-elles terminées avant l'arrivée des Allemands? Quelle vilaine affaire pour le commissaire, si les « gris » survenaient!

— Allons, dépêchez-vous, ne cesse-t-il de répéter. Dans quelques minutes, les Allemands seront ici et vous ne pourrez plus rien emporter.

Les allées et venues s'accélèrent; on court, on se bouscule, on s'invective. C'est à qui enlèvera le

plus et le plus rapidement. Les locaux se vident peu à peu. Radino jubile.

— Cette fois, dit-il, en se frottant les mains, à l'agent Coppens, je crois qu'ils peuvent arriver, ils ne trouveront plus grand'chose.

— Il y a encore les effets d'équipement et les armes.

— Je vais m'en occuper moi-même.

Le commissaire manda ses deux fils.

— Faites transporter tous les fusils à l'hôtel de ville, leur dit-il. Ensuite procurez-vous un bon couteau et revenez immédiatement, nous allons mettre hors service tout ce que nous ne pourrons enlever.

A peine avait-il fini de parler qu'au bout de la rue apparut... un officier allemand. En voyant les « pillards » chargés de leur butin courir dans toutes les directions, l'homme se rendit compte de ce qui se passait. Dès qu'il aperçut l'uniforme du commissaire, il marcha droit sur lui et le saisit à la gorge. D'un formidable coup de poing en pleine figure, Radino lui fit lâcher prise. Résultat : le Prussien se radoucit et c'est d'un ton qui n'avait plus rien d'agressif qu'il demanda des explications.

— Pourquoi laissez-vous piller ce magasin?

Avec son aplomb habituel, Radino répond :

— Moi, je n'ai rien à voir là-dedans. Ce sont les autorités allemandes qui ont permis aux habitants d'enlever des vivres.

Remarquant que l'officier a des éperons, il ajoute :

— Venez avec moi.

Il le conduit près d'un dépôt de magnifiques

selles d'officiers, choisit la plus belle et la donne à l'importun visiteur qui s'en va enchanté, lui aussi, de son butin.

Ne reviendra-t-il pas ? L'affaire risque de se gâter; il faut à tout prix accélérer encore l'évacuation des magasins. Puisque les brouettes et les voiturettes ne suffisent pas, qu'on amène des charrettes! Une heure plus tard, il ne restait plus grand'chose des piles de sacs et de caisses qui remplissaient les locaux jusqu'au plafond.

— Occupons-nous des havresacs, dit alors le commissaire à ses fils et aux agents qui se trouvaient sur les lieux.

Il y avait à peu près deux mille beaux havresacs tout neufs. Comment les rendre inutilisables ? Radino a son idée.

— Coupons les bretelles. Après, si nous avons le temps, nous irons les enterrer dans un terrain vague à Mortsel.

Ce ne fut pas une petite affaire : pendant une grosse heure, le commissaire ses deux fils et quelques collaborateurs bénévoles coupèrent, tailladèrent les belles courroies de cuir neuf, tandis que l'agent Coppens faisait transporter les armes dans son bureau.

Mais outre les havresacs et les armes, il y avait encore les munitions. Est-ce parce qu'il a un fils sous les drapeaux, un fils qui a été si grièvement blessé par une balle allemande au combat de de Wesemael qu'on l'a cru mort, Radino ne peut se faire à l'idée qu'une seule des nombreuses cartouches qui sont là, tombe entre les mains de l'ennemi.

— Nous les enterrerons avec les havresacs, dit-il. Allez demander aux fils Bal de venir le plus tôt possible avec un chariot.

Jusque très tard dans la nuit, on charria dans un terrain vague de Mortsel les effets d'équipement et les munitions que les Anglais avaient emmagasinés dans les locaux du « Linoleum ». On creusa une large fosse et le butin de guerre dont Radino avait frustré les Allemands y disparut pour toujours.

Restaient les armes qu'on avait portées à l'hôtel de ville. Qu'en faire? Le bureau du commissaire était transformé en arsenal.

— Soyez sans crainte, dit-il à ses fils, j'ai mon plan.

Le lendemain, les Allemands constatèrent le « pillage » et en conçurent un vif dépit. Ils interrogèrent le commissaire Radino.

— Que voulez-vous, leur répondit-il, lorsque je suis arrivé sur les lieux, j'ai immédiatement fait disperser la foule, mais il était déjà trop tard. D'ailleurs, vous savez, il n'y avait pas grand'chose dans ces magasins...

***

Dès leur entrée à Anvers, les envahisseurs se préoccupèrent d'intimider et de désarmer la population. Bientôt on vit apparaître sur les murs de la cité flamande des affiches encadrées du drapeau allemand et promettant la « Todesstrafe » (peine de mort) à quiconque commettrait déprédation, pillage, sabotage au détriment de l'occupant.

Rentré chez lui après le rapide « nettoyage »

des magasins Linoleum, le commissaire avisa au moyen de faire disparaître les armes qui encombraient son bureau. Tous les fusils abandonnés par les Anglais y étaient entassés : carabines de cavaliers et lourds mausers de fantassins, la plupart pimpant neufs.

Tout autre que Radino eût été embarrassé de ce compromettant dépôt qui pouvait lui valoir sur-le-champ la peine de mort. Car les envahisseurs ne badinaient pas sur ce chapitre.

Le lendemain, de grand matin, il arriva à l'hôtel de ville et se mit à l'œuvre. Aidé de deux de ses agents, il transporta les armes dans le sous-sol où se trouvait la chaudière du chauffage central.

— Allez me chercher de la paille et deux fagots bien secs, dit-il.

— Croyez-vous que vous parviendrez à brûler un tel monceau d'armes?

—Oui, je le crois. Allons, dépêchons-nous.

— Mais... les ferrailles?

— Nous les enterrerons.

Jusqu'à midi, le commissaire, en bras de chemise, resta devant le four rougeoyant. Un de ses aides lui passait les fusils dont il vérifiait lui-même le magasin, afin de s'assurer s'ils n'étaient pas chargés. Le canon dirigé vers le fond du foyer, les armes disparurent une à une dans le brasier. On en retirait ensuite la carcasse métallique déformée et tordue.

— Vous voyez, dit Radino triomphant, que mon idée était bonne.

On brûla des fusils pendant toute la journée. Une balle oubliée dans l'un d'eux faillit provoquer

un accident, on en fut heureusement quitte pour la peur. Le soir, du dépôt d'armes abandonné par la Royal Naval Division, il ne restait qu'un amas de ferrailles informes.

Les fils Bal vinrent les enlever avec un de leurs chariots et bientôt il ne subsista plus la moindre trace du « délit ». Cette première expérience de sabotage s'étant révélée décisive, le commissaire Radino entrevit de magnifiques possibilités d'action contre les envahisseurs. Ceux-ci représentaient à ses yeux les plus exécrables des malfaiteurs, il se crut dès lors obligé de leur faire la guerre comme autrefois aux malandrins qui infestaient la paisible banlieue anversoise.

Seulement, la partie apparaissait quelque peu plus difficile, du fait que les « malandrins » en uniforme avaient pour eux la loi et la force. Il fallait donc jouer au plus serré. Par son audace, Radino risquait d'être collé au mur dans quelques jours. Heureusement l'homme joignait aux qualités qui l'avaient rendu redoutable aux voleurs, d'autres qui allaient faire de lui un adversaire comme les Allemands en rencontrèrent peu dans les territoires occupés.

Brave, insoucieux du danger, ce patriote passionné était rusé comme un renard...

III.

UNE VASTE ENTREPRISE DE SABOTAGE.

Par suite de la retraite précipitée des troupes belges, un important matériel de guerre avait été abandonné dans la métropole. On n'avait pas eu le temps de l'enlever. Quelques stocks de vivres aussi étaient restés intacts dans les centres d'approvisionnement.

Le commissaire Radino ne pouvait se faire à l'idée qu'un tel butin de guerre tombât entre les mains de l'ennemi.

— N'oublions pas, dit-il à ses fils, que tout ce qu'ils trouveront ici, ils s'en serviront contre les nôtres. Donc pas de scrupules, chaque fois que nous aurons l'occasion de leur rafler quelque chose, profitons-en.

En vue de mettre hors service les armes et les munitions abandonnées, il conçut un vaste plan de sabotage. Mais comment l'exécuter? Les nombreuses troupes allemandes qui avaient envahi la ville s'étaient répandues partout et avaient immédiatement occupé tous les bâtiments militaires.

Il fallait compter désormais avec les sentinelles et les patrouilles, c'est-à-dire avec les risques d'une surprise qui pouvait trouver son épilogue devant un peloton d'exécution. Radino veilla donc à s'assurer la complicité inconsciente de l'ennemi. Il pré-

texta la nécessité de renforcer l'effectif de la police berchemoise et recruta quelques nouveaux agents volontaires à qui il donna un brassard portant ce simple mot « Polizeidienst ». Ce brassard fut une de ses plus heureuses trouvailles. Il devait permettre à ses collaborateurs de pénétrer partout même dans les bâtiments militaires occupés par les troupes.

Pour lui conférer la valeur d'un laissez-passer, il ne manquait plus qu'un cachet officiel. Comme le commissaire était fréquemment appelé dans les bureaux allemands, un jour il en profita pour subtiliser adroitement le sceau du « B. Gouvert. Antwerpen ». On devine l'usage qu'il en fit. Les brassards s'ornèrent bientôt d'un beau cachet qui rassurait les sentinelles les plus méticuleuses.

Tous les jours, le commissaire et ses auxiliaires se mettaient en campagne. Tout en faisant leur tournée habituelle, ils étudiaient les coups à risquer soit pendant la nuit soit pendant la journée. Chaque expédition était soigneusement mise au point et menée à bien avec célérité.

Le 20 octobre, un laboratoire complètement équipé est découvert dans une redoute attenant à la caserne du génie. Radino se rend sur les lieux. A sa grande stupéfaction, il constate que non seulement tous les appareils sont intacts, mais que des centaines de plans y ont été abandonnés par les Belges. A aucun prix, il ne faut que ces documents soient trouvés là par les Allemands. On ne peut cependant les brûler sur place. Que faire?

— Nous allons payer d'audace, dit le commissaire à ses fils et aux agents qu'il compte emmener

avec lui. J'entrerai le premier et préviendrai la sentinelle que nous avons ordre de transporter à l'hôtel de ville tout ce qui se trouve dans la redoute.

— Mais si les Allemands ne vous laissent pas passer?

— Je me charge de tout, contentez-vous d'exécuter mes ordres et procurez-vous le plus tôt possible une ou deux charrettes à bras.

Ce fut une équipée inénarrable dont les acteurs et les témoins parlent encore aujourd'hui avec joie, célébrant à l'envi le « culot » du commissaire. Celui-ci donc aborda la sentinelle d'un air affairé.

— On me charge d'une ennuyeuse corvée, dit-il, je dois faire transporter à l'hôtel de ville le matériel et les paperasses qui se trouvent dans la redoute. Pour que cela ne traîne pas trop longtemps, j'ai amené quelques hommes avec moi.

— Faites, faites, répond le soldat rassuré par les brassards des auxiliaires qui suivent le commissaire.

On fit avancer les petites charrettes sur lesquelles les frères Bal, les agents Coppens, Detiège et Goris chargèrent prestement tous les instruments de précision ainsi que les nombreux appareils de photographie qui remplissaient le local. Les deux fils du commissaire transportèrent les albums, les plans et les dessins.

A la porte de Berchem, un Allemand arrête le plus jeune, Charles, qui, avec un aplomb digne de son père, retourne chez lui, les bras pleins de tubes en carton contenant les plans enlevés :

— Was tragen Sie da? (Que portez-vous là?)

Sans broncher, le jeune homme répond :

— Polizei Sachen! (Affaires de police!)

Et il continue son chemin, fier comme Artaban.

Le soir, Radino trouve son bureau encombré de tous les objets emportés de la redoute. Les plans ne l'embarrassent guère; on les brûlera pendant la nuit, mais le matériel? De toute évidence, pour mener à bien son entreprise de sabotage, il fallait d'autres collaborateurs encore qui accepteraient de jouer le rôle ingrat de « receleurs ». C'est chez eux qu'on déposerait le matériel qu'on ne pourrait détruire. Pressenties par le commissaire, plusieurs familles très honorables de Berchem lui promirent aussitôt leur concours. C'est chez l'une d'elles que les instruments et les appareils de la redoute furent cachés.

Deux jours plus tard, nouvelle trouvaille. Le commissaire qui va et vient dans la caserne du génie comme s'il était chez lui, découvre dans la lunette 8-9 un important dépôt de boîtes de viande conservée. Une réelle aubaine. Il songe déjà à la joie des pauvres de Berchem qui vont en profiter. Mais pourra-t-on rééditer le coup des magasins Linoleum ? A présent, des sentinelles font bonne garde partout.

— Risquons le coup, dit Radino à l'agent Detiège. Allez chercher une charrette à bras et demandez à mes deux fils de vous accompagner.

Pendant ce temps, lui-même prend ses dispositions pour mener l'affaire rondement. La lunette étant assez éloignée de la sentinelle, on pourra peut-être passer inaperçus. L'expérience réussit à merveille : une, deux, trois charrettes chargées quittent la caserne escortées par trois hommes

portant le fameux brassard « Polizeidienst » qui rassure tous les Allemands rencontrés en cours de route.

Il y a cependant danger à multiplier les allées et venues autour de la caserne. C'est pourquoi Radino décide d'enlever tout le dépôt le lendemain matin. Les frères Bal viendront avec trois chariots de grand'matin et en une heure toutes les boîtes changeront de propriétaire.

Malheureusement des habitants de Berchem ayant éventé le projet, fracturèrent la porte du local pendant la nuit, emportèrent quelques caisses et répandirent la nouvelle que le « pillage » était autorisé. Le matin donc, une foule nombreuse tenta de pénétrer dans la lunette, mais en vain, car les Allemands accoururent aussitôt fusil à la main et menacèrent d'ouvrir le feu sur les civils.

A ce moment, le commissaire intervint, parlementa longuement avec eux et l'incident qui aurait pu prendre une tournure tragique, tourna court. Les pillards se retirèrent. L'affaire n'était pas tout à fait loupée, car un des frères Bal avait eu le temps d'emmener un chariot de quarante trois caisses qui furent distribuées aux indigents de la localité.

Jusqu'à présent le commissaire Radino s'est fait la main. Maintenant l'heure des vrais exploits a sonné. Plus rien ne l'arrête. Son audace stupéfie les plus téméraires de ses collaborateurs. Vers la fin du mois d'octobre, on lui signale qu'un important dépôt d'obus a été abandonné par les Anglais dans les allées du château de Mme Mayer (à

dix minutes de la porte de Malines sur la route de Vieux-Dieu). Arrivé sur les lieux, il constate qu'il y a là plus de trois mille projectiles en parfait état.

Hum ! des obus cela ne s'escamote pas comme des vivres...

— Si on les enterrait, lui dit l'agent qui l'accompagne ? En quelques jours, on peut les faire disparaître tous.

Les enfouir dans le sol ? Très bien, mais si les Allemands les découvraient, ils les utiliseraient... Non, non, Radino ne veut rien faire à moitié.

— Avant de les enterrer, nous les rendrons d'abord inutilisables, dit-il. Au demeurant, les obus ça me connaît. J'ai été soldat autrefois...

Ce disant, il a pris un des nombreux projectiles entassés dans l'allée. Il le dépose délicatement par terre, s'agenouille et se met en devoir d'en dévisser la tête. Deux, trois torsions de sa poigne vigoureuse et toute la partie supérieure de l'obus commence à tourner. Il l'enlève et vide le haut cylindre métallique de son contenu.

— Voilà ce que nous allons faire, confie-t-il à son compagnon.

— Mais c'est impossible, nous n'aurons jamais le temps...

Le jour même, le commissaire fit forger des clés spéciales permettant de dévisser rapidement les obus. Il réunit ensuite ses collaborateurs, Noeninckx, Van Heurck, Van Dooren, Paulus, Goris et leur exposa son plan. Tous acceptèrent et, dès le lendemain, on se mit à l'œuvre.

Les opérations durèrent trois jours. Démonter

et vider les dangereux engins n'en constituait pas la principale difficulté. Les têtes en cuivre s'accumulaient et il fallait s'en débarrasser. Plusieurs centaines furent précipitées dans des fossés remplis d'eau, une partie fut cachée dans des maisons inoccupées et le reste, enterré. Les petites charrettes conduites par les hommes au brassard firent beaucoup d'allées et venues avec des chargements suspects. Pas d'accroc. A la fin cependant, on dut brusquer les choses : les Allemands pouvaient survenir d'un moment à l'autre et comme il ne restait plus que trois cents projectiles, le commissaire demanda au jardinier du château de les enfouir sous un des grands parterres du parc.

Mal lui en prit. Quelques semaines après, le jardinier fut dénoncé par une lettre anonyme et s'empressa d'avouer que c'était le commissaire Radino qui lui avait donné l'ordre d'enterrer les obus. Ce dernier fut donc arrêté. On le laissa seul dans un local pendant deux heures, puis un officier d'allure très arrogante vint l'interroger.

— Monsieur le Commissaire, vous êtes l'objet d'une grave accusation.

— Ah !

— Oui, vous êtes accusé d'avoir caché du matériel de guerre.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L'homme hausse le ton et, articulant nettement chaque mot, ajoute :

— Vous avez fait enterrer plusieurs centaines d'obus dans le parc du château de Mme Mayer.

Radino le prend de haut :

— Quoi ? Quoi ? Alors c'est pour cette bêtise

que vous me faites perdre mon temps ici ? Naturellement, j'ai ordonné d'enterrer ces projectiles et je revendique la responsabilité de cet ordre. Ces obus, vous ne l'ignorez pas, constituent un véritable danger public ; plus de dix accidents déjà se sont produits sur le territoire de Berchem. Vous ne voudriez tout de même pas que je laisse ces dangereux engins à la portée des gosses ? C'est pourquoi je les ai fait mettre de côté en recommandant au jardinier de vous prévenir.

— Mais il ne nous a pas prévenus ; nous l'avons appris par dénonciation anonyme.

— Ce qui ne change absolument rien à l'affaire. J'ai agi dans l'intérêt de la population.

— C'est bon, vos explications nous paraissent plausibles, mais à l'avenir ne touchez jamais au matériel de guerre sans nous avertir.

Entretemps, ordre avait été donné aux habitants de Berchem de remettre leurs armes aux Allemands.

— Ah ! non pas ça, dit Radino en apprenant la nouvelle. Remettre des armes à ces gens-là pour qu'ils s'en servent contre les nôtres ? Jamais de la vie...

Incontinent, des dispositions sont prises pour parer à ce méfait : toutes les armes seront rassemblées à l'hôtel de ville. Là, on fera un tri : les fusils de valeur seront cachés chez des particuliers, ceux qui peuvent encore servir passeront dans... le four du chauffage central. Seuls quelques vieux mousquetons et d'antiques pistolets inutilisables deviendront la propriété des envahisseurs.

Pendant plusieurs jours, le commissaire resta

devant le four rougeoyant où disparurent les uns après les autres, les mausers abandonnés par les gardes civiques ou les troupes en retraite, les pistolets, les brownings apportés par la population. Quant aux armes de luxe, elles furent enfouies dans des cachettes sûres jusqu'à la fin de la guerre.

Radino se faisait un tel scrupule de remettre la moindre chose utile aux envahisseurs qu'il tint à s'assurer lui-même si les armes destinées à passer entre leurs mains étaient réellement hors de service. Au moyen d'une lime, il en rendit l'emploi impossible en enlevant quelques millimètres à tous les percuteurs.

— Maintenant, dit-il, on peut les leur porter. Avec ça, ils ne feront plus de mal à personne...

Les ferrailles provenant de la combustion des armes ayant passé par le four de l'hôtel de ville, furent chargées sur les chariots des frères Bal et conduites dans un terrain vague où on les enterra. La découverte d'un seul de ces chargements suspects, c'était pour Radino la peine de mort. Mais l'homme restait étranger aux craintes et aux angoisses du risque...

IV

LE COMMISSAIRE RADINO L'ECHAPPE BELLE.

Tous les jours, les collaborateurs de Radino sont en tournée à Berchem et dans les environs. Ils vont parfois très loin. C'est à qui fera sa petite découverte et en informera le plus rapidement le « chef ». Celui-ci ne barguigne jamais. Quelle que soit la nature du dépôt à détruire ou à escamoter, sa décision est vite prise. Ses auxiliaires n'éprouvent nulle crainte à travailler sous ses ordres, « car, écrit l'un d'eux, M. Léon Detiège, il occupait toujours le poste le plus dangereux. »

Il leur a appris à mettre hors service fusils, revolvers, obus, canons. En ce mois de novembre, dans les vastes campagnes des environs d'Anvers on trouve encore de nombreuses épaves des armées en retraite : armes et projectiles de toute nature, abandonnés pêle-mêle le long des routes, dans les prairies ou dans les champs. Si on ne s'empresse pas de les faire disparaître, pense Radino, les Allemands finiront par se les approprier.

C'est ainsi qu'un matin le commissaire, accompagné de l'agent Noeninckx, découvre à Elsdonck, près du chemin de fer Wilryck-Vieux-Dieu, trois chariots dont le chargement leur paraît sus-

pect. Les deux hommes s'approchent et les examinent attentivement.

— Encore un convoi de munitions, dit Noeninckx. Comment les Allemands ne l'ont-ils pas encore aperçu ?

— Qui vous dit qu'ils ne l'ont pas encore découvert ?

— Ils n'auraient pas manqué de le faire garder.

— Soyez tranquille, ils l'ont certainement vu et si nous ne nous en occupons pas immédiatement, chariots et obus ne tarderont pas de passer entre leurs mains.

Tout en devisant, le commissaire et son subordonné faisaient le tour des véhicules. Noeninckx souleva la bâche qui recouvrait le second.

— Qu'est-ce ? Regardez donc, Monsieur le Commissaire, de petits tonneaux...

— Attendez, nous allons examiner cela.

Il prit délicatement un des tonnelets et le déposa sur le sol.

— Ce doit être un baril de poudre, dit-il, mais je n'en suis pas sûr. Il faudrait en ouvrir un. Nous reviendrons.

Les deux hommes s'en furent chercher un marteau et un burin, puis reprirent la direction des véhicules et défoncèrent un des tonnelets. Ils y trouvèrent de petits sacs en toile remplis de grains noirs.

— C'est bien ce que je pensais, confia Radino à Noeninckx, c'est de la poudre noire.

— Hum! cette fois je crois qu'il n'y a rien à faire, il faudra se résigner à abandonner cela aux Allemands.

Radino fronça les sourcils :

— Abandonner cela aux Allemands? Vous ne parlez pas sérieusement? Rien de plus facile à escamoter que la poudre...

— Comment?

— En y mettant le feu, pardi!

— Vous n'allez pas faire cela?

— Et pourquoi pas?

— Mais rendez-vous compte : il y en a bien cinquante de ces petits tonneaux.

— Vous exagérez, il n'y en a pas tant que cela.

— C'est bien simple, comptons-les.

Le commissaire et son auxiliaire comptèrent et recomptèrent les barils : il y en avait exactement quarante-trois.

— Impossible de faire sauter tout cela, pas vrai? reprit Noeninckx.

— Pourquoi?

— Parce que la déflagration sera trop terrible et peut provoquer des accidents.

— Mais non... Il n'y a personne ici aux environs. Nous veillerons d'ailleurs à ce que les abords restent bien déserts. Ne vous préoccupez de rien et laissez-moi faire. Demain, à cette heure-ci, il ne restera plus rien des trois véhicules et de leur chargement.

L'après-midi, il alerta ses fils et ses collaborateurs. Sans perdre de temps, on se mit à l'œuvre. Il s'agissait de décharger les chariots, de jeter les obus dans un fossé, de rouler les tonneaux dans un bois voisin et de pousser les véhicules dans un taillis. En quelques heures, les ordres du commissaire furent exécutés. Lorsque les quarante-trois

barils furent placés les uns à côté des autres, celui-ci comprit les appréhensions de Noeninckx. Il y avait là environ trois mille kilos de poudre, de quoi faire sauter tout un fort.

Il importait de choisir un bon moment pour y mettre le feu. Après avoir renvoyé ses aides, il resta quelque temps en faction, puis remarquant du mouvement aux environs, il remit l'exécution de son plan au lendemain.

Accompagné de Noeninckx, il revint sur les lieux de bonne heure. Il s'était muni d'un bout de mèche bickfort. Après y avoir mis le feu, il aurait le temps de se retirer à une bonne cinquantaine de mètres.

Personne aux alentours ? Allons, vite à la besogne... Radino et son aide défoncent plusieurs tonnelets et préparent une longue traînée de poudre qui communiquera le feu à l'ensemble des barils cachés dans le bois. Ce travail terminé, vite on jette encore un coup d'œil aux environs. Noeninckx revient du bois où, assure-t-il, il n'a vu personne. On peut donc risquer le coup. Radino n'hésite pas. Une allumette flambe... La mèche bickfort s'allume...

Les deux hommes se sont relevés d'un même mouvement et se mettent au pas de course. A les voir fuir ainsi, on croirait que ce sont des malandrins ayant commis quelque méfait. Mais voici qu'ils s'arrêtent et se retournent. Le commissaire estime qu'il est assez loin et il tient à ne pas rater le coup d'œil. Une, deux, trois, cinq, dix secondes passent... La mèche serait-elle éteinte ? A peine cette pensée a-t-elle effleuré l'esprit de Ra-

dino que l'explosion attendue se produit... Les deux hommes n'ont pas le temps de jouir du spectacle. Un souffle de feu les soulève et les projette en l'air à une hauteur de plus de cinq mètres.

Au même moment, tout tremble, vibre, craque. On dirait que la terre s'est ouverte et crache des colonnes de feu et de fumée. Après la première déflagration, d'autres se suivent en cascade. Tous les obus jetés dans le fossé éclatent. L'audacieux Radino savait certes que quarante-trois barils de poudre explosant en même temps cela ferait du « pétard », mais tout de même il n'avait pas prévu un tel fracas.

Retombé sur le sol, il se relève, se tâte... Rien de cassé... Tout va bien. Mais où est Noeninckx ? Il a disparu. Sans doute s'est-il enfui. Le commissaire ramasse son képi et disparaît à son tour.

Un quart d'heure plus tard, il entre dans le café De Herdt. C'est une demoiselle qui le reçoit.

— Bonjour, Monsieur le Commissaire.

— Bonjour, Mademoiselle.

— Comme vous êtes pâle ! Etes-vous malade ?

— Je ne sais pas ce que j'ai, mais cela ne va guère aujourd'hui. Servez-moi une bonne goutte de cognac, ça me retapera.

— Avez-vous entendu cette explosion ?

— Oui, ce sont les Allemands qui ont sans doute fait sauter quelque chose.

— Je ne sais pas. Dans tous les cas, je vous assure que j'ai eu peur. J'ai cru un moment que c'était un tremblement de terre.

— Je me suis demandé aussi ce que cela pouvait bien être.

Pendant qu'il se remet de ses émotions, le commissaire se rend compte qu'il l'a échappé belle. Pour être ainsi projeté en l'air comme une plume, il faut que la déflagration ait eu une violence infernale.

Il se tâte encore une fois. Quelques égratignures seulement... Il s'en tire à bon compte... Dès qu'il se sent tout à fait d'aplomb, il allume une cigarette et, tout comme un simple curieux, se rend sur les lieux du sinistre. Plusieurs officiers allemands l'y ont déjà précédé. A mesure qu'il approche son étonnement grandit. Des chariots, des barils, des obus, il ne reste plus rien. A leur emplacement, une large excavation dans laquelle se consument des débris informes.

Tout autour, les arbres ont été fauchés par la tempête de feu, les taillis sont rasés. L'explosion a ainsi créé une vaste clairière sur laquelle planent d'âcres relents de soufre. Quant au dépôt d'obus, il est transformé en gouffre béant.

Dès que les Allemands ont reconnu le képi du commissaire, ils se dirigent vers lui.

— Qu'est-ce que vous en dites, Monsieur le Commissaire ?

— Hum ! un fameux fracas...

— C'est le coup d'un espion au service des alliés.

— Pensez-vous ? Je crois plutôt que ce sont les Belges qui ont miné ce dépôt de munitions avant leur retraite.

— Non, c'est impossible. Je vous assure que c'est un acte de sabotage.

— Je vais faire une enquête et je vous en communiquerai les résultats.

— C'est entendu. Si vous parvenez à découvrir le coupable, croyez bien que nous saurons vous récompenser.

Radino, est-il besoin de le dire ? n'eut jamais la récompense promise...

V

LE COMMISSAIRE RADINO GAGNE LA CONFIANCE DES... ALLEMANDS.

— Monsieur le Commissaire, je vous ai fait appeler pour vous entretenir d'une affaire grave...

— De quoi s'agit-il, Monsieur l'Auditeur militaire ?

— Depuis que nous sommes entrés ici à Anvers, un individu, déguisé en officier allemand, cambriole les maisons vides et particulièrement les immeubles occupés par des militaires belges avant la capitulation de la ville.

Radino respire... Il se croyait déjà dénoncé et pincé.

— Avez-vous quelques renseignements sur l'individu en question ? demande-t-il.

— Voici le dossier de l'affaire. A vrai dire, nous n'avons pas grand'chose comme renseignements et c'est précisément ce qui m'embarrasse, car j'ai ordre de mettre ce voleur à l'ombre le plus tôt possible. Nous ne tenons pas à ce que les Anversois imputent ses méfaits à nos officiers.

— Si vous n'avez pas réussi à l'arrêter, je ne vois pas comment, je pourrais...

— C'est cependant le service que je voulais vous demander : nous aider à trouver les traces de ce malandrin le plus tôt possible... Il ne faut

à aucun prix que la population anversoise puisse croire que nos officiers sont des voleurs. Vous connaissez mieux la ville que nous et vous avez, paraît-il, à votre actif quelques exploits remarquables.

— Voulez-vous me confier le dossier ? Je l'étudierai.

— Le voici... Ainsi que je viens de vous le dire, nous attachons une grande importance à cette affaire, parce qu'elle met en cause la réputation de nos officiers. Si vous réussissiez à mettre la main sur l'individu en question, nous saurons vous témoigner notre reconnaissance autrement que par des paroles. Allons, bonne chance !

Cinq jours après, Radino vient retrouver l'auditeur militaire.

— Je tiens votre voleur, dit-il.

— Non ? Pas possible ?

— Je l'ai arrêté hier soir. C'est un sujet d'origine allemande qui habite la Hollande.

— Son nom ?

— Gustave Hopp.

— Et vous êtes bien sûr que c'est lui ?

— J'ai retrouvé dans sa chambre une grande partie des objets volés et un uniforme d'officier allemand. D'ailleurs il a fait des aveux.

— Ça c'est merveilleux. Monsieur le Commissaire Radino, je vous adresse toutes mes félicitations. Je vais vite annoncer la bonne nouvelle à Monsieur le Gouverneur. Cette affaire le préoccupait beaucoup. Maintenant, que pouvons-nous faire pour vous ? Avez-vous un désir à exprimer?

— Je vous remercie. En arrêtant ce voleur, je

n'ai fait que mon devoir. Si toutefois un jour j'avais besoin d'une faveur quelconque, je me permettrais de vous rappeler votre promesse.

— C'est entendu. Vous pouvez compter sur moi.

L'affaire eut un grand retentissement dans les milieux allemands d'Anvers. Le gouverneur von Bodenhausen se fit présenter ce policier belge qui venait de se révéler plus fin limier que les agents de la Polizeistelle eux-mêmes. Il prodigua force amabilités au commissaire et lui demanda de lui raconter toutes les péripéties de cette arrestation sensationnelle. Radino expliqua alors comment, après avoir découvert la piste de Hopp, il avait attiré celui-ci dans un traquenard.

— Je lui ai fait savoir que je venais de Hollande, dit-il, et que j'avais trois cents francs à lui remettre de la part de sa mère. Pendant son absence, mes hommes ont perquisitionné dans sa chambre. Je vous laisse deviner sa stupéfaction lorsque je lui ai mis mon browning sous le nez.

A partir de ce jour, le commissaire Radino jouit de l'entière confiance des Allemands. Il va en profiter pour étendre le champ de son activité patriotique. Depuis plusieurs jours, il médite un coup particulièrement audacieux. Un coup qui ferait reculer les plus braves. S'il ne s'est pas décidé à l'exécuter, c'est précisément parce que les chances de réussite sont minimes. Cependant, nuit et jour, il y pense. Quoi qu'il arrive, il faut qu'il le risque. Un de ses collaborateurs lui a dit que c'était pure folie et qu'il allait au-devant d'un échec qui lui coûterait probablement la vie.

Il n'est pas convaincu. Difficultés ? dangers ? Qu'est-ce en comparaison du résultat à atteindre : diminuer tant soit peu les ressources de l'ennemi ? Un soir, il s'ouvre de son projet au chef d'une des plus honorables familles de Berchem qui depuis longtemps admire et encourage son zèle antiallemand. Jusque très tard dans la nuit, les deux hommes examinent, une à une, toutes les possibilités de réussite et d'insuccès.

— Quelle est la distance approximative entre le fortin en question et l'emplacement où la sentinelle se tient habituellement ?

— Une centaine de mètres.

— Pas d'autre sentinelle à proximité ?

— Pas que je sache. Il y a évidemment des patrouilles qui circulent dans les parages, mais je posterai un homme ou deux non loin de là pour me prévenir en cas d'alerte.

— Evidemment, mais vous pouvez être surpris de plusieurs côtés à la fois. Le fortin, dites-vous, est à environ cent cinquante mètres de la porte de Berchem et est situé entre la caserne du génie et la lunette 8-9 ?

— Oui.

— Dès lors on peut vous apercevoir par les créneaux de la caserne du génie et par ceux de la redoute...

— Sans doute, sans doute, mais qui ne risque rien...

— Avez-vous pensé aussi que le bruit des boîtes tombant dans l'eau des fossés alertera peut-être la sentinelle ?

— Tudieu ! comme vous êtes pessimiste !

— Mais non, cher ami, je ne suis pas pessimiste, seulement je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur et je me demande si la destruction de deux cents boîtes de dynamite vaut bien les terribles risques auxquels vous allez vous exposer.

— Vous m'étonnez. Si, comme moi, vous aviez vu ces deux locaux remplis d'explosifs, vous ne parleriez pas ainsi. En détruisant ce dépôt, j'ai conscience d'épargner la vie de quelques-uns des nôtres. Cela vaut bien que je risque la mienne.

La discussion n'eut d'autre résultat que de convaincre l'ami de l'entêtement du commissaire. Décidément il y tenait à sa dangereuse entreprise! Il consentait à prendre toutes les précautions possibles, mais quant à renoncer à son projet, c'était plus fort que lui.

— Enfin, réfléchissez encore, lui dit son charitable conseiller, toutefois n'oubliez pas que vous êtes père de famille. Revenez demain vers cinq heures pour me faire part de votre décision définitive.

Radino passa la journée du lendemain à recruter des « complices ». Il lui fallait évidemment des hommes à poigne et prêts à tout. Les deux frères Bal, Van Heurck et l'agent Goris qui s'étaient déjà distingués aux cours d'expéditions précédentes, lui promirent leur concours. Pour le cas où l'affaire se terminerait tragiquement, il écrivit une lettre à sa femme pour lui faire connaître ses dernières volontés.

A cinq heures, comme convenu, il se présenta chez son ami qui l'accueillit avec cette chaleureuse cordialité qu'on ne témoigne qu'aux braves :

— Eh bien ! cher ami, avez-vous réfléchi ?

— Oui, cette fois, c'est décidé... Pour ce soir...

— Ah !

— Tant pis si cela tourne mal, mais l'occasion me paraît trop belle.

— Entrez un moment au salon, ma femme a un mot à vous dire.

Le commissaire s'exécuta et, en pénétrant dans le salon, vit que Madame X. avait allumé des cierges devant la statue du Sacré-Cœur.

— Monsieur Radino, dit-elle, nous approuvons tous votre projet, seulement nous tremblons à la pensée de ne plus vous voir revenir. Je brûle des cierges et je prie pour que Dieu vous protège tous pendant votre périlleuse mission.

— Je vous en remercie, Madame, mais je ne crains rien. Puis-je vous remettre cette lettre ? Je vous demanderai de bien vouloir l'ouvrir s'il m'arrive malheur.

— Toute la famille restera en prières en attendant votre retour. Si vous réussissez, revenez tout de suite nous tranquilliser.

Mademoiselle X. regarde le commissaire avec des yeux qui disent toute son admiration pour le vaillant patriote. Elle a aussi quelque chose à lui demander, mais elle hésite... Soudain elle se décide :

— Monsieur le Commissaire, dit-elle, je voudrais que vous m'accordiez une faveur avant de partir...

— Bien volontiers, Mademoiselle, si c'est possible.

— Je ne sais pas quelles sont vos croyances reli-

gieuses, mais puis-je vous demander d'accepter cette image du Christ et surtout de ne jamais vous en séparer.

— C'est promis, Mademoiselle, et je vous remercie de tout cœur de ce que vous faites pour moi.

Et Radino s'en fut au rendez-vous qu'il avait fixé à ses hommes. Seul, l'agent Goris ignorait le but réel de l'expédition. Le commissaire lui demanda de faire le guet pendant qu'il pénétrerait dans le fortin avec les deux frères Bal et Van Heurck.

— Postez-vous ici au coin du rempart, dit-il, ainsi vous apercevrez les sentinelles et le corps de garde. A la moindre alerte, venez nous prévenir.

Les quatre hommes disparurent sous le porche du fortin. Le premier des deux locaux renfermant les explosifs se trouvait à gauche de la poterne. Eclairé par le filet de lumière d'une lampe de poche, le commissaire l'ouvrit sans difficulté. Immédiatement ses collaborateurs se mirent à l'œuvre. Il était convenu qu'ils apporteraient les boîtes au « chef » qui, lui, les précipiterait dans les fossés remplis d'eau.

Hautes de quatre-vingts centimètres, les boîtes métalliques pesaient chacune environ quarante kilos. Elles étaient hermétiquement fermées. Des étiquettes indiquaient la nature de l'explosif qu'elles contenaient : dynamite, mélinite, tonite. Bâtis en hercule, les trois gaillards en empoignèrent chacun une et l'apportèrent au commissaire qui les attendait sur le rempart. Ce dernier

les entassa sur la pierre bleue et d'un violent coup de pied les bascula dans le fossé. Les quatre hommes tendirent l'oreille et perçurent un bruit sourd étouffé par les rumeurs confuses de la ville.

Tout va bien, pensa Radino, la sentinelle doit être assez éloignée. Elle n'a rien entendu. Au demeurant, le temps se prêtait à souhait à pareille opération : il pleuvait et tout se brouillait dans le noir, les formes et les sons.

Un va-et-vient s'établit entre les deux locaux et le rempart, et toutes les deux minutes trois boîtes dégringolaient dans l'eau. Tout à coup un des hommes glissa... Radino se précipita et lui souffla à l'oreille :

— Attention ! malheureux, si cela tombait par terre, nous serions tous réduits en miettes.

A présent, tout marchait à merveille ; les boîtes se succédaient rapidement sur la pierre bleue et disparaissaient dans les profondeurs obscures du fossé. Le commissaire éprouvait une âpre volupté à anéantir ce matériel destiné à donner un jour la mort aux défenseurs de son pays. Il fallait voir de quel coup de pied rageur il envoyait les pyramides de boîtes dans l'abîme ! Il avait eu soin de se mettre en civil et c'est, drapé dans un large pardessus, un chapeau enfoncé dans la tête à hauteur des yeux, qu'il accomplissait sa périlleuse tâche.

Parfois, il dressait l'oreille et instinctivement sa main se crispait sur le browning qu'il portait dans la poche de son pardessus. Il lui semblait avoir entendu un bruit de pas. « Vous pouvez être surpris de tous les côtés », lui avait dit son ami,

la veille. C'était bien vrai. L'arrivée d'un officier faisant sa ronde ou d'une patrouille transformerait l'expédition en drame, car aucune issue pour s'échapper. D'autre part, pas d'illusions sur les conséquences d'une surprise : « Destruction de matériel de guerre, peine de mort » proclamaient les affiches de l'occupant.

— Y en a-t-il encore beaucoup ? demanda-t-il après un bon quart d'heure de va-et-vient entre les deux locaux et le rempart.

— Hum ! le tas ne diminue guère, répondit un des frères Bal.

Alors le commissaire se chargea de porter lui-même les boîtes depuis les locaux jusqu'à la pierre bleue. Ses trois collaborateurs les lui passaient près de la porte et il courait vite jusqu'au rempart où il les entassait. Lorsqu'il y en avait neuf, il les faisait chavirer dans le vide.

Soudain, on perçut très nettement un bruit de pas. Chacun s'immobilisa. Pas de doute, quelqu'un approchait. Minute d'angoisse.

— Ah! c'est vous Goris? murmura le commissaire. Qu'y a-t-il? Avez-vous remarqué quelque chose de suspect?

— Non, mais le temps me paraît long et je me demandais ce que vous faisiez ici.

— ....

S'étant rendu compte de ce qui se passait, il ajouta :

— Comment? Vous... Ecoutez, Monsieur le Commissaire, je risque ma peau, moi ici... Je suis marié et père de famille... Je m'en vais.

Ce disant, il se met au pas de gymnastique, mais

le sol est gluant et à peine a-t-il parcouru quelques mètres qu'il glisse et s'étale dans la boue. Radino et ses hommes pouffent de rire et se remettent au travail.

A présent que Goris ne fait plus le guet, les risques d'une surprise alarment les collaborateurs de Radino.

— Nous n'aurons jamais fini, dit l'un, plus on en jette, plus il en reste de ces sacrées boîtes.

— Je crois que nous allons nous faire pincer, ajoute un autre.

A tout moment, ils s'arrêtent et écoutent longuement. Il leur semble qu'on approche. Radino constate que la disparition du guetteur a atteint le moral de ses hommes. Il a beau leur répéter : « Allons, dépêchons-nous, ce sera vite fini », ils n'ont plus le cœur à leur tâche. Lui-même cependant veille à ce que l'expédition soit menée à bien et redouble d'ardeur.

Environ deux cents boîtes gisent dans la vase des fossés. Il n'en reste plus beaucoup. Encore une bonne dizaine de minutes et tout sera fini. Soudain, alerte... Une sentinelle approche. On voit sa silhouette là dans le noir... Elle s'est arrêtée.

Cette fois, mieux vaut ne pas s'obstiner. On enlèvera le reste demain. Radino ferme rapidement les deux locaux et, l'un après l'autre, en se collant aux murs, les quatre saboteurs s'en vont. Il était temps!

— Le Ciel soit loué! Vous voilà revenu! s'écria l'ami du commissaire lorsque celui-ci se présenta chez lui une heure plus tard.

— Voyez-vous, l'image que je vous ai donnée

vous a porté bonheur, ajouta, toute joyeuse, Mlle X. Me promettez-vous de la garder toujours?

— Je vous le promets.

— Merci. Vous verrez, elle vous préservera de tout malheur.

Deux jours après, le commissaire retourna au fortin avec ses aides et les dernières boîtes d'explosifs restées dans le local rejoignirent les autres dans les eaux du fossé.

Environ huit mille kilos de tonite et de mélinite avaient ainsi été détruits. Le commissaire Radino avait bien travaillé pour son pays.

VI.

PUIS LE MATERIEL ALLEMAND Y PASSA....

Pour les populations des territoires occupés, les jours passaient dans l'amertume des espoirs déçus. La guerre se prolongeait désespérément et l'ennemi ne laissait filtrer dans les pays soumis à sa domination que les nouvelles annonçant les succès, faux ou réels, de ses armes. La déprimante atmosphère de vie que celle créée par la présence permanente d'uniformes détestés sur le sol patrial!

Le commissaire Radino, lui, gardait un imperturbable optimisme. Mieux encore : il le communiquait aux autres. La satisfaction de servir son pays, en nuisant à ses oppresseurs, le prémunissait contre le découragement.

— Soyez sans crainte, dit-il à ses concitoyens, nous les verrons un jour retourner dans leur pays moins fiers qu'ils n'en sont sortis. En attendant, tâchons de leur faire le plus de tort possible.

Son patriotisme farouche et intransigeant se manifeste dans tous les domaines de son activité journalière. « Un jour, raconte un ancien agent de police de Berchem, M. J. F. De Cuyper, le commissaire Spysschaerts reçut ordre que tous ses subordonnés devraient saluer les officiers allemands. La théorie nous fut faite par M. Radino. Quand nous fûmes tous rassemblés dans son

bureau, celui-ci nous dit : « En ma qualité de supérieur, je dois vous faire la théorie et vous recommander de saluer les officiers allemands. Bien compris. Maintenant je parle non comme supérieur mais comme Belge : il ne faut pas saluer les Boches. Moi je ne le fais pas. Quand vous en voyez venir un, entrez quelque part. Je ne puis vous dire plus. »

Entretemps l'audace du « saboteur » allait croissant. On était en décembre et pas un jour qui ne fût marqué d'un acte ou l'autre de mauvais gré contre les envahisseurs. Tout ce que les Belges avaient abandonné au cours de leur retraite, vivres, armes, munitions, fut escamoté, détruit ou simplement caché. Les immeubles des « receleurs » s'emplissaient d'objets, d'armes, et de projectiles les plus hétéroclites. Le problème du recel se compliquait du fait que des perquisitions étaient à prévoir. Alors on déclouait les planchers, on murait des caves, on creusait des trous profonds dans les jardins.

Après la disparition de tous les dépôts suspects découverts dans les champs, le long des routes et même dans certains bâtiments militaires partiellement ou totalement inoccupés, le commissaire s'attaqua au matériel de guerre des Allemands eux-mêmes.

« Lorsque vous avez l'occasion de faire du tort aux Boches, ne la ratez pas », telle est la consigne qu'il avait passée à ses subordonnés. Aussi plus d'une fois ceux-ci lui signalèrent-ils quelques coups particulièrement dangereux à risquer.

« J'avais remarqué, raconte M. Gaston Van

Dooren, que vers 11 heures du soir, une sentinelle de faction sur le rempart du fort IV, s'absentait pendant un certain temps. J'en avertis M. Radino et lui demandai de pouvoir démonter les culasses des canons qui se trouvaient à environ septante-cinq mètres de la guérite de l'Allemand. M. Radino me dit que c'était une entreprise dangereuse, mais au lieu de me déconseiller, il me déclara qu'il risquerait le coup avec moi. »

Un soir donc, les deux hommes s'aventurèrent aux abords du rempart et observèrent les allées et venues de la sentinelle. Lorsque le moment leur parut opportun, ils se glissèrent le long des fossés, escaladèrent un talus et se dirigèrent rapidement vers les canons. La première culasse s'enleva facilement, la seconde aussi, mais il fallait les transporter... Elles étaient lourdes. Chacun en chargea une sur ses épaules et, avec mille précautions, vint la déposer au pied du rempart.

Il en restait deux. Comme l'Allemand n'avait pas bougé, il n'y avait pas une minute à perdre. Les deux ombres se hissèrent au-dessus du talus et bientôt on les vit redescendre.

— Cette fois, nous les tenons toutes les quatre, murmura le commissaire.

— Qu'allez-vous en faire?

— Nous les transporterons d'abord dans mon bureau. Là, nous aviserons.

Le lendemain, à 9 heures, un officier allemand se présenta à l'hôtel de ville et demanda le commissaire Radino.

— Monsieur le Commissaire, dit-il, je viens vous trouver pour vous informer qu'un fait très

grave s'est passé la nuit dernière au rempart du fort IV.

— Ah!... Que s'est-il passé?

— Des malfaiteurs ont enlevé les culasses de quatre canons.

— Pas possible?

— Comme je vous le dis.

— Mais le fort est gardé par des sentinelles.

— Les sentinelles ont été interrogées : elles n'ont rien remarqué de suspect. Les malandrins ont fait preuve d'une extraordinaire audace.

— .....

— Je suis venu vous demander d'ouvrir une enquête et de mettre tout en œuvre pour retrouver les culasses et arrêter les coupables. Vous pouvez annoncer à la population que celui qui nous rapportera ces pièces recevra une bonne récompense.

— Je ferai tout mon possible pour découvrir les voleurs, mais je ne sais si j'arriverai à un résultat.

Le soir même, les culasses étaient enterrées dans le jardin d'un « receleur » où elles restèrent jusqu'à la fin des hostilités.

L'enquête permit au commissaire de pénétrer dans la redoute située entre la porte d'Edeghem et celle de Berchem et de constater qu'un local était rempli d'obus contre avions. Hum! un nouveau coup à risquer pendant la nuit, pense-t-il.

Le soir même, accompagné de l'agent Goris, le commissaire revient vers la redoute. Il ne veut pas remettre à plus tard l'expédition préméditée. Comme d'habitude, il a remplacé son uniforme et son képi par un costume et un chapeau qui dans l'obscurité le rendent plus ou moins méconnaissa-

ble. Des tenailles qu'il a glissées dans une de ses poches doivent lui permettre de forcer le cadenas fermant le local où sont remisés les obus contre avions.

« Arrivés à une cinquantaine de mètres de la redoute, rapporte l'agent Goris, M. Radino me dit : « Restez en faction ici, je m'en vais faire quelque chose de dangereux. Lorsque vous verrez arriver quelqu'un, avertissez-moi. »

Le commissaire s'enfonça seul dans les ténèbres et quelques minutes après il était déjà à l'œuvre. Fracturer le cadenas était un jeu, mais que comptait-il faire des obus? Il en prit un dans ses bras, courut au rempart tout proche et le jeta dans l'eau. Un second, un troisième suivirent le même chemin. Alors, prévoyant que le nettoyage du local durerait longtemps, il enleva son pardessus et continua de plus belle.

La joie de détruire ces engins de mort décuplait sa force herculéenne et lui donnait une extraordinaire agilité. L'un après l'autre, les projectiles allaient s'enfoncer dans la vase des fossés; on entendait le « plouf » du plongeon, puis tout redevenait calme. Aucun mouvement suspect aux abords. Jamais expédition de sabotage n'avait paru se dérouler sous d'aussi favorables augures. A ce train-là, dans une bonne heure, il ne resterait plus rien du dépôt... Lorsque soudain...

« A un moment donné, raconte l'agent Goris, apparut un officier allemand sur les remparts derrière la redoute. Je ne pouvais plus avertir M. Radino à temps et ne savais plus que faire. Je voyais trouble. J'étais pétrifié... »

Le commissaire a entendu crisser des pas, il aperçoit la silhouette de l'Allemand... Cette fois, il est perdu... Vite il se retire derrière la porte du local. L'officier approche prudemment et, une lampe de poche dans une main, un revolver dans l'autre, pénètre dans l'obscur réduit. Il ne va pas fort loin... Un formidable coup de poing à la tempe l'abat sur le parquet où il reste étendu sans connaissance. C'est Radino qui a surgi au bon moment et lui a allongé son terrible « direct ». Maintenant il est temps de disparaître en vitesse...

« Songeant que mon chef était en danger, continue Goris, j'allai vers la redoute. Arrivé à une dizaine de mètres, je vis sortir M. Radino blanc comme un linceul. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Il me dit : « Partons, ce n'est rien, mais tout de même ce Boche m'a effrayé. »

Le lendemain matin, les Allemands alertaient le bourgmestre de Berchem et l'informaient qu'une porte de la redoute avait été fracturée et que les obus avaient disparu. Ils lui donnaient l'ordre de rechercher les voleurs. Il s'en alla trouver le commissaire.

— M. Radino, dit-il, voilà de nouveau une bien vilaine affaire...

— Qu'y a-t-il?

— Les Allemands m'annoncent qu'on a volé des obus dans la redoute située entre la porte de Berchem et celle d'Edeghem. Pour éviter des ennuis et des amendes il faudra organiser un service de surveillance.

— Parfait. Je vais m'en charger.

Le soir, le commissaire, son fils Charles, les

agents De Cuyper et Detiège se rendirent à la redoute avec l'intention non pas de la surveiller, mais de jeter dans les fossés les obus restés dans le local. Au moment où ils arrivaient sur les lieux, grande fut leur surprise de voir sortir deux hommes de la redoute. Radino les arrête.

— Halte-là! qu'est-ce que vous faites ici?

— ....

— Que portez-vous là sous votre pardessus?

— Des obus.

— Où les avez-vous pris?

— Ici un peu plus loin, dans le local de droite.

— Que vouliez-vous faire avec cela?

— Rien.

— Donnez-moi ça. Maintenant, je vous arrête, suivez-nous.

Le commissaire croit que c'est un piège des Allemands. Ils ont envoyé ces deux individus, pense-t-il, pour le prendre lui-même en flagrant délit de partialité envers les Belges coupables d'un méfait très grave. Que faire? S'il les laisse aller, il risque de tomber dans leur traquenard; d'autre part si ces deux gaillards ne sont pas au service de l'ennemi, ce sont de sympathiques saboteurs qu'il serait criminel de remettre entre les mains des Allemands.

Il veut en avoir le cœur net. Dès qu'ils sont dans son bureau, il joue très habilement la comédie.

— Vous êtes mariés tous les deux?

— Oui, Monsieur le Commissaire.

— Vous avez des enfants?

— Oui.

— Eh bien! mes pauvres amis, j'ai le regret de

vous annoncer que je vais vous conduire chez les Allemands. Vous passerez devant leur conseil de guerre qui sans aucun doute vous condamnera à la peine de mort.

— C'est si grave que cela? Nous n'avons volé que quelques obus.

— Où sont les autres que vous avez volés?

— A la maison.

— Combien?

— Huit.

— Oui, c'est très grave ce que vous avez fait là... Vol de munitions de guerre, peine de mort...

Les deux bougres font peine à voir. Effondrés sur leur chaise, ils sont en proie à un profond désespoir et tournent vers le commissaire un regard suppliant. Radino est rassuré. Non, ces deux-là ne jouent certainement pas la comédie. Il les fait passer dans la salle d'attente, les confie à un agent et introduit dans son bureau son fils Charles, De Cuyper et Detiège, qui tout à l'heure ont été témoins de l'arrestation.

— Jurez-moi, leur dit-il, que vous garderez le secret de ce que vous avez vu tout à l'heure à la redoute et que vous n'en parlerez à personne.

— Nous le jurons, répondent, sans la moindre hésitation, les trois hommes.

On ramena alors les deux saboteurs dans son bureau et il leur tint le langage suivant :

— Ecoutez-moi bien, je vais me sacrifier pour vous. A une condition toutefois, c'est que vous me rapportiez les obus que vous avez encore chez vous. Vous allez donc retourner et, en vous promenant, vous viendrez les déposer ici. Après quoi,

vous serez libres. Si toutefois vous racontez l'histoire, n'oubliez pas que c'est la mort pour vous et pour moi.

Les deux hommes fondent en larmes et serrent avec effusion les mains du commissaire. Une demi-heure après les huit obus sont au commissariat.

Comme il fallait assurer le service d'ordre commandé par le bourgmestre, le commissaire, son fils Charles, les agents Detiège et De Cuyper, retournèrent à la redoute et... envoyèrent une nouvelle centaine d'obus dans l'eau des fossés. « Ensuite nous fermâmes la porte au moyen d'un gros fil de fer pour continuer notre besogne les jours suivants, raconte M. Radino. Je rédigeai un procès-verbal signalant que nous avions organisé un service d'ordre et que rien ne s'était passé, mais que nous avions trouvé, cachés sous terre, huit obus. Je demandai qu'on les fît enlever. Le lendemain, à une heure et demie, un officier avec cinquante soldats s'arrêtaient devant le commissariat pour prendre livraison des huit obus... Chaque fois que l'officier soulevait un obus, il criait sur un ton de commandement : « Achtung! Todesgefahr! (Attention! Danger de mort.) » C'était du vrai cinéma! J'avais peine à dissimuler la douce hilarité qui me gagnait... Une fois de plus, nous les avions eus... »

VII.

AU SERVICE DE L'ESPIONNAGE ET DU CONTRE-ESPIONNAGE DES ALLIES.

Le commissaire Radino entendait s'engager à fond dans le service de son pays. Quelles que fussent les conjonctures de son activité patriotique, quels qu'en fussent les risques... Au demeurant, le danger le passionnait, le grisait. Il le sentait bien : aussi longtemps que l'ennemi souillerait le sol belge de sa présence, il ne pourrait plus s'accommoder de la vie paisible d'autrefois. Du moment qu'une équipée lui paraissait pouvoir nuire aux envahisseurs, elle n'était jamais à ses yeux trop audacieuse.

« Jamais, raconte un de ses collaborateurs, il ne m'a dit : « C'est trop dangereux » ou « il faut être prudent. » Il était toujours le premier à payer de sa personne, nous donnant à tous l'exemple d'une témérité à faire frémir. »

Pendant les premiers mois de l'occupation allemande, Radino risquait sa vie tous les jours, mais n'ayant recruté que des « complices » sûrs, il avait au moins certaines garanties de sécurité. Celles-ci disparurent complètement le jour où volontairement, sans aucun conseil, sans autre préoccupation que de mieux travailler pour son pays, il s'aven-

tura dans les redoutables impasses de la guerre secrète.

Quiconque connaît les difficultés auxquelles se heurtèrent les premiers organisateurs des services de renseignements militaires dans les territoires occupés, sait quels risques représentait alors un enrôlement dans un groupement secret. Radino ne pesa aucun de ces risques. Mieux : il alla spontanément au devant d'eux.

En novembre 1914, le hasard d'une rencontre dans le tram le met en rapport avec une dame qui se dispose à partir pour l'Angleterre. Il la prie de passer dans son bureau.

— Madame, lui dit-il, pourriez-vous aller trouver le chef du service d'espionnage des alliés?

— Certainement, Monsieur. Je ne le connais pas personnellement, mais grâce aux relations de mon mari qui est officier supérieur dans l'armée belge, il me sera facile de l'atteindre.

— Voici de quoi il s'agit : je suis disposé à prêter aide et assistance à tous les espions alliés qui passeront par Anvers ou qui y séjourneront. Je suis à même de leur procurer toutes les fausses pièces d'identité dont ils auraient besoin et à les seconder dans leurs entreprises en territoire occupé.

— C'est compris, Monsieur, dès que j'arriverai en Hollande, je m'empresserai de m'acquitter de la mission que vous voulez bien me confier.

— Les agents qui me seront envoyés devront se servir de la formule de présentation suivante : « Je vous apporte les amitiés de votre cousine. »

Quinze jours plus tard, Radino s'aperçut que

son message était bien arrivé à destination. Les premiers agents envoyés par les services secrets établis en Hollande se présentèrent à son bureau et, comme convenu, lui apportèrent les « amitiés de sa cousine ».

Très rapidement, le commissariat de Berchem se transforma en officine de fausses pièces d'identité et de faux passeports. M. Lauwericks, employé communal à la section « Population », inscrivait les suspects venus de Hollande aux registres de la population et permettait ainsi au commissaire de leur fournir des pièces d'identité truquées. De nombreux habitants de la ville s'étant réfugiés en Angleterre, il suffisait de donner leur état-civil aux inconnus porteurs des « amitiés de la cousine ».

Pour les passeports, c'était un peu plus compliqué. Il fallait le sceau des autorités allemandes. Mais ainsi qu'on l'a vu, le commissaire s'était approprié le cachet du « B. Gouvert. Antwerpen » et, grâce à ce précieux larcin, il lui fut possible d'imiter tous les genres de passeports : ceux qui autorisaient les déplacements dans les territoires occupés et ceux qui donnaient accès à la Hollande.

Entretemps, le « saboteur » du matériel allemand ne restait pas inactif. Les explosifs l'intéressaient tout particulièrement. Comme il n'était pas facile de rééditer le coup d'Elsdonck et de faire sauter sur place les dépôts découverts, il s'appropriait tout ce qui lui tombait sous la main. Ses fils Auguste et Charles se chargeaient de cacher dans des immeubles inoccupés ou chez des

« receleurs » le butin résultant des audacieuses déprédations de leur père.

Quand le premier agent du « service de destruction », envoyé par le major Mage, arriva à Anvers, il fut émerveillé de trouver chez ce paisible commissaire de police l'attirail complet d'un dynamiteur. « Il avait enlevé aux Allemands, écrit-il, les explosifs les plus variés tels que tonite, trinitrotoluol (trinol), trinitrophénol (picrique ou mélinite), capsules de deux grammes de fulminate de mercure, cordon détonant, mèche bickfort ainsi que des détonateurs électriques avec magnétos à main. »

Cet agent du service de destruction s'appelait François Naveau. Il se présenta, comme les autres, en se servant de la formule convenue :

« Je vous apporte les amitiés de votre cousine. »

— Ah! Et comment va-t-elle cette bonne cousine?

— Très bien. Je viens de Folkestone : je suis envoyé par le major Mage. Il m'a dit que vous lui aviez offert vos services et que vous étiez disposé à nous seconder.

— C'est exact. En quoi puis-je vous être utile?

— Voici : j'ai ordre de m'installer ici à Anvers pour y créer un service de renseignements et de faire sauter les établissements militaires allemands.

— Vous vous y connaissez? Vous savez vous servir d'explosifs?

— Certainement. Je suis sous-officier au Génie.

— Parfait. Je vais d'abord vous procurer de nouvelles pièces d'identité. Dorénavant vous vous appellerez François Pruyts. Pour faciliter votre

tâche, je vous enrôlerai ensuite comme agent auxiliaire dans la police de Berchem et vous procurerai un brassard qui vous permettra d'aller partout sans être inquiété.

Combinaison magnifique : quelques jours plus tard, métamorphosé en policier, l'agent secret Naveau se promenait partout avec le commissaire Radino, recueillait des renseignements d'ordre militaire et préparait ses équipées nocturnes à la barbe des Allemands. « J'accompagnais M. Radino partout, raconte-t-il, et le soir nous nous réunissions dans son bureau. Son caractère franc, son courage et son toupet donnaient confiance à tous ceux qui l'approchaient. »

Comment le service de renseignements français, dont la direction siégeait à La Haye, n'aurait-il pas profité, lui aussi, de l'aubaine offerte par le commissaire Radino? Dès que le colonel français Desprehy apprit que le patriote anversois était prêt à collaborer à l'organisation secrète qu'il cherchait à établir en territoire occupé, il lui dépêcha un de ses meilleurs agents, peut-être même le meilleur.

C'était un ingénieur du nom de De Vuyst. Agé de quarante ans, petit, blond, portant moustache et barbiche, il plut d'emblée à Radino par son air énergique et son ton décidé. Ayant séjourné longtemps à Gand, ce Français s'exprimait très correctement en flamand.

A partir de ce jour, le corps de police de Berchem s'enrichit d'un nouvel agent auxiliaire qu'on vit bientôt partout aux côtés du commissaire Radino. Son brassard, portant l'inscription « Polizeidienst » lui ouvrait à peu près toutes les portes,

même celles des casernes et des redoutes où les Allemands remisaient leurs munitions...

Comme Naveau, De Vuyst avait changé de nom : il s'appelait Vermeire. Son nouvel état-civil le faisait fils de l'ancien commissaire de police de Furnes. Ces petites précautions destinées à dérouter la police allemande en cas d'arrestation, avaient leur utilité. En effet, quelque temps après son arrivée en Belgique, De Vuyst fut arrêté à Anvers où il se promenait sans son précieux brassard. Le poste allemand alerta immédiatement le commissaire Radino.

— Allo, Herr Kommissar, lui téléphone un officier, nous avons arrêté ici un individu suspect qui prétend avoir oublié ses pièces d'identité chez lui. Il assure que vous le connaissez.

— Comment s'appelle-t-il?

— Vermeire.

— Ah! Vermeire... Le fils de l'ancien commissaire de police de Furnes?

— Oui, du moins, il prétend l'être.

— Alors vous pouvez le mettre immédiatement en liberté, c'est un brave garçon que je connais depuis longtemps.

— Vous en répondez ?

— Comme de moi-même.

— Je vous remercie, Herr Kommissar.

Et les Allemands laissèrent partir tranquillement le meilleur agent secret du colonel Desprehy que le hasard avait fait tomber dans leurs filets...

VIII

UN REDOUTABLE TRIO...

— Naveau et De Vuyst ? nous dit Radino, deux types épatants dont l'allant et l'audace m'enchantaient.

— Radino ? déclarent Naveau et de Vuyst, c'est la témérité faite homme.

Trois audacieux unis par une même volonté, une même passion : nuire à l'ennemi. On devine les résultats d'une telle collaboration. C'est à qui tenterait le coup le plus hardi. Les conciliabules au cours desquels le plan de chaque expédition était mis au point, se tenaient chez le commissaire.

Il serait trop long de relater toutes les équipées des trois compères. Certaines d'entre elles faillirent se terminer en drames. D'autres échouèrent. La plupart cependant laissèrent à leurs auteurs la satisfaction d'avoir bien servi leur pays en détruisant une partie — si minime fût-elle — du matériel de l'ennemi. C'est surtout dans les bâtiments militaires des environs d'Anvers qu'ils opéraient.

La tactique adoptée ? Celle-là même qui avait si bien réussi au commissaire en maintes circonstances : pendant que ce dernier faisait un brin de causette avec la sentinelle, ses complices s'intro-

duisaient subrepticement dans le fort ou dans le fortin et, grâce à l'obscurité, pénétraient dans les casemates, souvent après avoir forcé cadenas ou serrures. Alors rapidement on enlevait les culasses des pièces, on faussait les appareils de réglage, on jetait les obus dans l'eau des fossés. Il arriva même quelquefois qu'ils y basculèrent les canons eux-mêmes.

Le dernier coup qu'il tenta dans un fortin fut bien près de mal finir, De Vuyst n'ayant pas réussi à ouvrir la porte d'un local faillit être surpris et n'eut que le temps de s'enfuir dans les ténèbres, pendant que Radino bavardait avec une sentinelle. Peu de jours avant, avec Naveau et l'agent Coppens, il avait détérioré tous les canons-revolvers du fortin situé à la limite de Mortsel et d'Edeghem.

Lorsque le renforcement de la surveillance allemande rendit impossible ce genre d'exploits, le commissaire songea à varier davantage encore son activité patriotique. Certes le tort, qu'il rêvait de faire à l'ennemi, laissait une marge très large aux inspirations personnelles, mais il fallait éviter les odieuses représailles mettant à charge de toute une population les initiatives de quelques patriotes.

— En attendant de trouver mieux, dit-il à De Vuyst, on pourrait toujours risquer de couper leurs lignes télégraphiques...

— Ah ! certes interrompre, ne fût-ce que pendant quelques heures, leurs communications les plus rapides entre Bruxelles et Anvers, ce serait

leur jouer un bon tour, mais ce ne sera pas facile.

— Pourquoi ?

— Vous savez aussi bien que moi que ces lignes sont gardées nuit et jour. Et puis les fils sont très haut, comment les atteindre ?

— Nous irons voir cela ce soir.

Le soir, deux hommes, le chapeau abaissé sur les yeux, les mains dans les poches de leur pardessus, s'aventurèrent dans la campagne de Mortsel. Ils dépassèrent successivement une, deux, trois sentinelles, se rendirent compte de la hauteur des fils et firent demi-tour.

Le lendemain, les deux mêmes ombres reparurent dans les mêmes parages. Lorsqu'il eut observé pendant un certain temps les allées et venues d'une sentinelle, le commissaire souffla à l'oreille de son compagnon :

— Restez ici. Si une patrouille survient, sifflez discrètement ou même au besoin criez.

Il disparut ensuite dans les ténèbres. L'endroit qu'il avait choisi pour un premier essai de sabotage était désert. Dès qu'il fut arrêté, il sortit de l'intérieur de son pardessus un poids de cinq kilos lié à une corde solide. D'un bras vigoureux, il le lança en l'air, mais le projectile ne passa pas au-dessus de la rangée de fils. Après quelques tentatives, le coup réussit, la corde s'enroula autour des lignes et, tirant de toutes ses forces, Radino les arracha.

— Ça y est, dit-il en rejoignant De Vuyst, mon truc était excellent : j'ai arraché tout le bazar... Maintenant, filons.

Quelques jours plus tard, nouvelle expédition

aux fils. Cette fois l'agent Coppens est de la partie. Il montera la garde. Pour faire du bon travail, c'est-à-dire des dégâts qui vaillent la peine de risquer sa vie, l'un et l'autre se sont munis d'un gros morceau de plomb : ils arracheront les lignes en plusieurs endroits. Tout marche à souhait : pas de sentinelle, pas de patrouille à proximité, et les rangées de fils tirés avec violence par les deux hommes s'abattent sur le sol.

Le lendemain, enquête à Berchem. Les Allemands, au comble de la fureur, se sont juré de trouver les coupables. Ils demandent au commissaire Radino de joindre ses efforts aux leurs, afin de mettre le plus tôt possible la main au collet de ces misérables saboteurs. Leur compte sera vite réglé : ils seront fusillés.

Invité à se présenter sur les lieux avec le bourgmestre de Berchem, Radino voit les fils qu'il a arrachés et même l'empreinte de ses pas dans le sol détrempé.

De nombreux officiers allemands discutaient avec animation l'acte de sabotage dont les effets s'étalaient sous leurs yeux.

— Il n'y a qu'une chose à faire pour empêcher que ces gredins ne continuent, c'est de frapper toute la commune de Mortsel d'une amende de cinquante mille marks, dit un de ces messieurs.

— Croyez-vous sérieusement qu'il s'agisse d'un acte de sabotage ? demanda naïvement Radino. Moi, je pense que c'est un vulgaire voleur de cuivre qui a fait le coup.

Pendant une quinzaine de jours, les recherches continuèrent, la surveillance le long des lignes fut

renforcée et il n'y eut plus de tentative de sabotage. Le commissaire allait-il se résigner à l'inactivité ?

— Si on essayait de couper les fils avec une bonne pince, dit-il à De Vuyst ?

— Comment vous hisserez-vous sur les poteaux ?

— Je suis à même de grimper dessus.

— Dans ce cas, on pourrait tenter un nouvel essai.

Une fois de plus, les deux compères s'enfoncèrent pendant la nuit dans les environs d'Anvers. Lorsqu'ils eurent marché une demi-heure, le commissaire gagna seul la voie ferrée Bruxelles-Anvers toute proche, tandis que son compagnon se chargeait de surveiller les abords.

Radino suivit les rails, évita une sentinelle puis, sans perdre de temps, grimpa sur un poteau qui lui paraissait à bonne distance de celle-ci. Il n'avait plus pratiqué ce genre d'exercice depuis longtemps. Aussi l'ascension fut-elle plutôt lente. Soudain des pas crissèrent sur le ballast... Malheur ! une sentinelle... Radino s'immobilise mais trop tard... L'homme l'avait déjà aperçu ; il lui cria en allemand de descendre.

Le grimpeur tomba comme une pierre sur le sol et se trouva devant un fusil braqué sur sa poitrine.

— Allons, au poste, lui dit l'Allemand, marche devant moi.

En prononçant ces paroles, il commit la grave imprudence de remettre son arme sur l'épaule. Radino n'attendait que ce geste. D'un bond, il

fut sur l'Allemand, lui arracha son arme, puis une lutte sauvage s'engagea entre les deux hommes. Elle ne dura pas longtemps. Tout à coup, frappé d'un violent coup de poing à la tempe, le soldat s'écroula sans connaissance. Le commissaire s'empressa de quitter les lieux. Une fois de plus, il l'avait échappé belle.

A la suite d'un nouveau sabotage des lignes télégraphiques, les Allemands ayant menacé la commune de Mortsel d'une amende de cinquante mille marks, le commissaire Radino leur promit de s'occuper sérieusement de l'affaire. Il établit un rapport mirifique qui démontrait à l'évidence que ces actes de sabotage étaient dus à un manque de surveillance auquel, lui, se chargeait de remédier. Effectivement, à partir de ce moment, on ne coupa plus les fils... Mais...

Les explosifs qu'il avait accumulés chez ses receleurs le préoccupaient. Comment s'en servir ? Sans doute Naveau et De Vuyst lui avaient donné de précieuses indications sur leur emploi, mais ce n'était pas suffisant. Il voulait devenir lui-même expert dans l'art de manipuler et surtout d'utiliser tout ce qu'il avait raflé aux Allemands au cours de ses expéditions nocturnes.

Ayant appris qu'un officier supérieur du génie, pensionné, demeurait à Berchem, il lui rendit visite et le pria de lui donner des leçons de pyrotechnie.

— Avez-vous des explosifs ? lui demanda son interlocuteur.

— Oui, beaucoup.

— Où les avez-vous trouvés ?

— Je les ai enlevés aux Allemands.

— Et que comptez-vous en faire ?

— M'en servir contre eux.

— Mais vous allez vous exposer à de bien graves risques !

— Je le sais, mais ces gens-là commencent à se montrer trop arrogants ; ils se croient déjà en pays conquis. Je vais leur rappeler qu'ils ne sont pas encore les maîtres chez nous.

On discuta. Radino voulait d'abord savoir comment il devait s'y prendre pour faire sauter une voie ferrée. L'officier émerveillé par le cran de ce « pékin » qui ne rêvait que plaies et bosses pour les envahisseurs, lui passa de gros livres remplis d'images suggestives. On y voyait comment il fallait disposer les « saucissons » de dynamite pour provoquer une dislocation des rails.

— Tiens, je croyais que c'était plus compliqué que cela, dit Radino.

L'officier lui donna force explications complémentaires sur la façon de placer les cartouches de tonite à l'intérieur des dits « saucissons ». Ceux-ci devaient être attachés avec des fils de fer à une distance d'environ un mètre de chaque côté de la voie.

— Soyez prudent et surtout faites bien surveiller les abords de l'endroit que vous choisirez, dit l'ancien général.

— Je me réjouis d'essayer cela, répondit le commissaire.

Il rentra chez lui avec les livres que son professeur avait bien voulu lui prêter et pendant plusieurs soirées étudia les propriétés de la tonite, de

la mélinite, etc. Cette étude le passionnait. Lorsqu'il connut à fond l'A.B.C. du bon dynamiteur, il s'empressa de repérer un endroit se prêtant particulièrement bien à une première expérience.

Et un soir... Il avait mis trois hommes au courant de son projet : MM. Naveau, Lahou et l'agent Goris. Ce dernier avait accepté de faire le guet. C'est sur la voie Bruxelles-Anvers, entre Berchem et Mortsel, que ce premier essai de dynamitage devait être tenté.

Goris se plaça en faction derrière une haie, tandis que Radino et ses deux aides se dirigeaient avec précaution vers la voie ferrée. Ils avaient tous les poches bourrées d'explosifs. Rapidement on dispose les saucissons de dynamite et les cartouches de tonite de façon que l'explosion arrache et écarte fortement les deux rails de la voie.

— Ça ira comme cela ? demande Radino à Naveau.

— Oui, tout est au point.

— Attention, souffle Lahou, il me semble que la sentinelle approche...

Les trois ombres s'effacent rapidement dans les ténèbres. Quelques minutes après, les saboteurs ont rejoint Goris derrière sa haie. Le calme pesant d'une nuit d'hiver enveloppe toutes choses. On attend... Il est onze heures. Soudain, chacun tressaille. Dans le lointain, le sourd grondement d'un convoi trouble la quiétude nocturne. Il s'enfle, se précise. Pas de doute, c'est bien cela : un train chargé de troupes approche.

Des profondeurs opaques de la nuit on voit à présent surgir les deux yeux rouges de la locomo-

tive. La longue masse noire accourt à grande allure sur ses immenses patins de fer. Elle fonce droit devant elle, elle n'est plus qu'à quelques mètres de l'aiguillage où se trouve la charge... Brusquement une gerbe de feu jaillit sous les roues de la locomotive, tandis qu'une forte détonation suivie immédiatement d'un formidable bruit de ferraille propagent au loin un vacarme d'épouvante.

— Ça y est, dit Radino, nous avons bien travaillé.

Mais voici que là-bas, autour de la locomotive renversée des cris s'élèvent. Des soldats accourent. Il est temps de disparaître. L'un après l'autre, les quatre hommes embusqués s'enfuient.

Le lendemain, le commissaire reçoit ordre de se présenter chez le Polizeimeister. Cramoisi de fureur, celui-ci lui explique qu'un nouvel attentat a été commis sur la voie ferrée Bruxelles-Anvers.

— Il faut absolument que nous mettions la main sur les malandrins qui ont fait le coup, dit-il. Il y a quelque temps, ils s'en prenaient aux fils, maintenant ils se livrent à un genre de sabotage particulièrement dangereux. Cela ne peut pas durer. Nous avons évidemment affaire à la même bande et je crois qu'il ne nous sera pas difficile de mettre fin à ses exploits.

— Je ne demande pas mieux que de vous aider.

— Vous viendrez avec moi sur les lieux. Nous commencerons notre enquête immédiatement.

Et c'est ainsi que, le jour même, le commissaire put contempler de très près les effets de son premier essai de dynamitage. Du beau travail, en vérité ! Sur une longueur de trois mètres, les rails

avaient été arrachés. Il n'y avait pas eu d'accident de personnes. Pendant toute la journée, les Allemands travaillèrent à remettre la voie en état. Ce fut plus facile que de retrouver les coupables qui, eux, échappèrent à toutes les recherches.

Quelques jours plus tard, le commissaire reçut de La Haye une carte postale libellée comme suit :

Monsieur,

Ayant entendu dire que des voleurs se sont introduits dans ma villa de la Chaussée d'Edeghem, je vous prie de bien vouloir les rechercher et les poursuivre. Poursuivez également, je vous prie, ceux qui ont volé du foin dans le garage.

Merci d'avance et bien à vous.

Raymond.

Il devina tout de suite le sens de ce mystérieux message qui émanait du colonel Depreshy. La villa de la chaussée d'Edeghem n'était autre que le fort situé sur cette route et le foin désignait les importants dépôts de fourrages que les Allemands avaient constitués le long des quais d'Herbouville. Le texte de la carte devait donc être interprété comme suit : « Détruisez tout ce que vous trouverez dans le fort d'Edeghem et incendiez les dépôts de fourrages. »

Radino se mit immédiatement en devoir d'exécuter ce qu'il considérait comme un ordre. A trois reprises, il tenta de pénétrer pendant la nuit dans le fort d'Edeghem, mais la surveillance avait été renforcée partout et il était difficile de tromper la vigilance des sentinelles. En attendant que les

circonstances favorisent son projet, il décide de s'en prendre d'abord aux dépôts de fourrages.

Y mettre le feu ? Radino ne demandait pas mieux, mais il fallait pouvoir s'en approcher. Comment ?

— Tu iras te promener du côté des quais d'Herbouville, dit-il à son fils Auguste, et tu établiras un petit plan des lieux. Note surtout bien l'emplacement exact des sentinelles ainsi que leur rayon de surveillance.

Digne fils de son père, le jeune homme s'en fut le lendemain observer les lieux et, le soir même, il faisait rapport sur sa mission. Il ne fallait pas songer à s'approcher à plus de vingt mètres des dépôts. Ceux-ci étaient sous la garde de sentinelles et, de plus, il importait de tenir compté de la présence de l'agent de police de service sur les quais.

— Vous croyez qu'il sera possible d'arriver aussi près ? demanda De Vuyst.

— Certainement, surtout pendant la nuit.

— Alors cela ira tout seul.

Pour mettre le feu aux dépôts en restant à une distance de vingt mètres, rien ne valait évidemment l'emploi de quelques bombes incendiaires. La fabrication de celles-ci intriguait, passionnait Radino et ses fils. Sous la direction de De Vuyst et de Naveau, ils apprirent très rapidement à bourrer d'inoffensives petites boîtes en celluloïd de diverses matières inflammables traversées elles-mêmes par un cordon d'amadou. Il suffisait d'allumer celui-ci avec un cigare puis de lancer l'en-

gin. Une minute ou deux après, le tout s'enflammait en projetant une gerbe de feu.

Naveau avait rapporté de Hollande une poudre blanche qui était appropriée à ce genre de bombe : il suffisait de la soumettre à l'action d'une goutte d'alcool pour qu'aussitôt elle prît feu. Il se divertissait à émerveiller la famille Radino par d'amusantes expériences qui montraient les curieuses propriétés de sa poudre et... emplissaient toute la maison de fumée.

Il fabriqua lui-même quelques bombes d'un mécanisme un peu plus compliqué que celles de Radino et de ses fils. Lorsque huit de ces engins furent au point, le commissaire envoya son fils Auguste en reconnaissance du côté des quais d'Herbouville et prit lui-même ses dispositions pour mener l'affaire à bien pendant la nuit suivante.

Les renseignements rapportés par son éclaireur laissant bien augurer de l'expédition, il n'hésite pas : à 10 heures du soir, il part avec De Vuyst. Comme d'habitude, il s'est mis en civil et a glissé un browning dans la poche de son pardessus. Chacun des deux hommes porte en outre quatre petites bombes incendiaires.

Rien de suspect aux abords des quais d'Herbouville. Malgré les lampes qui les éclairent, de larges zones d'ombre subsistent dans lesquelles les deux patriotes se placent quelque temps en observation. Ils aperçoivent la sentinelle qui l'arme à l'épaule, fait les cent pas. Voici une autre silhouette qui se meut : c'est un agent de police.

Courte attente : les deux ombres s'éloignent. Le moment est propice.

A pas de loups, Radino et De Vuyst approchent des énormes pyramides de foin dressées dans les ténèbres comme de gigantesques édifices.

Halte! On est à bonne distance. Dès que la sentinelle est devenue tout à fait invisible, le commissaire allume le cordon d'amadou de la première bombe qu'il tient en main et d'un geste prompt comme un éclair la lance vers la grande masse noire. Une seconde suit, puis une troisième, une quatrième...

De Vuyst veut lancer les siennes, mais Radino le retient :

— Donnez-moi ça, dit-il.

Quatre fois, son bras tournoie dans l'air et quatre fois la minuscule étincelle de l'amadou allumé sillonne l'espace.

— Maintenant, filons.

Les deux ombres s'évanouissent. De Vuyst est émerveillé de la rapidité avec laquelle Radino a fait le coup. Sa façon d'allumer les bombes et de les lancer l'ont littéralement médusé.

— Tudieu! comme vous y allez, vous, lui dit-il lorsqu'ils sont hors de la zone dangereuse.

Pendant qu'ils regagnent le centre de la ville, que se passe-t-il sur les quais d'Herbouville ? Bien lancées, les bombes ont atteint l'objectif et le feu s'est communiqué au dépôt, malheureusement l'agent de police n'était pas très éloigné. Dès qu'il a aperçu les premières flammes, il s'est précipité et, au risque de se brûler, s'est jeté sur le foyer.

A ses appels, les Allemands sont accourus et ont pu éteindre le commencement d'incendie.

Le lendemain, quelle n'est pas la fureur de Radino d'apprendre que c'est un Belge qui a fait rater le coup! Les Allemands ayant découvert des débris de bombe acquirent la conviction qu'il s'agissait bien d'un attentat. Ils ouvrirent une enquête qui, une fois de plus, ne donna aucun résultat.

Les mesures de surveillance furent renforcées et le commissaire chercha en vain à renouveler la tentative manquée.

IX.

UNE FAMILLE ADMIRABLE.

Dans la famille Radino, on complotait, on élaborait des plans, on rédigeait des rapports secrets ou on fabriquait des bombes. Père, mère, fils assumaient allègrement leur part de risques. Une même pensée dans tous les esprits, un même sentiment dans les cœurs : la haine de l'oppresseur. Avec cela, la même passion de servir et le même goût des tâches difficiles et dangereuses.

Si Radino est le type du Flamand robuste, taillé pour les coups durs de la guerre secrète, Madame Radino, qui est originaire de Philippeville, partage avec l'entrain d'une vraie Wallonne, les enthousiasmes patriotiques de son mari. Parfois cependant elle tempère de ses conseils de prudence la témérité de celui-ci.

Pendant plusieurs mois, Henri, l'aîné des trois fils du commissaire, qui avait été grièvement blessé au combat de Wesemael, resta caché à Berchem en attendant de pouvoir rejoindre l'armée. Il avait réussi à s'évader de l'hôpital où les Allemands le soignaient. Hélas! la gravité de sa blessure devait le rendre inapte au service militaire et lorsqu'il arriva en Angleterre, il fut définitivement réformé.

Le second, Auguste, aide son père dans toutes

ses périlleuses entreprises et s'occupe activement d'espionnage. Par un ingénieux service de correspondance établi à son bureau, c'est lui qui transmet en Hollande les rapports et les lettres du commissaire. Quant au cadet, Charles, il collabore, lui aussi, à l'œuvre qui polarise toutes les énergies de sa famille. Il prend part aux expéditions de son père et recueille des renseignements militaires destinés aux rapports que, chaque semaine, Naveau communique aux états-majors alliés.

Ce dernier et De Vuyst font de fréquentes apparitions chez Radino où ils sont considérés comme des frères. On les estime et on les aime pour leur sang-froid, leur cran, leur audace. Parfaite union des esprits et des cœurs, égal mépris du danger, que fallait-il de plus pour réaliser de grandes choses au service du pays?

Radino restait le chef, l'âme du groupe. A lui les initiatives, les décisions, les responsabilités qui toutes, dans ces terribles jeux de la guerre secrète, comportent le risque de mort. Maintenant il est en liaison permanente avec les services de renseignements belge, anglais et français. Il a tenu à aller lui-même en Hollande exposer ses plans d'action aux représentants des états-majors alliés. Revenu avec des directives qui l'ont convaincu de l'importance qu'on accorde en haut lieu à son activité, il exulte de pouvoir servir efficacement son pays. Pas une minute de répit, plus les risques se multiplient, plus sa tranquille audace en fait fi.

Au début de 1915, les organisations secrètes destinées à documenter au jour le jour les états-

majors alliés sur les mouvements des troupes allemandes, en sont encore à leur période de tâtonnement et d'essai. Il faudra de multiples et tragiques expériences avant qu'elles ne puissent rivaliser avec les organisations similaires allemandes. Le concours d'un homme comme Radino, c'était pour elles un gage de succès.

Peut-être l'homme était-il cependant trop téméraire. Il avait horreur de faire courir des risques à d'autres lorsque lui-même pouvait les affronter. Trois fois, il se rendit personnellement à La Haye auprès du colonel Depreshy pour lui communiquer des renseignements de la plus haute importance.

— Mon cher Radino, lui dit le colonel, votre audace me fait peur. Vous concevez sans peine que depuis la frontière on vous a suivi...

— Pas du tout, mon Colonel, si on m'avait suivi, je l'aurais remarqué.

— Soit, mais vous n'ignorez pas que ma maison est surveillée nuit et jour. Tenez, regardez cet individu sur le trottoir d'en face, lorsque vous sortirez d'ici, il s'approchera de vous pour vous demander un renseignement et, au moyen d'un minuscule appareil, il vous photographiera.

— Soyez sans crainte, je ne lui en laisserai pas le temps.

— Les services que vous nous rendez sont trop précieux pour que nous ne nous alarmions pas des risques que vous courez en venant vous-même ici.

A peine avait-il mis le pied sur le trottoir que l'agent allemand qui montait la garde devant la maison du colonel Depreshy, vint à sa rencontre. Radino fit prestement demi-tour, accéléra le pas

et sauta dans un tramway. L'Allemand ne put le rejoindre.

S'il était relativement facile de recueillir des renseignements précis sur tous les faits et gestes des envahisseurs dans la région d'Anvers, la transmission des rapports secrets se heurtait à de multiples difficultés. Jamais elle ne fut interrompue. Il fallut parfois des prodiges d'ingéniosité et d'audace : c'étaient précisément les qualités maîtresses de Radino et de ses collaborateurs immédiats.

Ce dernier cependant rêvait de faire mieux encore lorsqu'une occasion unique se présenta. Le Polizeimeister qui l'avait mandé dans son bureau lui dit :

— Herr Kommissar, vous devriez me rendre un service.

— Bien volontiers, si c'est possible.

— Son Excellence le Gouverneur von Bodenhausen m'a chargé de lui chercher une femme de chambre. Est-ce que vous pourriez m'en trouver une?

— Certainement. Dans un jour ou deux je vous l'amènerai.

— Ça c'est tout à fait merveilleux, dit Radino en informant ses collaborateurs de l'aubaine. Nous allons introduire dans le palais du gouverneur une indicatrice sachant l'allemand et qui sera entièrement à notre service. Nous aurons ainsi une précieuse source d'informations secrètes.

Hélas! le mirifique projet échoua. L'agent désigné pour cette tâche difficile ayant été signalé au dernier moment comme sujet à des défaillances, on ne put lui confier la délicate mission.

Restait la possibilité de pénétrer, grâce à des intermédiaires sûrs, dans les milieux militaires allemands et d'y fixer d'invisibles antennes qui transmettraient rapidement les informations susceptibles d'intéresser les états-majors alliés. Divers indicateurs bien placés ne tardèrent pas à le mettre au courant de certains projets de l'ennemi. C'est ainsi qu'il apprit que des expériences de masques à gaz allaient avoir lieu à l'hôpital militaire de l'avenue Marie.

— Il faut absolument que vous me procuriez un ou deux de ces masques, dit Radino à l'agent qui lui apporta cette nouvelle.

— Ce ne sera pas facile.

— C'est une occasion unique de faire un beau coup. Il importe que les nôtres soient en possession le plus tôt possible du secret de fabrication de ces masques. Songez que si vous en enlevez un seul, vous sauverez peut-être la vie à des milliers de nos soldats.

— Je ferai tout mon possible pour vous apporter ça, mais je ne puis rien promettre, car les Allemands sont très soupçonneux et ils ont pris toutes leurs précautions pour qu'aucun civil belge ne puisse assister aux expériences.

— Allons, vous ne me ferez pas croire que vous n'êtes pas à même de les rouler. Au besoin d'ailleurs, je vous y aiderai.

Quelques jours plus tard, l'agent — il s'appelait Pierre Schoofs — lui remit triomphalement trois masques. Il avait pu se les procurer sans trop de difficultés, malheureusement il n'avait pas

réussi à mettre la main sur le liquide dont on les imbibait.

— C'est fâcheux, dit Radino. Vous comprenez que sans ce liquide notre « trouvaille » ne présente aucun intérêt. Coûte que coûte, nous devons nous en approprier une quantité si minime soit-elle.

— Comment faire?

— Tâchez de vous mettre en rapport avec une femme travaillant à l'hôpital. Promettez-lui une récompense et si elle n'accepte pas, revenez me trouver, je me chargerai moi-même de l'affaire.

L'agent Schoofs suivit ce conseil à la lettre et, deux jours plus tard, il était en possession d'un demi-litre du précieux liquide. Radino exultait. Vite il importait maintenant de faire passer le tout en Hollande. Ce n'était pas une mince affaire. En ce mois de juillet 1915, la surveillance allemande à la frontière hollando-belge multipliait les risques et rendait les passages clandestins extrêmement périlleux.

Quel désastre si les masques tombaient entre les mains de l'ennemi! Le commissaire songea d'abord à les passer lui-même, puis une occasion propice d'en tenter la transmission avec grandes chances de réussite, se présenta. La femme d'un gendarme, Mme Galand, lui ayant demandé de lui faciliter son passage en Hollande, il lui proposa de se charger d'un masque et du liquide enlevés à l'hôpital militaire. Ardente patriote, Mme Galand accepta immédiatement.

Obtenir un passeport n'était pas la chose la plus facile. Radino s'y employa. Il inventa une histoire

assez invraisemblable, mais qui n'éveilla pas la méfiance des Allemands, parce qu'il la leur raconta avec un merveilleux aplomb : Mme Galand devait absolument passer la frontière pour rejoindre son mari qui menait mauvaise vie à Rotterdam. En réalité, M. Galand faisait son devoir au front.

On prépara le passage avec un soin minutieux. Le commissaire avait différents messages secrets à transmettre au service de renseignements anglais; il pointilla un certain nombre de lettres et de mots dans le livre de prières de Mme Galand et par ce procédé, convenu entre lui et son mystérieux correspondant, il communiqua les indications les plus difficiles à retenir. Les autres, Mme Galand et son jeune fils les étudièrent par cœur. Le masque démonté fut dissimulé dans la doublure d'une valise tandis que Mme Radino se chargeait de « camoufler » ingénieusement le liquide. Elle le versa dans un flacon de parfum qu'elle cacheta soigneusement et l'entoura d'un ruban rose préalablement imprégné d'eau de Cologne. En outre une liste d'adresses fut cousue dans la chemise du jeune Galand dont la carte d'identité avait été de même pointillée.

Les Allemands se doutaient-ils de la mission de Mme Galand? La longue visite corporelle à laquelle la vaillante patriote fut soumise lors de son passage au blockhaus de Putte le laisse penser. Heureusement la jeune femme ne perdit pas un seul instant son sang-froid.

— Qu'y a-t-il là-dedans? lui demanda un offi-

cier allemand en lui montrant le flacon contenant le liquide du masque.

— Vous le voyez bien, c'est écrit dessus : de l'eau de Cologne. Ouvrez la bouteille et sentez.

L'Allemand examine longuement le flacon.

Mme Radino l'a si bien camouflé qu'on jurerait qu'il est neuf. L'homme renifle, marmonne quelques mots incompréhensibles et remet la petite bouteille à Mme Galand. Le lendemain, elle était, avec le masque, entre les mains du major Mage, chef du service de renseignements belge.

Entretemps, des agents venant de Hollande continuaient à apporter au commissaire « les amitiés de sa cousine » et le rayon de l'activité patriotique de celui-ci allait sans cesse s'élargissant. Bientôt il ne fut plus un mystère pour personne à Berchem que Radino entretenait des relations suivies avec les représentants des armées alliées séjournant en Hollande et qu'on pouvait toujours avoir recours à ses bons offices du moment qu'il était question de nuire ou d'être désagréable aux Allemands. C'est à lui donc que s'adressaient les patriotes en mal d'activité anti-allemande. Il reçut ainsi la visite de concitoyens qui lui proposaient des coups dangereux ou lui communiquaient des renseignements destinés aux états-majors alliés. L'un d'eux, du nom de Georges Zellien, lui apporta un jour une vingtaine de plans, accompagnés de notes, relatifs à la destruction des sous-marins. L'auteur qui depuis plusieurs mois avait étudié la question, démontrait la possibilité d'atteindre rapidement les submersibles et de les réduire à l'impuissance. Vivement intéressé par

ces documents et appréciant toute leur importance, le commissaire s'empressa de les faire parvenir à l'état-major anglais.

Pas de jour qui ne procurât au bouillant patriote l'occasion de servir son malheureux pays opprimé. La veille de la fête du Roi Albert, il charge ses fils de porter dans les cafés et dans les maisons de commerce des billets dactylographiés, dont lui-même a rédigé le texte et invitant les habitants de Berchem à pavoiser en vert. Le lendemain, au vif dépit de l'occupant, toutes les vitrines de la localité s'ornaient des couleurs de l'espérance.

Le 21 juillet 1915, le commissaire ordonne à ses fils de déposer une palme au pied de la statue du comte de Mérode. L'exemple est aussitôt suivi par d'autres Berchemois et, une demi-heure après, une vingtaine de palmes se sont ajoutées à celle de Radino. Immédiatement les Allemands veillent à couper court à cette manifestation du patriotisme belge. Le gouverneur von Bodenhausen donne ordre au bourgmestre de faire enlever tout ce que des mains pieuses ont placé devant le monument du héros belge. C'est au commissaire Radino qu'incombe l'humiliante corvée. Il prend des dispositions permettant aux habitants de remplacer les palmes au fur et à mesure de leur enlèvement... Ce petit jeu dura jusque très tard dans la nuit.

Radino joua bien d'autres tours aux Allemands. A deux reprises, il évita à la commune de Berchem une amende de cinquante mille marks. A la suite des multiples explosions qui s'étaient produites sur le territoire de la localité, les autorités occupantes avaient décidé de sévir avec énergie au cas où des

habitants seraient trouvés en possession de projectiles ou provoqueraient par imprudence l'éclatement de ceux-ci. Coup sur coup, deux explosions d'obus, avec dégâts et victimes, exposèrent Berchem à une double amende de cinquante mille marks. Très embarrassé, le bourgmestre eut recours au commissaire qui très habilement truqua enquête et rapports au point de dégager la responsabilité des victimes et de la commune.

— Ces accidents sont dus à votre négligence, dit-il aux Allemands. Vous laissez traîner des cartouches de tonite; les gens les ramassent et les manipulent sans se douter du danger que représentent ces engins.

Lorsqu'il y avait urgence à agir pour contrecarrer un plan de l'ennemi ou assurer le succès d'une entreprise patriotique belge, Radino employait les grands moyens. Un jour, on lui annonce que les Allemands ont placé le drapeau de la Croix-Rouge sur un hangar servant de refuge aux sous-marins dans le port d'Anvers. Immédiatement, il se rend rue d'Argile et, sous prétexte de voir un appartement à louer, monte au troisième étage d'un immeuble d'où il découvre très bien les lieux. Dès qu'il s'est assuré de l'exactitude du renseignement, il se rend chez le Polizeimeister, lui déclare qu'il va poursuivre des voleurs de chevaux qui se sont réfugiés à Roosendael et lui demande un passeport pour la Hollande. Deux jours après, il est reçu par le chef du service de renseignements français à qui il fait part de ce qu'il a observé au port.

— Ce refuge de sous-marins est un objectif tout

indiqué pour les avions alliés, lui déclare-t-il, toutefois il faudra signaler la proximité de l'hôpital militaire qui ne peut à aucun prix être atteint par les bombes.

Il établit un plan minutieux des lieux, mais en vain, le bombardement du hangar présentant trop de risques pour l'hôpital fut indéfiniment différé.

X.

MORT AUX OPPRESSEURS!

Les jours, les semaines, les mois passaient. Un an de guerre déjà... Sur la terre belge asservie, les misères s'accumulaient. Soumis à un régime de démoralisation continue, le pays vivait dans une lourde atmosphère d'inquiétude.

— Renoncez à l'espoir de recouvrer votre indépendance, répétaient tous les jours aux Belges les sirènes de la propagande germanique. Ce que nous tenons, nous le tenons bien; jamais nous ne lâcherons Anvers, ni les autres territoires occupés.

Et les faux bulletins de victoire destinés à convaincre la population belge de l'invincibilité des armes allemandes se multipliaient, entretenant le doute dans les esprits.

En même temps, la morgue des oppresseurs allait croissant et la grande famille belge en deuil de sa liberté supportait sa peine en silence.

— Ces gens-là deviennent vraiment trop arrogants, pensait Radino. Ils se croient déjà chez eux; faudra leur enlever cette illusion...

Mais comment? Le commissaire étudia l'un après l'autre tous les moyens d'inspirer la crainte à l'occupant : ni les actes de sabotage, ni son activité secrète d'espion n'avaient eu ce résultat. Fallait donc avoir recours à la guerre ouverte. Une

guerre implacable. En cas de défaite, c'était la mort pour lui et peut-être pour les siens, mais Radino ne reculait devant rien du moment qu'il s'agissait d'être utile à son malheureux pays.

Les envahisseurs du territoire national, il les mettait au rang des pires gredins. Contre ces violateurs de la parole donnée, massacreurs de civils et saccageurs de villes, tout lui paraissait permis. D'ailleurs leur seule présence en Belgique n'était-elle pas un crime? « Ils n'avaient qu'à rester chez eux, grommelait-il, on les aurait laissés tranquilles. »

Un soir, il dit à ses fils et à ses collaborateurs :

— Mes amis, l'heure est venue de rappeler aux Allemands qu'ils ne sont pas encore les maîtres chez nous et que les Belges ne sont pas mûrs pour la servitude. Puisque nous avons des explosifs, nous allons les employer contre eux.

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de les faire sauter?

— Si, c'est précisément ce que je me propose.

L'idée emballa tout le monde. Restait à trouver l'occasion d'exécuter le projet. Elle se présenta d'elle-même. Trois jours plus tard, en effet, Radino qui se trouvait au parquet militaire, apprit qu'une grande réunion d'officiers devait se tenir chez Hulverstuhl, rue de la Pépinière. Il alerta Naveau et lui demanda de fabriquer immédiatement une bombe.

Pendant tout l'après-midi, dans le bureau même du commissaire, les deux hommes préparèrent le redoutable engin. Celui-ci devant être glissé dans la cave de l'immeuble, il importait de

le munir d'une charge extrêmement puissante susceptible de provoquer d'importants dégâts dans les pièces du rez-de-chaussée. Cinq rouleaux de tonite furent donc placés au milieu de dix saucissons de mélinite, le tout bien amorcé par fulminate pour charge concentrée.

Naveau s'en fut ensuite reconnaître les lieux. La maison de M. Hulverstuhl occupait le numéro 4 de la rue de la Pépinière. C'était un imposant immeuble à deux étages où était installé le mess des officiers. Le collaborateur de Radino examina attentivement les soupiraux et vit qu'il serait facile de laisser descendre la bombe dans la cave.

Le soir, vers 10 heures, les deux hommes quittèrent le commissariat de police. Il avait été convenu que Radino porterait la bombe jusqu'à la rue de la Pépinière. Là, il la passerait à Naveau et ferait ensuite le guet de façon à alerter et, au besoin, à protéger celui-ci en cas de danger.

Tout se déroula comme on l'avait prévu : la rue de la Pépinière était déserte. Radino alla de l'avant suivi de son compagnon qui, à pas de loup, s'approcha vivement de la maison Hulverstuhl. De l'intérieur de celle-ci, leur parvenaient des clameurs et des rires. Les officiers de la place s'étaient-ils réunis pour célébrer quelque nouvelle victoire? A entendre le joyeux tumulte de leur assemblée, la fête battait son plein.

Les deux hommes s'étaient arrêtés. Naveau prit la bombe des mains du commissaire, alluma la mèche et, par le soupirail, la laissa glisser avec précaution dans la cave. La délicate opération terminée, l'un et l'autre s'éloignèrent rapidement.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis soudain un épouvantable vacarme fit trembler la terre.

— Ça y est, se dirent les fils Radino en entendant le bruit de l'explosion, papa a réussi à placer sa bombe.

Dans la maison Hulverstuhl, c'était la panique. La terrible déflagration avait éventré le parquet du rez-de-chaussée, tuant quatre officiers et en blessant une dizaine. Instantanément, toutes les lumières s'étaient éteintes et il fallut quelque temps avant que les survivants pussent se rendre compte de ce qui se passait.

Des voitures d'ambulance ne tardèrent pas d'arriver, la police fut alertée et dès le lendemain matin l'enquête commença. Chose étrange, les Allemands n'ébruitèrent pas l'affaire et il ne fut jamais question de représailles.

— Ils craignent que d'autres ne suivent notre exemple, dit Radino. Ils n'ont cependant encore rien vu. Qu'ils attendent!

Pendant le mois d'août, le commissaire fit plusieurs nouvelles tentatives de dynamitage qui échouèrent à la suite de malencontreux concours de circonstances. Il en conçut un vif dépit et se jura de profiter de la première occasion favorable qui se présenterait. Celle-ci allait bientôt lui être offerte. En attendant, avec Naveau et ses fils, il fabriqua des bombes incendiaires destinées à mettre le feu aux stocks de bois dont les Allemands avaient rempli de nombreux hangars aux bassins du port.

Entretemps, ses services de transmission en Hollande fonctionnaient régulièrement et de nom-

breux agents secrets continuaient à lui apporter les « amitiés de sa cousine ». Il ne se contentait pas de leur procurer de fausses pièces d'identité, il les renseignait, les orientait, les conseillait et les prémunissait contre les pièges de la police allemande.

C'est ainsi qu'un jour il reçut la visite de Mlle Marthe D... qui vint lui demander de lui procurer un passeport pour se rendre à Bruxelles.

— Mon fiancé vient d'être condamné à mort pour espionnage, dit-elle, et je voudrais le revoir une dernière fois.

— Comment s'appelle-t-il?

— Alexandre Franck.

Alors la jeune fille lui conta la douloureuse histoire de Joseph Backelmans et d'Alexandre Franck, tous deux Anversois, qui, enrôlés dans un service de renseignements avaient eu le malheur de tomber entre les mains des policiers allemands.

L'architecte J. Backelmans était âgé de trente-trois ans. Svelte, élégant, il avait l'allure distinguée d'un homme du monde. Chargé par les Anglais d'établir un service de renseignements dans les territoires occupés, il était revenu d'Angleterre avec son ami d'enfance A. Franck et tous deux s'étaient immédiatement mis à l'œuvre. Comme la plupart des organisations secrètes qui virent le jour à cette époque, celle qu'ils créèrent n'était pas protégée contre les indicateurs allemands travaillant en Hollande. De ce fait, sa vie fut éphémère.

Arrêtés l'un après l'autre, les deux chefs eurent devant le conseil de guerre allemand une attitude fière et digne. Maître Sadi Kirschen qui plaida

pour Backelmans, raconte : « Quand, à l'audience, l'auditeur militaire, M. Lucas, lui demandait le nom de tel ou tel de ses collaborateurs, Backelmans répondait avec une obstination tranquille, une obstination contre laquelle Torquemada aurait compris que l'estrapade, le garot, le chevalet et le plomb fondu s'emploieraient en vain : « Ça je ne dis pas ». Aussi l'auditeur n'insistait-il pas. » Le 14 septembre, ils furent, tous deux, condamnés à mort par le Kriegsgericht de Bruxelles.

Grâce au faux passeport que lui procura le commissaire, Mlle Marthe D... put revoir une dernière fois son fiancé. Huit jours plus tard, elle revint à Berchem et, tout éplorée, annonça à Radino que les deux patriotes anversois avaient été fusillés. L'avis ci-après avait été placardé sur les murs de Bruxelles :

AVIS

Les personnes suivantes :

1) **Joseph Backelmans,** architecte ;

2) **Alexandre Franck,** commerçant,

condamnés à mort pour espionnage, par jugement du 4 septembre 1915 du tribunal de campagne, ont été fusillés ce matin.

Bruxelles, le 23 septembre 1915.

Gouvernement.

Radino ne dit rien, mais sa figure se crispa et son regard lança des éclairs. Puis tout à coup il éclata :

— Ah ! les bandits, s'écria-t-il, ils nous paieront cela !

Mlle D... lui parla alors d'un des anciens colla-

borateurs de son fiancé menacé par de graves dangers. C'était un soldat français, en mission secrète dans les territoires occupés. Il s'appelait Léon Ferrant.

— Il n'a pas encore été arrêté, dit-elle, mais il court grand risque de se faire prendre. Ne pourriez-vous vous occuper de lui ?

— Bien volontiers. Amenez-le-moi, je lui procurerai de nouvelles pièces d'identité et l'enrôlerai dans mon service.

Le lendemain de cette entrevue, Radino reçut un message de ses chefs en Hollande lui suggérant de « tenter un beau coup pour venger la mort de Franck et de Backelmans ». Un beau coup ? Le commissaire ne rêvait que cela. Il ne tergiversa pas longtemps. Vingt-quatre heures plus tard, il réunissait ses collaborateurs et leur faisait part de son projet.

— On me demande, dit-il, de venger la mort de Franck et de Backelmans ; cela me plaît d'autant plus que j'avais l'intention de le faire avant même qu'on ne me l'ait conseillé. Voici donc ce que j'ai décidé : nous allons dynamiter l'un après l'autre tous les immeubles occupés exclusivement par des Allemands.

— Ça c'est une idée épatante, observe Naveau.

De Vuyst aussi exulte. Accord parfait entre les trois hommes. Mais par quel immeuble commencer la série des dynamitages ? Les établissements fréquentés uniquement par des Allemands ne manquent pas à Anvers ; l'un propose l'hôtel Rengo, l'autre, le café Barbarossa. Cependant il faut tenir compte des possibilités d'amener rapidement les

explosifs à pied d'œuvre et surtout de les placer au bon endroit.

— J'irai reconnaître les lieux moi-même, dit Radino. Maintenant, autre chose, dans quelques jours ou peut-être déjà demain, nous aurons un nouveau compagnon.

— Ah ! Qui ?

— Un soldat français, du nom de Ferrant.

— Vous le connaissez ?

— Non, je ne l'ai pas encore vu. Il a travaillé avec Franck et Backelmans. A présent, il est traqué par la police allemande et va venir se joindre à nous.

— Est-ce un homme sûr ?

— Naturellement, puisqu'il est soldat français et qu'il m'a été recommandé par la fiancée de son ancien chef. D'ailleurs vous le verrez bientôt.

Le lendemain, Mlle M..., la sœur du lieutenant M... qui dirigeait un important service secret en Hollande vint à son tour recommander Ferrant au commissaire et se porter garante de sa valeur.

— C'est un homme sérieux, assure-t-elle, et vous pouvez avoir toute confiance en lui.

Radino est tout à fait convaincu. Il se propose d'adjoindre le nouvel agent à Naveau et remet à Mlle M... un billet portant sa signature :

— Donnez-lui ceci, dit-il, et qu'il se présente à mon bureau quand il voudra. Je me charge de l'occuper.

Deux jours plus tard, l'ancien collaborateur de Franck et de Backelmans arriva à Berchem et vint trouver le commissaire dans son bureau. Blond, imberbe, de taille moyenne, il déçut ce dernier par

son allure timide et nonchalante. Rien dans sa tenue, ni dans son regard qui rappelât la légendaire vaillance du soldat français. Peut-être son apparente indolence n'était-elle qu'une dépression passagère, bien explicable chez un homme traqué.

Il s'avança vers le commissaire et lui remit le papier que celui-ci avait confié la veille à Mlle M...

— Ah ! c'est vous Ferrant ! dit Radino. Je vous attendais. Soyez le bienvenu.

Ce disant, il lui montra le siège placé devant son bureau. Le nouveau venu s'y assit et les deux hommes se firent face.

— Avez-vous une carte d'identité ?

— Oui, voici celle qu'un agent de police de Bruxelles a bien voulu me donner.

Le commissaire prit la carte et la déchira :

— Je vais vous en procurer une autre, continua-t-il, désormais vous vous appellerez Poels Henri et vous habiterez à Berchem. Vous avez travaillé avec Frank et Backelmans, m'a-t-on dit...

— Oui, jusqu'au moment de leur arrestation.

— Quelles étaient vos fonctions dans leur service ?

— Je m'occupais surtout de destructions.

— Cela tombe bien, je vais vous adjoindre à un de mes collaborateurs, sous-officier du génie, qui est un vrai spécialiste de ce genre d'activité. C'est que, voyez-vous, nous avons quelques beaux coups en perspective.

Il souleva le couvercle de son pupitre et retira de celui-ci une cartouche de tonite.

— Connaissez-vous ceci ? demanda-t-il.

— Certainement, fit l'homme qui paraissait mé-

dusé par le ton décidé et énergique de son vis-à-vis.

— Eh ! bien, reprit le commissaire, avec cela nous vengerons la mort de Franck et de Backelmans. Nous allons faire sauter tous les immeubles occupés par les Boches.

Il montra encore au Français la fameuse poudre rapportée par Naveau de Hollande, ainsi que le liquide qui devait servir à incendier les hangars de bois aux bassins.

— Vous vous rendez compte qu'ici on ne chôme pas, hein, conclut-il. Il est bon que vous sachiez aussi que je suis en relations suivies avec le colonel français Depreshy à qui nous fournissons régulièrement des renseignements militaires.

Ferrant était émerveillé.

— Quand dois-je revenir? demanda-t-il avant de quitter le commissaire.

— Dorénavant vous passerez tous les deux jours à mon bureau pour y prendre vos consignes, répondit-il.

Muni de tous les renseignements nécessaires à son installation à Berchem, Ferrant s'en fut.

Cependant Radino était décidé à mettre rapidement son projet à exécution. C'est pourquoi le soir même, accompagné de Naveau, il fit le tour de quelques cafés fréquentés par les Allemands. L'un et l'autre avaient en poche plusieurs cartouches de tonite.

— On ne sait jamais, avait dit le commissaire en partant, nous aurons peut-être l'occasion de nous en servir en cours de route.

A l'entrée d'un établissement de la rue Rem-

part Ste-Catherine, il eut la désagréable surprise d'être accosté par deux agents allemands de la rue Stoop.

— Tiens, Monsieur Radino ! dit l'un deux. Comment allez-vous ?

Echange de quelques paroles banales. Le café est rempli d'officiers et de soldats allemands qui bavardent bruyamment. Ça et là, des civils aussi. Que faire ? Glisser une dizaine de cartouches de tonite sous une banquette ? Les risques sont trop grands et puis il y a des civils qui sont peut-être des Belges.

— Nous irons voir ailleurs, souffle-t-il à Naveau.

Au café Barbarossa, même foule d'uniformes gris. Ici, le coup est plus tentant : le commissaire n'a été reconnu par personne et rien de plus facile que de déposer sous une table les cartouches munies d'un bout de mèche et de disparaître prestement après avoir allumé celle-ci. Ne voulant rien faire à moitié, Radino préfère s'en prendre à un établissement plus important et le détruire de fond en comble avec tous ses occupants.

Son choix se porta donc sur l'hôtel St-Antoine, grand immeuble à plusieurs étages, situé sur le Marché aux Souliers. Les deux hommes s'en furent reconnaître ses abords. Comme il était déjà tard, ils décidèrent de revenir le lendemain.

L'hôtel St-Antoine présentait une intéressante particularité : on pouvait y accéder par la cave de l'immeuble portant le numéro 41, place Verte. Grâce à une précieuse complicité, il fut possible au commissaire de pénétrer dans son sous-sol,

d'y enlever deux larges pavés sous lesquels devait être placée la charge d'explosifs.

A trois reprises, lui-même et un de ses collaborateurs, M. Schoofs, vinrent bourrer le trou pratiqué sous les pavés de saucissons de dynamite et de cartouches de tonite.

— Il faut en prendre le plus possible, avait dit le commissaire à son aide.

Quant à lui, il s'en remplissait toutes les poches et en fourrait même dans sa ceinture. Il voulait que la charge fût assez puissante pour détruire complètement l'immeuble.

Lorsque tout fut prêt, le 27 septembre, il réunit Naveau et Ferrant chez lui.

— Messieurs, leur déclara-t-il, c'est demain que je ferai sauter l'hôtel St-Antoine. Je compte mettre le feu à la charge vers minuit. A onze heures, le concierge sera invité par lettre à partir immédiatement. Vous viendrez avec moi. Soyez ici demain à 8 h. 30, nous prendrons nos dernières dispositions ensemble. Je puis vous dire que l'affaire est en bonne voie : la charge étant placée, la mise à feu sera l'affaire d'une minute. Donc tout va bien. A demain.

XI

TRAHI...

Pendant la matinée du 28, Ferrant erra dans les rues d'Anvers. Le temps conviait d'ailleurs à la flânerie. C'était une belle journée. Le soleil égayait les choses et la métropole charmait le Français par son air de fête. Il se dirigea vers le parc et, après en avoir fait le tour, il s'assit sur un banc.

Un monsieur d'allure distinguée qui y était déjà installé, le dévisagea et lui adressa la parole :

— Beau temps aujourd'hui, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Ah oui, journée splendide. Pourvu que cela dure...

— Tiens, vous parlez le français comme un vrai Parisien.

— Oui, c'est-à-dire... hum... je suis Wallon, alors vous comprenez...

La glace était rompue. La conversation continua et Ferrant commit la grave imprudence de se confier peu à peu à cet inconnu. Lorsque celui-ci eut déclaré qu'il était Français et qu'il cherchait un moyen de s'évader des territoires occupés, il n'y tint plus et fit connaître sa nationalité.

— Comment un « pays » ? Ah ! ça alors voilà une surprise peu banale...

L'homme se montra de plus en plus expansif et Ferrant de plus en plus imprudent. Insensiblement on en arriva aux confidences.

— C'est mortifiant de rester inactif, continua l'inconnu. A plusieurs reprises déjà, j'ai essayé de passer en Hollande pour aller reprendre ma place au front, mais toutes mes tentatives ont échoué...

— Je pourrais peut-être vous aider.

— Comment ?

Ferrant parla alors du commissaire Radino :

— Jamais, déclara-t-il, je n'ai vu un type aussi épatant que celui-là. Ainsi figurez-vous que...

Et, baissant la voix, il mit son voisin au courant du coup projeté pour le soir même. L'inconnu paraissait prendre un très vif intérêt à ces confidences. Ses yeux pétillaient :

— Merveilleux, merveilleux, dit-il. Et vous travaillez pour lui ?

— Je suis enrôlé depuis quelques jours seulement, c'est aujourd'hui que je fais mon premier « boulot ».

— Vous en avez de la chance ! Ne pourriez-vous parler de moi à votre « chef » ? J'aimerais tant, moi aussi, de me rendre utile en travaillant contre les Boches.

— Comptez sur moi. D'ici peu, je crois que je pourrai vous apporter de bonnes nouvelles.

Avant de se séparer, les deux nouveaux amis se communiquent leur adresse et échangent une cordiale poignée de mains.

— A bientôt, dit l'inconnu.

Or cet individu n'était autre que le traître français Richard qui depuis plusieurs mois appartenait au personnel de la Polizeistelle A. d'Anvers. Dès qu'il eut quitté Ferrant, il se rendit rue Stoop et communiqua au commissaire Meyer les précieux

renseignements qu'il venait de recueillir. Meyer eut peine à en croire ses oreilles.

— Radino ? demanda-t-il, vous avez bien dit Radino ?

— Oui, Radino, parfaitement, le sous-commissaire de Berchem.

— Mais cet homme ne nous a jamais montré de l'hostilité. Vous m'étonnez...

— Il vous sera bien facile de vérifier l'exactitude de mes renseignements, continua le misérable, il vous suffit de faire une descente à l'hôtel St-Antoine. Vous verrez s'il est réellement miné.

— Savez-vous où la charge est placée ?

— Non, je n'ai pas cru devoir le demander de crainte d'éveiller la méfiance de l'homme.

Meyer alerta immédiatement le personnel de la Polizeistelle et fit procéder à un examen minutieux de tous les coins et recoins de l'hôtel St-Antoine. Pendant ce temps, deux policiers s'en furent appréhender Ferrant.

Qu'on juge de la stupeur de celui-ci, lorsqu'il vit dans quel piège il était tombé ! Pendant tout l'après-midi, on le cuisina et il finit par confirmer l'un après l'autre les propos qu'il avait si étourdiment tenus dans le parc.

— Vous savez ce qui vous attend ? demanda ironiquement Meyer.

— Non.

— Douze balles dans la peau.

— ...

— Il vous reste cependant une chance de sauver votre tête...

— Laquelle ?

— Répétez devant le commissaire Radino tout ce que vous venez de me dire et vous aurez la vie sauve.

Ferrant accepta.

— Je vais vous dicter la déclaration que vous ferez en présence de Radino, reprit l'Allemand, vous l'étudierez et la réciterez ce soir même.

Vers six heures le dépôt de dynamite fut découvert dans la cave de l'hôtel St-Antoine. Maintenant, il fallait agir vite. Après réflexion, Meyer décida cependant de remettre à 8 h. 30 l'arrestation de Radino. D'après les renseignements de Ferrant, c'est à cette heure qu'il devait revoir ses collaborateurs et leur communiquer ses dernières directives. On pourrait donc arrêter ceux-ci et en même temps se saisir des explosifs ou appareil de mise à feu dont le commissaire serait vraisemblablement porteur et qui constitueraient une preuve irréfutable de sa culpabilité.

Pendant ce temps, le commissaire était loin de se douter du drame que la stupidité et la lâcheté de Ferrant avaient provoqué. Au cours de la journée, sa double activité de fonctionnaire de la police et d'agent secret ne lui avait pas laissé une minute de répit.

M. Wijsman de Bruxelles était venu lui remettre des lettres rapportées de Hollande et destinées, la plupart, à des familles d'officiers belges. Il les avait distribuées toutes à l'exception d'une seule adressée à M. Jespers, rue de Lescluze, 81. Ce destinataire étant introuvable, le commissaire s'était rendu chez un de ses amis et collaborateurs, Schoofs, au café « Zwarte Leeuw », rue des Trois

Rois, à Berchem, et lui avait fait part de son embarras.

— Ou bien l'adresse est fausse, dit-il, ou bien l'homme tient à cacher son identité.

— Il n'y a qu'une chose à faire, remarque Schoofs, ouvrez la lettre et prenez connaissance du contenu, ainsi vous serez fixé sur son importance et saurez à quoi vous en tenir.

— Vous avez raison.

Il ouvrit donc l'enveloppe et, à son vif étonnement, y trouva deux billets de banque de cinquante francs ainsi qu'une lettre ainsi conçue :

« Mon cher Monsieur,

« Nous avons bien reçu vos plans et nous vous en remercions. Continuez à travailler de la sorte, mais méfiez-vous des espions allemands. Soyez prudent. »

— Soyez prudent, soyez prudent, en voilà un qui donne des conseils qu'il ne suit pas lui-même, grommela Radino. A-t-on idée d'adresser aux gens des messages aussi compromettants?

Cette affaire le préoccupait. Il sortit, se rendit encore rue de Lescluze, mais ses recherches restèrent sans résultat, impossible de trouver le nommé Jespers. Rentré au commissariat, il déposa dans son pupitre la lettre qui lui donnait tant de soucis.

A 7 heures, le bourgmestre le manda dans son cabinet et lui dit :

— Est-ce que vos hommes viennent ce soir?

— Oui, ils seront ici vers 8 h. 30.

— Voici une lettre pour mon fils, je vous saurais

gré de la faire parvenir le plus tôt possible en Hollande.

Le fils du bourgmestre était soldat à l'armée belge. Son père croyait que les « hommes » attendus par le commissaire s'occupaient uniquement de transmission de lettres. Radino prit la missive et la glissa dans son pupitre à côté de l'autre.

L'heure passait. Il fit amener un malandrin arrêté au cours de la journée et l'interrogea longuement. Puis il attendit... « Je riais en moi-même, raconte-t-il, en pensant que dans quelques heures les Allemands allaient apprendre à leurs dépens qu'il y avait encore des Belges ne craignant pas leur tyrannie. Je jubilais à l'idée de leur inspirer une certaine crainte tout en vengeant la mort des deux braves Anversois tombés sous leurs balles. »

Son bureau avait deux portes. A 8 h. 30, elles s'ouvrirent en même temps avec fracas et sept hommes, revolver au poing, firent irruption dans la pièce. Leur chef, le fameux Meyer, se précipita sur Radino en criant :

— Commissaire Radino, vous êtes arrêté.

Puis aussitôt après :

— Où est la dynamite? Nous voulons la dynamite.

Il ouvrit le pupitre, y jeta un furtif coup d'œil et répéta :

— Où est la dynamite? Nous voulons la dynamite.

Le commissaire ne broncha pas. Par une chance extraordinaire, il n'avait pas apporté dans son bureau le matériel nécessaire à la mise à feu de la charge. Il l'avait déposé la veille chez un de ses

« receleurs » et comptait aller le prendre en se rendant à l'hôtel St-Antoine. Heureuse inspiration! Cela lui rendit toute son assurance et c'est d'un ton goguenard qu'il dit aux sept hommes qui braquaient leur arme sur lui :

— Messieurs, je vous en prie, mettez ces jouets en poche. Je suis sans armes et je n'ai garde de prendre la fuite. Mais enfin que me voulez-vous?

— Nous sommes de la police allemande et nous vous déclarons une seconde fois que vous êtes arrêté. Où est la cartouche de dynamite et le réveil que vous aviez dans votre pupitre?

La cartouche de dynamite dans le pupitre? Comme un éclair, une pensée lui traversa l'esprit : « C'est Ferrant qui m'a trahi. » Il se rappelait en effet avoir montré une cartouche de tonite à l'ancien collaborateur de Franck et de Backelmans, afin de se rendre compte s'il se connaissait en engins de destruction. Il se ressaisit, et, d'un ton qui ne laisse percer aucune émotion, il répond :

— De la dynamite? De la dynamite? De la dynamite? Quelle dynamite? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous le saurez bientôt.

Meyer charge trois de ses hommes de surveiller le commissaire et, avec les autres, se met sur-le-champ à fouiller tous les meubles de la pièce. Cette première perquisition ne donne aucun résultat. De la dynamite cependant c'est plus encombrant qu'un billet ou qu'une lettre et cela ne se cache pas aussi facilement.

Peut-être Radino la dissimulait-il dans un autre bureau? Vite Meyer passe dans celui du commis-

saire Spysschaert et y poursuit fiévreusement ses recherches. Pendant ce temps, Radino, bien carré dans son fauteuil, observe les trois policiers qui, le revolver à la main, le tiennent en respect. Tout à coup il se sent envahi par une mortelle angoisse. Il vient de se rappeler que là dans son pupitre, devant lui, se trouvent deux lettres extrêmement compromettantes : celle adressée à Jespers et qu'il n'a pu remettre à son destinataire et l'autre que le bourgmestre lui a confiée une heure avant.

La découverte de la première suffirait à établir contre lui la prévention d'espionnage et lui vaudrait la peine de mort. Cependant, pas de doute possible, Meyer et ses hommes ne quitteront pas le commissariat avant d'avoir fureté dans son pupitre. Que faire? Ah! une idée...

— Monsieur, dit-il à un des policiers qui le surveillent, je souffre de la gorge et le médecin m'a ordonné de manger une poire de temps en temps. Me permettez-vous d'en manger une? J'en ai là dans mon pupitre.

L'Allemand acquiesce d'un signe de tête. Radino lève le couvercle de son pupitre, prend une poire et sans la moindre nervosité, tout comme s'il était à table chez lui, l'épluche lentement. L'opération terminée, il coupe le fruit en quatre, garde un quartier et met les trois autres dans son pupitre.

Lorsqu'il a mangé ce premier morceau, il lève encore une fois le couvercle du meuble, et, en même temps que le second quartier, sa grosse main saisit adroitement la lettre de Jespers et hop! le tout disparaît d'un coup dans sa bouche. Enve-

loppe, feuille, billets de banque, il mâche et avale... sa condamnation à mort sans que ses gardiens aient remarqué la moindre chose.

Restait la lettre du commissaire Spysschaert. Celle-là, pas moyen de la détruire de la même façon, contenant en effet des pièces administratives, elle était trop volumineuse et trop lourde. Comment la subtiliser? Meyer n'allait pas tarder de lui en fournir l'occasion.

Celui-ci revint bientôt dans le bureau. Il avait la figure congestionnée. Furieux de n'avoir rien trouvé et remarquant que Radino avait son képi sur la tête, il alla droit sur lui :

— Nous voulons la dynamite, donnez-nous la dynamite, répéta-t-il, sinon vous serez fusillé.

— Dites donc, vous êtes chez moi ici et je vous prie de ne pas faire tant de tapage.

Meyer a peine à en croire ses oreilles, il suffoque de colère.

— Nous sommes la police allemande, crie-t-il, et vous n'avez plus rien à dire ici. Enlevez votre képi!

A son tour, Radino explose :

— Comment? C'est à moi que vous ordonnez d'enlever mon képi? Ça jamais! Je n'ai jamais salué un officier allemand et vous voudriez que je me découvre pour vous? Pour qui me prenez-vous?

Le commissaire Spysschaert lui fait signe de se calmer.

— Vous voulez de la dynamite? demande-t-il ironiquement aux policiers, eh bien! cherchez-la. Si vous voulez, je vais vous y aider moi-même.

En disant ces mots, il se met à vider un casier rempli de boîtes de bougies trouvées sur la voie publique. Tout cela s'accumule sur son pupitre dans un désordre indescriptible. Voilà l'occasion de subtiliser la lettre du commissaire Spysschaert. Il s'en empare prestement et la glisse dans le fatras qui encombre son bureau. Ensuite il remet les boîtes et... la compromettante missive à leur place. D'un clin d'œil, il prévient l'agent Soffers qui se trouve dans la pièce qu'il faut examiner le casier après son départ.

Tout fut mis sens dessus dessous par les policiers. En vain : la perquisition resta infructueuse. Quelle déception pour Meyer qui espérait découvrir d'emblée le dépôt de dynamite et confondre ainsi cet arrogant inculpé qui lui tenait tête.

A 11 heures du soir, tous les casiers, tous les tiroirs avaient été vidés de leur contenu. Dépité, Meyer ne pouvait se résoudre à quitter les lieux. Il fallut cependant s'y résigner. Puisque tout avait été fouillé sans résultat, force fut d'avoir recours à d'autres moyens pour contraindre l'homme aux aveux.

Radino jubilait. Jusqu'à présent aucun indice, aucune preuve contre lui. Quelle chance de ne pas avoir apporté au bureau la mèche et la cartouche destinées à l'hôtel St-Antoine! Quant à l'escamotage des deux lettres qui se trouvaient dans son pupitre, il en rit sous cape. Décidément il était « verni »!

On le fit monter dans une auto qui fila à toute allure vers la rue Stoop. Introduit dans un bureau

de la Polizeistelle, il est mis en présence du commissaire Schmidt qui lui rit au nez :

— Ah! Monsieur Radino, dit-il en ricanant, vous avez joué contre nous et vous avez perdu. Cela va vous coûter cher.

— Monsieur, réplique le commissaire, vous prétendez avoir le droit de m'arrêter parce que en ce moment la force prime le droit. Je le sais, mais ce qui m'indigne c'est que vous veniez, armé d'un revolver, rire au nez d'un homme prisonnier et sans défense. Je suis prêt à répondre aux questions que vous me poserez, mais si vous voulez plaisanter, moi aussi je me moquerai de vous.

— Vous n'en aurez pas l'occasion, car votre cas est grave, très grave...

— Voulez-vous me dire de quoi je suis inculpé?

— C'est votre collaborateur Ferrant qui va se charger de ce soin.

Une porte s'ouvrit et Ferrant parut. Il s'avança jusqu'au milieu de la pièce, toisa Radino, le nargua et, sur l'ordre de Meyer, débita une longue déclaration qu'il avait apprise par cœur :

— Un jour, dit-il, Franck et Backelmans réunirent tous leurs hommes et leur parlèrent en ces termes : « Messieurs, les temps commencent à devenir très difficiles et chacun doit savoir où aller en cas de danger. Nous avons à Berchem, près d'Anvers, le commissaire Radino qui est au courant de nos projets. Allez le trouver, il vous fournira des papiers et de l'argent pour franchir la frontière. Franck et Backelmans ayant été fusillés, je me suis rendu auprès de M. Radino et lorsque j'entrai dans son bureau, il m'accueillit par ces

paroles : « Ah! c'est vous Ferrant! » Je lui remis une carte d'identité qu'un agent de police de Bruxelles m'avait procurée et il me dit : « Non, non, pas cette carte-là. Je vous en donnerai une autre. Dorénavant vous habiterez Berchem, sous le nom de Poels Henri. » Et il déchira ma carte de Bruxelles. M. Radino me demanda ensuite quel était mon service chez Franck et Backelmans. Je lui répondis que je m'occupais de destruction. Il prit alors une cartouche de tonite avec mèche bickfort et me la montra en disant : « Nous allons venger la mort de Franck et de Backelmans que les Boches ont fusillés. Nous ferons sauter tous les hôtels et tous les bureaux occupés par les Allemands. » Le commissaire Radino me confia encore qu'il tâcherait d'obtenir un dépôt d'argent pour soutenir tous ceux qui sont en danger et il me parla d'un officier français pour le compte de qui il faisait de l'espionnage et qui se trouvait à Rotterdam. »

Pendant que le traître débitait ses terribles accusations, Radino se contraignait au calme par un effort prodigieux. Il savait que pour bien jouer jusqu'au bout le jeu difficile qui le mettait aux prises avec la police allemande, il devait garder une pleine maîtrise de soi. Cependant à mesure que son ancien collaborateur révélait le secret de leur première entrevue, une impression de dégoût et d'écœurement le gagnait. Voilà donc quel était l'homme que les services de Hollande, par l'intermédiaire de Mlles D... et M..., lui avaient recommandé comme très sûr! Il l'avait accueilli, hébergé, protégé contre la police allemande et le

misérable lui témoignait sa reconnaissance en le vendant à l'ennemi!

— Eh bien! Monsieur Radino, qu'avez-vous à répondre, demanda Meyer, lorsque Ferrant eut terminé son accablante déposition.

Le commissaire avait retrouvé tout son aplomb :

— Je crois, dit-il en se frappant la tempe de l'index, que cet individu est fou ou qu'il radote ou qu'il vous trompe sciemment. Je n'ai donc rien à répondre à ses divagations. Il me semble cependant l'avoir vu hier soir à mon bureau, il venait me demander à loger. Pour le reste, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Je ne connais ni Franck ni Backelmans et je ne me préoccupe nullement de ce que cet homme raconte.

On fit sortir Ferrant. Au moment où il passait devant lui, Meyer lui frappa sur l'épaule en disant :

— C'est très bien, mon ami, maintenez toujours ces déclarations.

Radino fut alors consciencieusement fouillé mais en vain, pas le moindre petit bout de papier compromettant dans ses poches. Visiblement, dans son infortune, la chance continuait à lui sourire. Il pensa à l'image du Christ que Mlle X. lui avait remise un jour avant son départ pour une de ses plus dangereuses expéditions. Il lui avait promis de la garder toujours. Depuis lors, la conviction que l'image sacrée le préserverait de tout malheur, s'était ancrée dans son esprit.

Aussi lorsque, vers minuit, on l'enferma dans la cellule n° 14 à la grande geôle de la rue des Béguines, sa robuste confiance n'avait pâti en rien des rudes émotions de la journée.

XII.

LORSQUE LE COMMISSAIRE FUT SOUS LES VERROUS...

Vive inquiétude dans la famille Radino lorsque, le lendemain, on s'aperçut que le commissaire n'était pas rentré. Lui était-il arrivé malheur? L'hôtel St-Antoine devait sauter à minuit, avait-il dit, or on n'avait perçu aucune explosion dans le lointain. A mesure que le temps passait, l'anxiété de Mme Radino et de ses fils grandissait. Soudain, peu après huit heures, on sonna.

Un agent de police essoufflé vint annoncer la fatale nouvelle :

— M. le commissaire Radino est arrêté.

Pas une minute à perdre, vite il fallait faire disparaître les papiers compromettants et les explosifs. Il y en avait un peu partout dans la maison. Les deux jeunes gens raflèrent rapidement tout ce qui pouvait constituer un indice de culpabilité contre leur père et quand, une demi-heure plus tard, les policiers de la rue Stoop se présentèrent, ils eurent beau mettre tout sens dessus dessous, ils ne découvrirent en fait de pièce à conviction qu'un document signalant les caractéristiques des uniformes allemands et les moyens d'identifier les régiments. Au dire des argousins,

ce bout de papier suffisait à établir la prévention d'espionnage.

— Mais ce document n'appartient pas à notre père, protestèrent les deux jeunes gens. C'est un médecin militaire belge qui nous l'a donné lorsque nous étions de service au poste de la Croix Rouge installé à la gare du sud.

— Alors nous serons obligés de vous inculper, vous aussi.

Mme Radino et son fils Auguste durent se présenter rue Stoop pour y être soumis à de longs interrogatoires. Prévoyant son arrestation, le commissaire avait heureusement stylé toute sa famille et c'est en vain que les policiers tentèrent d'obtenir de celle-ci des précisions sur son activité anti-allemande.

Pendant ce temps, qu'était devenu le sous-officier Naveau qui, ainsi qu'on l'a vu, devait faire partie de l'expédition? Comme le lui avait demandé Radino la veille, il vint au rendez-vous à 8 h. 30. Par bonheur, il avait du flair et s'aperçut très vite que quelque chose d'anormal se passait aux abords du commissariat. Une auto grise en face de l'hôtel de ville, deux autres, rue de la Station, le passage Houl désert et son entrée gardée par trois hommes, c'était plus qu'il n'en fallait pour éveiller son attention. Il rebroussa chemin et le lendemain matin, quand il voulut se rendre chez Radino, il constata qu'on le filait. Par d'habiles détours, il dépista le policier qui le suivait et, ayant appris l'arrestation du commissaire, il retourna à son logement pour y détruire les produits chimiques et les explosifs qu'il y cachait.

Il garda cependant une grenade de sa fabrication et la poussa en poche avec son browning. Ainsi armé, il se dirigea vers la rue Stoop, décidé à délivrer Radino par la force. Hélas! lorsqu'il fut sur les lieux, il se rendit compte de l'impossibilité de tenter, seul, le coup de main. Dès lors, il a son plan : il va retourner en Hollande et dans quelques jours il reviendra avec des compagnons pour organiser un raid contre la prison de la rue des Béguines.

Il prend d'abord la direction de la Porte de Boom, mais impossible de sortir de la ville de ce côté, la garde en effet y a été renforcée et on y visite tous les passants. Rebroussant chemin, il tente sa chance à la Porte de Deurne. Une voiturette à bras passe; sans hésiter il se met à la pousser comme si elle lui appartenait et la sentinelle allemande le laisse aller sans lui demander son « Passierschein ». Il traverse Deurne, gagne le canal de la Campine qu'il longe jusqu'à Hérenthals. Points dangereux : les ponts et les chaussées. Après avoir marché pendant toute la nuit, il arrive à Mol-Sluis où un brave fermier, surveillé par les Allemands, accepta de l'héberger jusqu'à la nuit. Le soir, Naveau sort de sa cachette et se remet en marche. Direction : la sablière à gauche du canal. Il s'y déshabille, traverse la rivière à la nage et s'embusque dans les roseaux de l'autre rive afin d'observer les allées et venues des sentinelles qui montent la garde le long du canal. Voici qu'elles s'éloignent... C'est le moment attendu par le fugitif, il se jette à l'eau et en quelques vigoureuses brassées gagne l'autre bord. Sauvé? Oui, il y a

encore des patrouilles à éviter, mais il ne les craint pas. A l'aube, il débouche devant un poste hollandais.

Naveau s'empresse alors de gagner Rotterdam. Il a hâte d'exposer à son commandant le plan qu'il a élaboré en vue de délivrer Radino. Quelques hommes décidés lui suffiront pour mener l'affaire à bien. Les Allemands qui occupent Anvers sont des embusqués, dit-il, et ce sera un jeu de maîtriser la garde de la prison. Hélas! ses supérieurs ne partagent nullement son enthousiasme et jugent son projet téméraire et irréalisable.

Pendant ce temps, Radino qui au cours de sa carrière avait interrogé tant de prévenus, fut lui-même mis sur la sellette. C'est d'un pas alerte que, le lendemain de son arrestation, il suivit le geôlier qui le conduisait à l'interrogatoire. Il était impatient de connaître exactement le parti que les policiers allemands avaient tiré de la trahison de Ferrant.

Lorsqu'il se rendit compte qu'en dehors des déclarations du misérable, les Allemands ne possédaient aucune preuve décisive de sa culpabilité, il sentit revenir toute sa belle assurance d'autrefois. Rien n'était perdu. Sans doute, la partie à jouer s'avérait lourde d'aléas, mais elle laissait une certaine marge aux chances de succès. Le succès dont rêvait Radino en l'occurrence, c'était de sauver sa tête. Cela valait la peine de jouer serré et au besoin de risquer le tout pour le tout.

Meyer voulut d'emblée le désarçonner :

— M. Radino, dit-il, je tiens à vous prévenir que nous savons tout sur votre compte et que vos

dénégations ne serviront qu'à aggraver votre cas. Votre collaborateur Ferrant nous a tout raconté.

— Mon collaborateur? Vous voulez rire... Dites plutôt un misérable qui s'est moqué de vous.

Meyer haussa les épaules.

— Allons, soyons sérieux. Cet homme n'a aucune raison de vous charger. Vous le connaissez mieux que nous et vous savez qu'il dit la vérité. D'ailleurs...

Le policier allemand reprit alors une à une les déclarations de Ferrant et s'efforça d'établir l'authenticité des faits révélés par celui-ci. Mais Radino jouait habilement son jeu. Il simulait tour à tour la surprise, l'indignation, la colère. A certain moment, il fut même pris d'un accès de gaieté. Meyer sentait qu'il perdait son temps. Il éleva la voix, son vis-à-vis fit de même. Puis regardant l'Allemand dans les yeux, il lui dit en articulant nettement chaque mot :

— Vous m'accusez d'être un espion et un dynamiteur? Fort bien. Il ne vous reste qu'à prouver ma culpabilité... Je suppose que vous ne vous abaisserez pas à considérer comme preuve les divagations de ce louche personnage? S'il en était ainsi, vous me donneriez une piètre idée de la justice allemande. Chez nous, ce ne sont pas les accusés qui ont à établir leur innocence, c'est le tribunal qui doit démontrer l'authenticité du délit.

Meyer n'insista pas; il fit reconduire le commissaire dans sa cellule. A partir de ce jour, celui-ci étonna geôliers, sentinelles et détenus de la prison par son allant, son entrain et sa bonne humeur. Depuis qu'il savait qu'aucun document, qu'aucun

engin de destruction n'était tombé entre les mains des policiers, il se sentait de taille à gagner la partie. « Quelle chance! Quelle chance! » se répétait-il en tournant en rond dans sa cellule. La découverte d'une seule cartouche de tonite ou d'un document dans le genre de celui qu'il avait avalé, l'eût irrémédiablement compromis. Or depuis près d'un an, son bureau et sa maison étaient remplis de ces « indices de culpabilité ». Ses fils avaient donc pu, comme lui, faire disparaître à temps tout ce qui était de nature à le convaincre de sabotage et d'espionnage. Depuis son entrevue avec Meyer, il en avait la réconfortante certitude.

Radino redevint donc l'homme qu'il était au temps de ses audacieuses expéditions. Les sentinelles l'entendirent chanter à tue-tête dans sa cellule. Elles durent intervenir et lui imposer silence. La confiance et l'optimisme d'autrefois étaient brusquement rentrés dans sa vie. Non! ils n'auraient pas encore sa tête cette fois-ci! Il se sentait de taille à la disputer aux plus fins enquêteurs d'Allemagne. Et puis il avait toujours sur lui l'image du Christ, son talisman et sa sauvegarde.

Une, deux, trois semaines passèrent. Plus d'interrogatoire. « Cela va bien, pensait Radino, s'ils me laissent tranquille c'est qu'aucun élément nouveau n'est intervenu dans l'affaire. Naveau et De Vuyst se sont vraisemblablement esbignés et aucun de mes collaborateurs n'a été arrêté. » Qu'aurait-il pu demander de plus?

Parfois cependant son front se rembrunissait, sa figure se crispait et prenait une expression farouche. Il pensait à Ferrant, l'homme qui l'avait trahi.

Pourquoi le misérable avait-il commis cette infamie? L'accueil prévenant et cordial qu'il lui avait réservé ne pouvait cependant l'avoir indisposé contre lui. D'autre part, cet individu lui avait été chaudement recommandé par des personnes de confiance. Radino avait beau examiner les unes après les autres toutes les conjectures imaginables sur les mobiles de cette odieuse trahison, celle-ci restait pour lui un mystère.

C'est alors qu'il songea à exploiter pour sa défense le caractère invraisemblable de la dénonciation de Ferrant. Il se rendait compte d'ailleurs que pour bien se défendre il fallait contre-attaquer. Sans plus tarder, il demanda donc à Meyer d'être confronté le plus tôt possible avec son accusateur.

Confrontation dramatique. Radino croit pouvoir impressionner et déconcerter le traître en le fascinant de son terrible regard, mais l'homme autrefois timide est devenu arrogant et brave son ancien chef.

— J'ai demandé à être confronté avec cet individu, dit le commissaire, parce que maintenant j'ai trouvé l'explication de sa conduite à mon égard. Ce misérable a fait partie d'une bande organisée de malandrins que j'ai mise sous les verrous. Il se venge aujourd'hui en portant contre moi des accusations ridicules. Je le mets au défi de fournir la preuve de ce qu'il raconte.

Ferrant ricane.

— Allons, Monsieur Radino, soyez sérieux. Je savais que vous étiez un grand patriote mais j'ignorais que vous fussiez aussi un grand comédien. Faut-il encore une fois vous rappeler que...

Et l'homme de répéter, en les nuançant de commentaires et de précisions, les déclarations qu'il avait faites rue Stoop, le soir de l'arrestation de Radino. Celui-ci à son tour ricane. proteste, s'indigne.

— Misérable menteur, s'écrie-t-il, vous vous vengez d'une façon ignoble.

Puis changeant de ton :

— Monsieur, dit-il à Meyer, je vous demande de rechercher le casier judiciaire de ce malfaiteur. Vous pourrez vous adresser à M. l'auditeur Cambrisy, car c'est avec lui que j'ai réussi à découvrir la bande à laquelle cet individu appartenait.

— C'est entendu, répond l'Allemand, je ferai une enquête.

Les jours passèrent. Dans sa cellule, le commissaire envisageait l'avenir avec sérénité. Il lui semblait avoir réussi à mettre le doute dans l'esprit de Meyer. Sans preuves, ils n'oseront tout de même pas me condamner à mort, se disait-il. D'autre part, si on ne l'interrogeait plus, c'était bon signe.

Le 10 novembre cependant, un gardien vint le chercher et le conduisit au rez-de-chaussée. Dans la grande pièce où il avait été confronté avec Ferrant, Meyer l'attendait.

— Monsieur Radino, lui dit-il, voilà bientôt six semaines que vous êtes en prison et l'enquête n'a relevé contre vous aucune charge autre que les dires de ce Français. Si vous avez fait quelque chose contre les Allemands, avouez-le et nous serons indulgents. Vous êtes assez intelligent pour comprendre que la Belgique sera annexée, sauvez

donc votre position et commencez à travailler pour nous. Je vous donnerai cinq cents marks par mois.

Radino a peine à en croire ses oreilles.

— Monsieur, réplique-t-il aussitôt, je ne suis nullement étonné que vous n'ayez trouvé aucune preuve contre moi; je ne m'occupe en effet que des devoirs qui m'incombent. La seule chose qui me préoccupe ici, c'est que je suis éloigné de ma femme et de mes enfants qui sont sans doute dans une grande inquiétude. Voilà mon seul ennui. Que la Belgique puisse être annexée, cela ne m'est jamais venu à l'esprit. D'un autre côté, vous me demandez de jouer le rôle de traître envers ma patrie, vous me connaissez donc bien mal! Sachez donc que je ne suis pas à vendre, j'aime mon pays et jamais je ne consentirai à le trahir.

A ces mots, Meyer ne peut contenir sa colère, il se lève en hurlant :

— On me l'avait bien dit que vous ne parleriez pas, tenez vous n'êtes qu'une canaille!

— Merci, Monsieur, je prends cette injure de qui elle vient.

Radino est aussitôt renvoyé brutalement dans sa cellule.

Quelques jours plus tard, grâce au dévouement d'un brave surveillant de la prison, Arthur Van der Steene, il put enfin communiquer avec sa famille. Dans son premier billet clandestin, il rassura les siens sur son sort, les mit au courant de la bonne tournure du procès et leur demanda de faire disparaître quelques pièces restées dans certains casiers de son bureau.

Le 19 novembre, nouveau message tout aussi optimiste. « Tout va très bien, annonce le prisonnier, soyez sans inquiétude à mon sujet. Je saurai me défendre jusqu'au bout. L'affaire me paraît d'ailleurs en très bonne voie... »

Hélas! elle était au contraire en passe de prendre une bien vilaine tournure. Désespérant de convaincre le commissaire de culpabilité, les Allemands eurent recours à un stratagème courant dans la guerre secrète. Ils enrôlèrent dans leur service de contre-espionnage un Hollandais du nom de Van Renterghem et le chargèrent de se mettre en rapport avec des agents du service de renseignements belge. La manœuvre réussit et l'homme fut envoyé alors à Anvers avec mission de gagner la confiance d'une dame qui avait été mêlée à l'activité patriotique du commissaire.

Nouveau succès du contre-espion qui, grâce aux indiscrétions de cette malheureuse, connut peu à peu l'importance du rôle joué par Radino et apprit les noms de ses collaborateurs. Et c'est ainsi que du coup l'affaire se gâta. Le 22 novembre, la police allemande fit une rafle sensationnelle parmi tous les patriotes qui avaient secondé le commissaire. Mme Radino elle-même et son fils Auguste furent de la fournée. Il y eut plus de quatre-vingts arrestations!

C'est le soir seulement que Radino apprit le désastre. Pour qu'il en fût informé sans retard, Meyer usa d'un subterfuge qui faillit avoir de tragiques conséquences. Il fit d'abord porter le souper du commissaire dans sa cellule, puis, cinq minutes plus tard, celui de son fils.

— Qu'est-ce? demande Radino.

— Ah! c'est vrai, dit le geôlier, votre fils n'est pas avec vous.

— Comment? Mon fils est arrêté?

— Oui, depuis ce matin.

Radino reste bouche bée... Son fils arrêté... Pourquoi? Ah! c'est Meyer qui se venge. Le misérable! Le commissaire suffoque d'indignation et de colère. Tout s'obscurcit devant ses yeux, il chancelle et, comme un chêne foudroyé, s'abat lourdement.

XIII.

QUATRE MOIS, SUR UN LIT D'HOPITAL.

Les gardiens crurent d'abord que Radino s'était évanoui et le déposèrent sur le matelas qui lui servait de lit. Mais le lendemain matin il n'avait pas encore repris connaissance. On fit venir le docteur. Celui-ci l'examina longuement, hocha la tête et dit :

— Congestion cérébrale... Très grave, très grave...

Il ordonna aussitôt son transfert à l'hôpital d'Etterbeek. Lorsque le malade y arriva, il était toujours dans le coma. Infirmiers, gardiens de salles, médecins s'informèrent les uns après les autres de la personnalité du nouveau client et des circonstances dans lesquelles il avait été frappé de congestion.

Tout le personnel allemand apprit bientôt que ce commissaire de police belge était un être extrêmement dangereux. Des ordres supérieurs enjoignaient à la direction de l'établissement de le soumettre à une surveillance rigoureuse. C'est ainsi que quelques jours après son arrivée, une sentinelle fut postée devant la porte de sa chambre! Pareille mesure de précaution devait évidemment travailler les imaginations. On ne parlait plus dans tout l'hôpital que du « Bombenwerfer » (dynamitard) de Berchem et de ses exploits. C'est lui qui avait fait sauter le mess des officiers d'Anvers. Il avait été arrêté au moment où il allait détruire de la même façon un hôtel occupé par des Allemands. En apprenant l'arrestation de son fils, il était tombé foudroyé.

Cependant sur son lit, le patriote belge n'avait pas encore repris conscience des réalités. Il fallut le nourrir au moyen d'un tube en caoutchouc. Tous les jours, le médecin s'attendait à une issue fatale, mais les semaines passaient et le moribond continuait à résister à la mort.

— Il a la carcasse solide, disait l'Allemand.

Peu à peu, le malade sembla prendre le dessus. Il ouvrit les yeux, se dressa sur son séant, parla, mais son regard restait vitreux et ses paroles incohérentes ne laissaient subsister aucun doute sur la gravité de son état. Puis il fut pris de crises de délire et pendant des heures entières on l'entendit injurier les Prussiens en français, en flamand et même en allemand. Il criait, se débattait, proférait d'incompréhensibles menaces à leur adresse. Parfois les infirmiers avaient grand'peine à le maîtriser et devaient appeler la sentinelle à la rescousse.

— Est-ce que le dynamitard vit toujours? demandait-on tous les matins aux gardes-salle qui commençaient à se lasser d'un malade aussi peu commode.

— Ah! celui-là! Il nous en donne des ennuis!

Un jour, pendant l'absence de l'infirmier, le malade, en proie à un cauchemar, se démenait avec violence. On l'entendait crier :

— Non, vous n'aurez pas ma tête! Vous ne l'aurez pas, vous dis-je. Vous allez me la couper? Essayez seulement! Ha! Ha! Ha! je l'ai encore! Je vous l'avais bien dit que vous ne l'auriez pas!

Rêvant qu'il se sauve avec sa tête coupée sous le bras, Radino rit aux éclats. Mais, voilà, en cou-

rant il glisse hors de son lit et s'écroule sur le parquet. Attirée par le bruit, la sentinelle entre dans la chambre et trouve le malade étendu sur le plancher et saignant abondamment par le nez.

Cet état d'inconscience dura environ deux mois. C'est le 21 janvier 1916 seulement que Radino recouvra la raison. Il eut peine à reprendre contact avec les réalités.

— Où suis-je? demanda-t-il.

Il y avait dans son esprit un grand trou noir où deux mois de sa vie avaient été enfouis pour toujours. Les Allemands, médecins, infirmiers et soldats se chargèrent de lui rappeler non seulement les circonstances de son transfert à Etterbeek, mais surtout les terribles accusations dont il était l'objet.

A défaut de leurs renseignements, la présence d'une sentinelle devant la porte de sa chambre eût suffi à réveiller dans l'esprit du malade les souvenirs qui s'y étaient assoupis pendant son long sommeil. Bientôt, il s'aperçut que le médecin qui le soignait était au courant des moindres détails de l'affaire. Cet homme au masque glabre lui témoigna d'abord une certaine bienveillance, le complimenta sur son extraordinaire résistance physique, puis, très discrètement l'interrogea sur son activité patriotique.

— Au fond ce que vous avez fait, disait-il, n'est pas si grave. Si vous le reconnaissez bien franchement, les juges allemands se montreront indulgents, car ils savent apprécier le patriotisme des Belges.

— ...

— Ainsi cette affaire du mess que vous avez fait sauter...

Radino a compris. Les policiers ont chargé le médecin de poursuivre l'enquête sans en avoir l'air. Il se dresse sur son séant :

— Laissez-moi tranquille avec ces histoires ridicules que vos policiers ont forgées de toutes pièces, réplique-t-il vivement.

A partir de ce jour, l'homme se montra hargneux, insolent, inhumain.

— Il eût été préférable pour vous de ne pas revenir à la vie, puisque vous allez tout de même être condamné à mort, se plaisait-il à répéter.

— Vous croyez cela ? demandait Radino d'un ton narquois.

— Mais naturellement. Les dynamiteurs sont passibles de la peine de mort.

Un autre jour, il lui dit en ricanant :

— Mangez bien surtout, car les balles pénètrent mieux dans un corps gras que dans un maigre.

— Vous désirez donc tant que cela qu'on me fusille ?

— Bien sûr. Vous le méritez.

— Je regrette beaucoup pour vous, mais je puis vous assurer que votre désir n'est pas près de se réaliser, à moins que les Allemands ne recommencent ce qu'ils ont fait en 1914.

— Qu'ont-ils fait en 1914 ?

— Ils ont massacré des milliers d'innocents.

Le médecin tourne les talons en marmonnant d'incompréhensibles menaces.

Après sa « résurrection », Radino resta encore deux mois sur son lit d'hôpital. Chaque jour, les

sentinelles qui se relayaient devant la porte de sa chambre, venaient le dévisager avant de monter leur faction. C'était, parait-il, la consigne : elles devaient s'assurer si le dynamiteur était bien à l'intérieur de la pièce.

Sachant que le Belge était un dur, soldats et infirmiers, singeant le docteur, y allaient de plaisanteries déplacées. Loin de se laisser décontenancer, le malade répliquait avec vivacité et ses ripostes avaient le don d'exaspérer les Allemands.

— Hé ! cette fois, Herr Kommissar, vous voilà bien retapé... Dans un pareil état de santé vous pourrez faire bonne contenance devant le peloton d'exécution.

— Pourquoi toujours me parler de choses auxquelles vous ne connaissez rien ? répond Radino, dites-moi plutôt si vous avez enfin réussi à le franchir...

— Quoi ? Franchir quoi ?

— L'Yser.

Effet radical : du coup les rires et les sourires cessent.

La tunique et le képi du malade sont accrochés au porte-manteau. Chaque jour, un jeune infirmier d'humeur badine s'amuse à mettre sur sa tête la coiffure du commissaire. Il salue, simule l'allure d'un policeman, fait des simagrées. Radino sourit. Depuis qu'il est redevenu conscient, il pense beaucoup à sa défense devant le conseil de guerre qui le jugera. Comment introduire dans l'esprit de ses futurs juges un doute réel sur sa culpabilité ? Ah ! une idée...

Il lui faudrait tout d'abord du papier et un crayon.

— Laissez-moi donc un peu regarder le beau livre que vous lisez, demande-t-il à un infirmier.

L'homme acquiesce et Radino très adroitement enlève de l'ouvrage quelques bandes de papier blanc de la largeur d'une marge. Il les cache dans son oreiller. De quoi écrire maintenant... L'infirmier a un crayon dans sa poche... Hop ! lorsqu'il s'approche du lit, le malade l'escamote.

Et alors Radino se tourna du côté du mur, fit semblant de dormir et rédigea un rapport sur l'affaire dans laquelle il était impliqué. Ce message apparemment destiné à sa famille devait tomber entre les mains des Allemands et dérouter les juges du conseil de guerre. Il était ainsi conçu : « Maintenant que je suis à peu près rétabli, je » tiens à vous faire connaître les causes de mon » arrestation. Je suis dénoncé par un voleur, an- » cien membre d'une bande organisée que j'ai dé- » couverte avec M. l'auditeur Cambrisy. Pour se » venger, ce misérable m'accuse des pires forfaits. » A l'entendre, je l'aurais reçu chez moi et je lui » aurais annoncé que je me disposais à faire sau- » ter tous les établissements occupés par les Alle- » mands. Bien qu'il n'ait pu produire la moindre » preuve de ses déclarations, les policiers semblent » prendre au sérieux ces fariboles. C'est incroya- » ble. Veuillez faire des recherches en vue de re- » trouver le casier judiciaire de cet individu qui » se dit Français, mais qui est Belge. Il prétend » s'appeler Ferrant. Ce doit être un faux nom. »

Le reste du rapport était à l'avenant. Lorsque

les bandes de papier furent toutes couvertes de son écriture serrée, Radino demanda à l'infirmier de lui passer son képi.

— Il me semble que ma tête est devenue plus petite, dit-il.

Il essaie la coiffure, la tourne et la retourne dans ses mains. Lorsqu'il la rend à son gardien, les bandes portant le texte de son faux rapport y sont dissimulées derrière le cuir qui en couvre le bord inférieur. Pourvu que le jeune infirmier, qui, par ses clowneries, lui a suggéré l'idée du stratagème, vienne encore se donner l'allure d'un policier belge en se coiffant du képi !

Deux jours plus tard, tout se déroule conformément aux espoirs du commissaire. L'Allemand prend le képi au porte-manteau, le met sur sa tête et remarque aussitôt qu'il est devenu plus étroit. Il regarde à l'intérieur et... découvre les bandes de papier cachées derrière le cuir.

— Was ist das ?

Pas d'erreur : des papiers secrets. L'homme pousse un cri de triomphe :

— Ha ! Ha ! Monsieur, je vous y prends cette fois ! Un message clandestin ! Cela va vous coûter cher !

Radino simule la déconvenue et le mécontentement. Il prend un ton très doux pour dire :

— Vous n'allez pas me dénoncer hein ?

— Non peut-être ! De ce pas, je vais prévenir le Herr Direktor.

Le directeur ne tarda pas d'arriver et, cramoisi de fureur, hurla les pires imprécations à l'adresse

du malade. Quand il fut un peu calmé, il le questionna longuement. Comment s'était-il procuré du papier et un crayon ? Quand avait-il écrit ces billets ? Par quel moyen comptait-il les faire parvenir à sa famille ? Comme un élève pris en flagrant délit de tricherie, Radino répondit docilement à toutes les questions. Intérieurement il jubilait.

Les bandes furent immédiatement envoyées à la Polizeistelle d'Anvers et y produisirent une grosse impression. Si elles n'ébranlèrent pas Meyer qui était convaincu de la culpabilité du commissaire, elles devaient dans la suite insinuer le doute dans l'esprit des juges. C'est précisément ce que Radino espérait.

Après cet incident, la surveillance fut encore renforcée et, considéré comme plus redoutable que jamais, le dynamiteur dut rester nuit et jour étendu sur son lit. Ce double supplice, supplice de l'immobilité forcée et supplice de l'incertitude, se prolongea jusqu'au 21 mars.

Au début du mois, le médecin lui avait dit :

— Je me demande pourquoi l'on ne vous juge pas. Le rapport sur votre état de santé a été envoyé à Anvers depuis bien longtemps. Quant à votre histoire, j'ai appris à la connaître, elle est vraiment jolie. Vous travaillez à la tonite et à la mélinite, paraît-il. Il est temps qu'on sévisse avec une extrême rigueur contre des gens de votre espèce, aussi ne vous faites pas d'illusions, votre compte sera vite réglé.

— C'est ce que nous verrons, répond Radino.

XIV

CONTRE RADINO, L'ESPION, LE SABOTEUR, LE DYNAMITEUR, JE REQUIERS LA PEINE DE MORT.

(L'auditeur militaire)

Pendant que Radino était immobilisé sur son lit, sa femme et son fils Auguste, arrêtés depuis le 22 novembre 1915, tenaient vaillamment tête aux policiers de la rue Stoop. Harcelés au cours d'interminables interrogatoires, la brave maman et son grand gars opposèrent une attitude ferme et décidée aux astuces et aux menaces de Meyer. Comme autrefois, tous les membres de la famille faisaient bloc devant l'ennemi.

Cependant, quelle anxiété pour les deux prisonniers de savoir leur cher malade là-bas à Bruxelles en danger de mort sans qu'aucune main amie pût le soigner. Tous les jours, vaine attente de nouvelles, tous les jours, crainte d'une issue fatale. Malgré les incertitudes, les angoisses, les tracasseries policières, Mme Radino et son fils ne connurent pas une seule minute de défaillance. On les interrogeait sur tout : sur l'évasion de Henri, l'aîné, des territoires occupés, sur le service d'espionnage, sur les dépôts d'explosifs, sur les relations du commissaire, son train de vie, etc. Pas une

seule fois, ni la mère ni le fils ne tombèrent dans les pièges des enquêteurs.

Un document découvert dans la maison du commissaire aurait pu singulièrement aggraver le cas de celui-ci si son fils n'avait généreusement détourné les risques sur sa personne en en assumant la responsabilité.

Le 21 mars, Radino fut ramené à Anvers et conduit directement au siège du Gouvernement provincial. Bien qu'affaibli par la maladie, il avait sa belle allure martiale d'autrefois. Surprise : la première personne qu'il rencontre dans le hall d'entrée du vaste bâtiment n'est autre que Ferrant. Il va droit sur lui:

— Lâche, lui dit-il, votre trahison va bientôt avoir son épilogue.

Craignant que les deux hommes n'en viennent aux mains, la sentinelle écarte vivement le commissaire et lui intime l'ordre de se taire. Mais celui-ci se moque des injonctions et des menaces du soldat. Apercevant plusieurs personnes gardées par une autre sentinelle, il les interpelle :

— Pourquoi êtes-vous ici, vous autres ?

Une brave femme qui sanglote éperdument répond :

— Nous sommes en prison depuis quatre mois. On nous accuse d'avoir fait de l'espionnage pour le commissaire de Berchem, or nous ne le connaissons même pas.

— Le commissaire de police de Berchem ? Mais c'est moi !

Stupeur générale. Les sentinelles ne cessent de

répéter à Radino l'ordre de se taire, mais il ne les entend pas.

— Que vous reproche-t-on? demande-t-il encore.

— Les policiers affirment que nous vous avons aidé, mais ils ne précisent rien. Savez-vous que plus de quatre-vingts personnes ont été arrêtées sous prétexte d'avoir fait de l'espionnage pour votre compte ?

— Pas possible ?

« Schweigen ! Schweigen ! » hurlent les soldats. Le commissaire veut demander d'autres renseignements encore, mais voici qu'on vient le chercher. On le conduit dans un bureau où il a la surprise de se trouver devant un officier allemand qui lui dit :

— Vous allez comparaître devant le conseil de guerre ; je suis l'avocat désigné pour vous défendre. Voulez-vous y consentir ?

— Cela m'est égal.

— Vous êtes accusé, vous le savez, d'espionnage, de sabotage et d'attentat criminel contre l'armée allemande.

— Ces accusations ne reposent sur rien. Je suppose que vous ne prenez pas tout cela au sérieux. Seul, un fou a pu inventer des fables aussi ridicules.

— Pourriez-vous me dire pourquoi vous avez fait sauter le Cercle des officiers allemands rue de la Pépinière ?

— Qu'est-ce encore que cette histoire ? Jamais on ne m'en a parlé au cours de l'enquête.

— Comment, on ne vous en a jamais parlé ?

— Jamais et cela pour une raison très simple, c'est que j'ignore tout de cette affaire. Il est facile d'accuser les gens, mais il n'en va plus de même quand il s'agit de prouver leur culpabilité.

— Ainsi vous niez tout ?

— Mais naturellement. Tout, tout, tout...

— Hum ! Je ne sais pas si le conseil de guerre admettra votre système de défense, ni surtout s'il ajoutera foi à vos dénégations, car il y a plusieurs témoignages formels contre vous.

— Je me moque de ces témoignages. Je ne sais qu'une chose, c'est que mes accusateurs ont menti.

— Enfin le tribunal appréciera.

Cinq minutes plus tard, Radino était introduit dans une salle très spacieuse. C'est là que le conseil de guerre allait siéger. Une porte à double battant s'ouvrit et neuf officiers parurent. Ils dévisagèrent longuement le commissaire qui se tenait debout devant l'estrade. Tous prêtèrent serment et l'auditeur lut l'acte d'accusation. Immédiatement après, l'interprète en donna une traduction flamande. Radino qui connaissait l'allemand put, pendant cette double lecture, faire le compte des chances qui lui restaient de sauver sa tête. Elles étaient minimes.

« Ils savent à peu près tout » pensa-t-il. Il était manifeste que depuis la trahison de Ferrant, d'autres défaillances parmi les victimes de la rafle du 22 novembre avaient aggravé l'affaire. Qui avait parlé ? Il le saurait sans doute bientôt. Espionnage, sabotage, attentat à la dynamite, tout était dévoilé. Cette fois la partie s'avérait désespérée. Désespérée ? Pas encore... Radino se raidit

contre l'impression de lassitude et de dégoût qui le gagnait. Tudieu ! ce n'était vraiment pas le moment de céder au découragement ! Il pensa à l'image du Christ que Mlle X. lui avait donnée autrefois en lui disant : « Vous verrez, elle vous préservera de tout malheur. » Et, du coup, il se sentit ragaillardi.

Lorsque l'interprète eut terminé la lecture de l'acte d'accusation, le président du tribunal interpella l'accusé :

— Eh ! bien, qu'avez-vous à répondre ?

Radino haussa les épaules.

— Allons, défendez-vous, insista le juge.

— Messieurs, tout ce que je viens d'entendre n'est que pure invention. Ne soyez donc pas étonnés que devant d'aussi ineptes accusations, je ne prenne même pas la peine de me défendre. Supposer est facile, acter de fausses déclarations ne coûte rien ; j'attends qu'on me fournisse la preuve que mes accusateurs ont dit la vérité.

Cette réponse déplut au président qui se fâcha tout rouge. Quant aux autres juges, ils paraissaient moins rébarbatifs.

On montra alors à l'accusé le portrait de son vaillant collaborateur François Naveau.

— Connaissez-vous cet homme ?

Radino examine longuement la photo, hoche la tête :

— Tiens, voilà une figure que j'ai déjà vue, dit-il d'un ton très calme. La casquette que porte cet homme me trompe un peu. Qui est-ce, Messieurs ?

— Celui qui vous a aidé à faire sauter la Pyrotechnie et la maison de M. Hulverstuhl !

— Qu'est-ce que cette histoire ridicule ? Ne pourrais-je connaître l'inventeur de cette blague ? Si cet homme m'accuse de ces deux faits, veuillez me mettre en sa présence.

A ces mots, l'auditeur militaire, son secrétaire et l'interprète éclatent de rire.

— Pourquoi riez-vous ? demande Radino vexé. Il me semble que je me trouve ici devant la justice allemande et non devant un tribunal de polichinelles.

— Allons, soyons sérieux, reprend l'auditeur militaire, vous savez bien que votre complice François Naveau a passé la frontière et qu'il est en Hollande.

— Je ne comprends rien à tout cela.

— Attendez, vous allez comprendre.

On fit entrer Mme S..., celle-là même qui, très au courant de l'activité de Radino, avait, comme Ferrant, divulgué les secrets du service. Dupée par le contre-espion hollandais Van Renterghem, elle avait agi par étourderie.

— Connaissez-vous cette dame ? demanda l'auditeur militaire.

Radino cligna les yeux, regarda la personne des pieds à la tête, puis jouant la comédie avec un art consommé, ajouta :

— Madame, puis-je vous prier de relever un peu votre voilette s'il vous plaît ?

La dame s'exécuta.

— Oui, continue le commissaire, je la reconnais ; elle s'est déjà présentée au commissariat.

— Oui, Monsieur Radino, vous me connaissez. Inutile de vouloir cacher la vérité. Avouons tout ; moi aussi, je suis arrêtée...

— Comment, Madame, c'est à moi que vous recommandez de dire la vérité ? Mais vous êtes ici devant la justice allemande et c'est moi qui vous ordonne de dire toute la vérité, tout ce que vous savez de moi.

— Eh bien, je la dirai. Je sais que c'est vous qui avez porté la dynamite qui a servi à faire sauter la maison Hulverstuhl et la Pyrotechnie.

Chose curieuse, comme Ferrant, cette accusatrice mêle le vrai et le faux ; ce qui renforce encore l'imperturbable assurance de Radino.

— Pardon, Madame, riposte-t-il, je vous ai demandé de dire la vérité et je constate que vous oubliez de dire toute la vérité.

— Qu'est-ce que j'oublie ?

— Vous oubliez de dire que j'ai assassiné l'empereur d'Allemagne qui est toujours en vie.

Les juges rient. Quant à Mme S... elle est en proie à une crise nerveuse et doit se retirer. L'effet produit par son entrée est ainsi totalement annihilé. Radino, lui, reprend de plus en plus confiance.

Commence alors le défilé des autres accusés. Tous déclarent ne rien connaître de l'activité patriotique du commissaire. En voici cependant un qui flanche. Il déclare que Naveau était en possession d'un faux passeport délivré par la police de Berchem. L'auditeur militaire interpelle Radino :

— Qu'avez-vous à répondre?

— Cet homme ne sait ce qu'il raconte. Au

demeurant, si Naveau a obtenu une fausse carte d'identité, c'est qu'il s'est présenté chez moi avec des pièces en règle et a surpris ma bonne foi.

— Pourquoi Mme S... est-elle venue chez vous?

— Elle m'avait été envoyée par M. Moreau, un ingénieur qui m'avait rendu service et à qui je devais de la reconnaissance.

— M. Moreau est le chef de l'espionnage à Roosendael.

— Messieurs, je vous en prie, laissez-moi tranquille avec ces histoires d'espionnage, je n'y comprends pas un seul mot et je ne veux rien en savoir.

A ce moment, Ferrant fut introduit dans la salle.

— Ferrant, dites tout ce que vous savez de vos relations avec Radino, ordonna l'auditeur militaire.

Une fois de plus le misérable débita d'une voix mal assurée la leçon que Meyer lui avait apprise. Il ne se contenta pas de tout avouer, il aggrava ses déclarations de quelques mensonges qui mirent Radino hors de lui-même. C'est ainsi qu'il affirmait avoir été envoyé chez le commissaire de Berchem par Franck.

— Eh bien, dit le président à Radino, j'espère que vous allez vous défendre maintenant.

— Encore moins qu'avant. Je ne m'abaisserai pas à ce point. L'homme qui vient de parler est le dernier des misérables.

— Je vous somme de vous défendre, répéta le président.

— Je n'en ferai rien. Je ne veux pas m'avilir à répondre à ce méprisable individu.

Le défilé des témoins continua. Aucun incident. Tous déclaraient être convaincus de l'innocence du commissaire Radino. Celui-ci avait pris un air détaché et semblait ne se préoccuper nullement de ce qui se passait autour de lui. On eût dit que le procès ne l'intéressait pas du tout.

Il était plus d'onze heures lorsque l'auditeur militaire prononça son réquisitoire. Pour lui, la culpabilité de l'accusé ne faisait aucun doute. Il passa successivement en revue ce qu'il considérait comme des preuves formelles de culpabilité : les déclarations de Ferrant, de Mme S... et de deux autres témoins, la découverte de la dynamite dans le sous-sol de l'hôtel St-Antoine, etc. Il estimait que les préventions d'espionnage, de sabotage, d'attentat contre l'armée allemande étaient nettement établies. « Contre Radino, l'espion, le saboteur, le dynamiteur, conclut-il, je requiers la peine de mort. Le motif de ma sévérité, c'est que nous avions cru trouver en lui un homme modèle, un fonctionnaire s'acquittant fidèlement de ses devoirs envers l'armée occupante. Mieux encore, Messieurs, nous avons cru que c'était un de nos amis et il nous a « floués » depuis que nous sommes à Anvers. Je demande donc la peine de mort : 1°) pour espionnage,. 2°) pour haute trahison, 3°) pour sabotage, 4°) pour dépôt de dynamite, 5°) pour tentative de destruction de l'hôtel St-Antoine. En plus, je requiers huit ans de travaux forcés pour faux et usage de faux. »

Lorsqu'il se rassit, l'homme était cramoisi. Il n'avait sans doute pas tout à fait convaincu les juges, car ceux-ci ordonnèrent à Ferrant de répé-

ter une fois encore ses accusations contre Radino. Pour sauver sa tête, Ferrant n'hésita pas à compromettre irrémédiablement son bienfaiteur.

Sa déposition terminée, le président se leva et s'adressant à l'accusé lui dit :

— Eh bien, allez-vous vous défendre maintenant?

Radino se leva lentement, regarda ses juges d'un air de défi :

— Oui, Messieurs, je vais me défendre, mais ce ne sera pas long.

Il se retourna et montrant Ferrant affaissé sur son siège, il ajouta :

« Messieurs, j'attire votre attention sur la figure de cet homme qui est pour moi le dernier des misérables. En venant vendre son frère à l'ennemi, il commet le plus lâche et le plus répugnant des crimes. Je suis convaincu que vous-mêmes, Messieurs, en êtes indignés. Ne soyez donc pas étonnés que devant ce menteur, ce parjure, j'éprouve un profond dégoût. Pour le reste, voici ce que j'ai à vous répondre : je suis Belge et j'aime ma patrie. Vous autres, Allemands, vous proclamez partout que vous placez l'Allemagne au-dessus de tout. Eh bien, moi aussi, je place mon pays au-dessus de tout. Comme vous, j'aime ma patrie au mépris de la mort. Ne me demandez plus rien. Je suis à votre disposition. L'auditeur militaire vous demande la peine de mort, eh bien, allez-y. La seule satisfaction que j'éprouve en ce moment, c'est que bientôt les nôtres seront ici et vengeront tous ceux que vous aurez fait assassiner. Voilà ce que j'avais à vous dire. »

Cette déclaration prononcée d'une voix vibrante produit une impression profonde. Des femmes sont prises de frayeur et pleurent. Quant aux juges, sur un signe du président, ils se lèvent et se retirent. Le jugement sera rendu le lendemain. C'est alors que Meyer, qui a assisté aux débats, s'approche de Radino et lui dit :

— Commissaire, il y a des juges qui sont des dupes, mais pas moi, vous savez. Je reconnais toutefois que vous êtes plus fort que moi.

« Le jour suivant, raconte Radino, nous dûmes retourner au Gouvernement provincial pour la notification de la peine. Avant d'entrer dans le « panier à salade », j'eus l'occasion d'embrasser mon fils Auguste et de lui j'appris que ma femme avait fait nonante-sept jours de prison, que mon fils Henri, invalide, que j'avais sauvé des mains des Allemands, avait passé la frontière et que mon plus jeune continuait à se dévouer.

» Tous les accusés impliqués dans mon affaire étaient présents. Il y avait trois « paniers à salade » bondés.

» Lorsque nous fûmes introduits dans la salle du tribunal, l'auditeur militaire m'annonça que la peine de mort requise la veille avait été commuée en quinze ans de travaux forcés.

— Comment, dis-je, vous osez condamner un innocent?

« Encore sous l'impression de ma bravade de la veille, l'auditeur me répondit en désignant Ferrant :

— Monsieur Radino, vous n'avez rien à repro-

cher aux Allemands, voilà votre dénonciateur. Maintenant signez!

— Vous avez le toupet de me demander de signer? Comment pouvez-vous penser un seul instant que moi, innocent, je vais me salir les mains et prendre une plume pour apposer ma signature sur ce papier, Jamais, je refuse. »

Ainsi jusqu'au bout, Radino avait joué avec maîtrise la partie extrêmement difficile devant laquelle la défection de Ferrant et de deux de ses anciens collaborateurs l'avait placé. En sauvant sa tête, il pouvait se flatter de l'avoir gagnée en joueur de grande classe.

Le soir, les gardiens l'entendirent de nouveau chanter dans sa cellule.

XV.

FORÇAT...
DANS LES BAGNES ALLEMANDS.

Le 3 avril, le directeur de la prison se présenta dans la cellule de Radino et lui annonça que son départ pour l'Allemagne était fixé au lendemain.

— Où va-t-on me conduire? demanda le condamné.

— Dans une prison allemande, mais laquelle? je n'en sais rien. Vous y purgerez votre peine de quinze ans de travaux forcés.

— De sorte que je reviendrai en 1931, dit Radino en riant.

— Peut-être avant, on ne sait jamais. Dans tous les cas, vous aurez sous peu l'occasion de vous rendre compte que le régime des maisons de correction en Allemagne est autrement dur que celui que vous avez connu ici.

— J'ai la conviction que nous n'y ferons pas un long séjour.

— Pourquoi?

— Parce que la victoire des Alliés nous délivrera.

L'Allemand tourne les talons. Quant au commissaire, il se hâte de faire prévenir sa famille de son départ. Le jour suivant, scène d'adieu à la gare centrale d'Anvers. Mme Radino et son fils Charles sont là lorsque le commissaire descend de la voiture cellulaire. Ce dernier paraît de joyeuse humeur. On dirait qu'il part pour un voyage de plaisance. En réalité, il ne se fait aucune illusion sur le sort qui l'attend dans les bagnes allemands, mais il s'est juré de réconforter les siens, afin

qu'aucune larme ne soit versée en présence des Allemands. Tandis que ses gardiens se tiennent à quelques mètres, il raconte à mi-voix comment il a roulé policiers et juges. Il rit, gesticule et étonne tout le monde par son entrain et sa gaieté.

— Ils n'ont pas encore fini avec moi, dit-il, car lorsque je serai chez eux, je me propose de leur jouer encore plus d'un bon tour.

Voici le moment de la séparation, les cœurs se serrent, mais les figures restent souriantes.

— Allons, au revoir, à bientôt...

— Bon courage.

Le train s'éloigna rapidement emportant le patriote anversois qui ne devait revenir que deux ans et demi plus tard.

Dans le compartiment, en face de lui... Ferrant! Il ne peut se contenir :

— Lâche, traître, lui crie-t-il, voilà donc comment vous m'avez récompensé de ce que j'avais fait pour vous... Misérable, vous avez mis tout en œuvre pour me faire fusiller, mais attendez, vous expierez votre crime après la guerre.

Effondré sur la banquette, Ferrant ne souffle mot. Il baisse les yeux. Cependant lorsque Radino lui a lancé à la face ses cinglants reproches, il demande pardon d'une voix larmoyante.

— Oui, je suis un lâche, dit-il, je le reconnais, mais je ne suis pas un traître.

Il raconta alors la scène du parc et comment le hasard l'avait mis en rapport avec un contre-espion allemand. Magnanime, Radino pardonna à ce pitoyable collaborateur qui n'était nullement bâti pour les rudes joutes de la guerre

secrète et que des chefs peu clairvoyants avaient envoyé en mission dans les territoires occupés.

Le train filait maintenant à grande allure à travers la plaine hesbignonne, vaste étendue d'émeraude toute ruisselante de soleil.

Tout heureux que Radino lui ait pardonné sa lâcheté, Ferrant est devenu plus loquace.

— Ce qui m'a étonné pendant toute la durée du procès, confie-t-il à son ancien chef, c'est que les Allemands ne me croyaient pas alors que je disais la vérité tandis qu'ils semblaient ajouter foi à vos déclarations.

— Heureusement, répond Radino, sans quoi je serais maintenant dans l'autre monde et cela à cause de vous.

Court arrêt à Liége, puis on approche rapidement de la terre d'exil. Les prisonniers, au nombre de dix, sont gardés par une vingtaine de soldats. A Cologne, terme du long voyage, les condamnés descendent de voiture et leurs gardiens leur passent les menottes. Seul, le commissaire n'est pas enchaîné. Il proteste avec énergie.

— Je veux être traité comme mes camarades, dit-il. C'est un honneur pour moi d'être enchaîné.

Rien n'y fait.

— Nous avons reçu des ordres formels, répondent les gardiens.

Le lendemain de son arrivée à la prison de Cologne, l'ancien saboteur a déjà repris ses vieilles habitudes. Introduit dans le bureau du directeur, il profite d'une courte absence de celui-ci pour détruire huit manchons de lampes qui sont rangés sur une fenêtre. Les travaux forcés consistant à

fabriquer des boutons de sûreté, Radino s'en donne à cœur joie et met à mal tout le matériel qu'on lui confie.

Régime déprimant : cellules exiguës, solitude, nourriture exécrable. Pour ne pas céder au découragement, il faut une trempe de caractère exceptionnelle. Radino maigrit à vue d'œil, mais sa confiance reste intacte. Il entrevoit le rôle qui sera désormais le sien : relever les courages de ses compagnons abattus, en leur communiquant son robuste optimisme et en bravant les Allemands. De la lucarne de sa cellule, il leur crie d'une voix tonnante les consignes qu'il importe d'observer pour tenir le coup jusqu'à la délivrance : « Courage, mes amis, on meurt de faim, mais un jour viendra où nous rirons de nos misères présentes », ou encore : « Haut les cœurs, camarades, nous souffrons pour une cause sacrée qui triomphera bientôt. »

Il était déjà noté comme le plus mauvais sujet de la prison de Cologne, lorsque l'ordre vint de le conduire au « Strafanstalt » de Werden. Voyage en train cellulaire cette fois; les condamnés sont enfermés dans de minuscules box obscurs. Les gardiens du convoi ne veulent pas encore passer les menottes au commissaire qui renouvelle ses protestations contre ce qu'il considère comme une humiliante faveur.

La prison de Werden était un ancien couvent transformé en bagne. Son aspect sinistre impressionnait les plus braves. Dès leur arrivée, Radino et ses compagnons furent complètement rasés et durent revêtir l'horrible tenue des forçats.

Très étonné de recevoir un commissaire de police parmi ses nouveaux clients, dont plusieurs étaient des prisonniers allemands de droit commun, le directeur de l'établissement demanda à Radino:

— Quel méfait avez-vous commis?

— Je n'en sais rien. Un Français qui est parmi nous m'accuse de délits dont j'ignore le premier mot. La fatalité s'en est mêlée et je suis ici sans trop savoir pourquoi. Toutefois je me soumets à mon sort. Arrive que pourra.

— C'est malheureux pour vous, mais ici c'est le bagne et tout le monde doit travailler. Quel métier désirez-vous apprendre?

— Le métier de tailleur. Ainsi je serai à même de réparer mes effets en cas de nécessité.

— Ce métier ne me paraît pas bon pour vous; apprenez plutôt la menuiserie, vous pourrez ainsi vous donner du mouvement.

— Eh bien, entendu, allons-y pour la menuiserie.

Et Radino devint apprenti-menuisier... On lui apporta du papier émeri et trois lattes destinées à des cadres. Ordre de polir celles-ci. Le samedi suivant, le « Werkmeister » constate qu'aucune des lattes n'est polie.

— N'avez-vous pas travaillé? demande-t-il.

— Si, mais je ne suis qu'un apprenti et le Herr Direktor m'a conseillé d'apprendre mon métier à mon aise.

Très mécontent, l'homme ajoute quatre nouvelles lattes. Une semaine après, il les retrouve telles qu'il les avait déposées.

— Eh bien, on ne veut pas travailler? dit-il d'un ton courroucé.

— Si, mais j'apprends mon métier, alors il me faut du temps.

Et les lattes non polies s'accumulèrent dans la cellule de l'apprenti-menuisier qui finit par lasser la patience du « Werkmeister ». Un jour, elles disparurent et il n'en fut plus jamais question. Les essais d'apprentissage de Radino en restèrent là.

Si le directeur de la prison était humain et bon, le régime de son établissement n'en était pas moins atroce. L'ordinaire comportait : un minuscule morceau de pain le matin, soupe aux têtes de harengs à midi et navets à l'eau le soir. Au bout de quelques mois, le commissaire qui pesait quatre-vingt-deux kilos lors de son incarcération n'en pesait plus que cinquante-trois. Sur un contingent de cinq cents prisonniers, septante mouraient par mois.

Malheur au condamné qui se laissait aller au désespoir! La sinistre prison ne tardait pas de devenir son tombeau. Radino veillait à maintenir intact le moral de ses compagnons d'infortune. Sans se soucier des règlements, ni des gardiens, on l'entendait crier, chanter dans sa cellule et son optimisme faisait merveille. A son contact, les énergies déprimées se redressaient et l'espoir éclairait les pauvres figures émaciées des forçats coupables d'avoir aimé leur pays.

C'est à la prison de Munster qu'il allait donner toute la mesure de son cran et de son audace. Il y arriva par une froide journée d'automne 1916. Enchaîné cette fois avec l'abbé Morel, il avait

réussi en cours de route à se débarrasser de ses menottes ce qui amusa beaucoup ses compagnons. Là-bas, son nom est remplacé par un numéro : 272. De la lucarne de sa cellule, il découvre toutes les petites fenêtres d'une autre aile du bâtiment et aperçoit, collées contre les carreaux, les têtes faméliques des autres bagnards belges. Grâce à sa puissante voix, il sera tous les jours en rapport direct avec eux et ne tardera pas de devenir leur chef.

Mais quel chef que celui-là! A Munster, les forçats sont obligés de fabriquer tous les jours un certain nombre de sachets portant un drapeau allemand. Radino, lui, utilise le matériel qu'on lui confie pour confectionner des drapeaux belges et français. En collant du papier bleu sur le noir de l'étendard allemand, on obtenait les couleurs françaises et en remplaçant le blanc par du jaune, les couleurs belges.

Pendant son séjour à Munster, Radino fabriqua plus de cinq mille drapelets alliés. Il en collait partout : dans les cellules, dans les couloirs, dans les cachots, dans les box de l'église, dans tous les locaux où il pénétrait. Au préau, il les piquait dans les choux. Jeu inoffensif? Non, au contraire excellent moyen de faire passer dans l'atmosphère étouffante de cette sinistre geôle un rafraîchissant courant d'espoir. La vue des couleurs aimées réconfortait, surexcitait les esprits et les cœurs des exilés. C'était le symbole même de l'idéal pour lequel on souffrait, le salut de la patrie lointaine, la suprême raison d'espérer dans le triomphe final de la Cause sacrée de la liberté.

Les gardiens avaient beau redoubler de vigilance, ils trouvaient les drapeaux, mais ne découvraient jamais l'auteur de ce qu'ils considéraient comme une humiliante provocation passible des plus sévères châtiments. C'est que l'audace du coupable faisait appréhender les pires incidents. Un jour, le plus désagréable surveillant, baptisé « Quatorze bougies » par les prisonniers, se promena dans l'établissement avec deux petits drapeaux belge et français collés sur la visière de son képi. Radino qui avait fait le coup en rit à se rendre malade.

Un dimanche, les bagnards assistant à la messe constatent avec surprise que leurs camarades qui s'approchent de la Sainte Table ont tous des drapeaux belges et français collés à leurs talons. Ça c'est encore Radino, pensent-ils. Ils ne se trompent pas.

Quelques jours plus tard, un de ses compagnons lui crie de sa lucarne :

— C'est entendu, Radino, vous avez placé des drapeaux à peu près partout, il y a cependant un endroit où vous n'oseriez pas en coller...

— Quel endroit ? demande Radino piqué au vif.

— Le bureau du directeur.

— Eh bien, voulez-vous parier pour deux paquets de chocolat qu'aujourd'hui même le directeur aura ses deux drapeaux ?

— Je tiens le pari.

Une demi-heure plus tard, Radino demande à être reçu par le chef de l'établissement. Il voudrait, prétexte-t-il, faire l'acquisition d'un crayon.

S'approchant du bureau, il finit par s'appuyer dessus et les deux petits drapeaux qu'il tenait dans ses mains restent collés au rebord inférieur du meuble.

— Vous avez perdu votre pari, crie-t-il à son camarade dès qu'il est rentré dans sa cellule. Le directeur pavoise aux couleurs des Alliés.

— Pas possible ?

— Il vous sera facile de vous en assurer, demandez une audience pour un prétexte quelconque et lorsque vous serez dans le bureau du « singe », laissez tomber votre numéro ; en vous baissant, vous apercevrez les drapelets collés au bord du bureau.

Le camarade curieux de constater lui-même si Radino a osé, demande lui aussi à être introduit dans le bureau directorial et, à son retour, il crie à l'audacieux bagnard :

— Proficiat, Radino, vous avez gagné votre pari.

La nouvelle fit le tour des cellules et amusa prodigieusement tous les détenus.

A l'occasion du 21 juillet 1917, Radino fabriqua un ballon garni de tous les drapeaux alliés. Pendant la promenade, il le plaça bien en évidence au milieu de la cour. Tous les prisonniers l'apercevaient et jubilaient, lorsque soudain un surveillant se jeta dessus et le fit éclater. A ce moment, on entendit des applaudissements dans les cellules. L'effet moral espéré était atteint.

Ce qui émerveillait surtout les forçats de Munster, c'était, outre le caractère gai, la bonne humeur, l'optimisme de l'ancien commissaire de po-

lice, son esprit frondeur, son « toupet », son audace. L'homme ne craignait rien ni personne. S'il excellait à lutter contre l'ennui et le découragement, il savait aussi tenir tête aux Allemands quels qu'ils fussent. Directeur, gardiens éprouvèrent tour à tour l'énergie de cet indomptable forçat.

Contraint de fabriquer des sachets, il sabote le travail malgré les terribles sanctions prévues par les règlements. Un jour, comme les Allemands annonçaient une victoire éclatante sur le front occidental, il donne libre cours à sa mauvaise humeur en lançant par la fenêtre les deux mille papiers qui encombrent sa cellule. Enquête, comparution devant le directeur, etc. Tous les indices sont contre Radino qui parvient cependant à se tirer d'affaire sans passer par le cachot.

— Je vous ai apporté deux mille papiers pour faire des sachets, hurle le gardien.

— Ce n'est pas vrai, vous ne m'avez rien remis du tout, répond placidement le prisonnier.

— Je vous dis que si.

— Je vous dis que non.

Et la discussion continue, le prisonnier s'obstinant à nier l'évidence. A la fin, lassé, le directeur le renvoie dans sa cellule.

Quelque temps plus tard, n'ayant de nouveau pas fait de sachets, Radino en subtilise adroitement trois cents dans le tas qui va être remis au « Werkmeister », efface le numéro de celui qui les a confectionnés et le remplace par le sien. Il joue de malheur, car les sachets qu'il s'est ainsi attribués sont sabotés. Le « Werkmeister » ne

tarde pas de faire irruption dans sa cellule et l'emmène chez le chef de l'établissement.

— Herr Radino, vous avez de nouveau saboté les sachets.

— Moi ? Pas du tout. Et la preuve c'est que, ayant été malade cette semaine, je n'ai rien remis.

— Si, affirme le gardien, il m'a remis trois cents sachets hier.

— Et vous m'avez inscrit sur votre liste pour trois cents sachets ?

— Naturellement.

Radino triomphe :

— Eh bien, Monsieur le Directeur, faites compter les sachets et vous constaterez que cet homme ment.

Après vérification, le chef de l'établissement s'aperçoit qu'effectivement trois cents sachets inscrits sur la liste du « Werkmeister » manquent dans le tas. Le gardien a donc menti et le prisonnier a dit vrai. Il fait sortir celui-ci et adresse une sévère remontrance à son subordonné.

A partir de ce jour, ce dernier profite de toutes les occasions qui se présentent pour être désagréable au Belge :

— Grande victoire allemande sur le front occidental, Herr Radino. Tenez, lisez le journal.

— Une victoire allemande ? Vous m'étonnez, je viens précisément d'apprendre que votre Kaiser a fait réquisitionner tous les biberons en Allemagne.

— Des biberons ? Dans quel but ?

— Pour sucer l'eau de l'Yser et permettre à

vos soldats de traverser ce petit cours d'eau qui vous arrête depuis 1914.

Chaque fois maintenant qu'on lui fait part d'un succès allemand, Radino ricane et se moque de ses « informateurs » :

— Non, voyez-vous, leur dit-il, pour que l'affaire tourne bien pour vous, il faudra que vous recouriez aux grands moyens.

— Quels grands moyens ?

— Réquisitionnez tous les « soutireurs » d'Allemagne et faites mettre l'eau de l'Yser en bouteilles...

Les geôliers semblent ne pas comprendre, ils rient jaune et se retirent.

En décembre 1916, les réserves de cuivre s'épuisent en Allemagne et le gouvernement a ordonné leur renouvellement par voie de réquisition. Deux soldats, accompagnés du « Werkmeister », se présentent dans la cellule de Radino et dévissent la minuscule poignée en cuivre de sa cassette. Le prisonnier les regarde avec curiosité, puis éclate de rire.

— Pourquoi riez-vous ? demande un des trois hommes.

— Je ris parce que maintenant, voyez-vous, j'ai plus que jamais la certitude que je reverrai bientôt la Belgique.

— Pourquoi ?

— Vous êtes des farceurs, il ne se passe pas de semaine que vous n'annonciez une nouvelle victoire, or vous en êtes réduits à économiser des clous de cuivre pour pouvoir continuer la guerre.

Le « Werkmeister » blêmit de colère.

Radino enfreint toutes les défenses. Défense d'avoir des allumettes, il en a. Défense d'avoir de l'argent, il en a. Défense de parler au préau, il y bavarde sans cesse. Défense de chanter, de crier, d'écrire : c'est précisément à ces différents passe-temps qu'il se consacre de préférence.

Ses allumettes lui sont particulièrement précieuses ; elles lui permettent d'allumer le bec de gaz de sa cellule et de réchauffer ses aliments. Les autres prisonniers mis au courant font comme lui et tous les jours des verres de lampes sautent. Fureur du directeur qui donne l'ordre de ne plus éclairer les cellules le soir.

— Mes amis, crie Radino de la lucarne, aujourd'hui au souper laissez tous tomber votre bol, ils seront bien obligés de nous rendre de la lumière.

Le soir, plus de trente bols étaient en morceaux et le directeur dut rapporter la mesure qu'il avait prise.

Chaque semaine, les prisonniers remettent leur linge. C'est leur famille qui en paie le lavage. Radino estime qu'il ne faut jamais donner de l'argent aux Allemands, si peu que ce soit.

— Puisque je suis votre prisonnier, vous devez me fournir du linge, dit-il au directeur. Je refuse dorénavant de payer le lavage de mes effets.

Le lendemain, on lui apportait deux chemises et deux paires de chaussettes.

Un Allemand avait le don d'échauffer la bile de Radino. C'était un inspecteur de petite taille qui s'affublait d'un ample manteau et se donnait ainsi un air ridicule. Méticuleux, soupçonneux, rageur, veillant à ce que le règlement fût observé

à la lettre, il était la bête noire de tous les forçats de Munster. Un jour que la section de Radino tournait en rond dans la cour, il interpelle ce dernier :

— Kommen Sie hier. (Venez ici.)

— ...

— Sie müssen diesen Leuten sagen dass sie fünf Schritte Abstand bewaren und schweigen müssen. Der Herr Direktor hat es befohlen und diejenigen die diesen Befehl übertreten, setzen sich einer schweren Strafe aus. Stellen Sie sich mitten auf den Platz und teilen Sie das allen mit. (Vous devez dire à ces gens qu'ils sont obligés de se tenir à cinq pas et de se taire. M. le Directeur l'a ordonné et ceux qui contreviendront à cet ordre seront sévèrement punis. Mettez-vous au milieu de la place et dites cela à tous.)

Radino s'acquitte aussitôt à sa façon de sa mission d'interprète :

— Compagnons, dit-il, l'imbécile qui se trouve ici à mes côtés me charge de vous dire que vous devez vous tenir à cinq pas et qu'il est défendu de parler. Le directeur l'a sévèrement défendu. Maintenant si vous voulez lui flanquer votre pied quelque part, allez-y, je vous donne la permission.

Les prisonniers font des efforts désespérés pour garder leur sérieux, mais rien à faire, quelques-uns éclatent de rire et l'inspecteur comprend que Radino s'est moqué de lui. Il s'empresse de le renvoyer dans les rangs.

— Plusieurs mois après, nous riions encore de cette histoire, nous raconte un ancien bagnard de Munster.

Au préau, pour agacer les gardiens trop rudes envers les prisonniers, Radino profite de ce qu'ils ont le dos tourné pour pousser des rugissements de fauve. Les surveillants savent que c'est le 272 qui se livre à ce genre de provocation :

— C'est vous qui avez crié, disent-ils.

— Moi ? Dites donc qu'est-ce qui vous prend ? Est-ce la râclée que vous venez de recevoir sur le front occidental qui vous rend de si charmante humeur ? Si vous continuez à m'accuser, j'irai me plaindre auprès du directeur.

Par temps de neige, les surveillants se méfiant de lui, le placent au milieu de la cour. On le voit alors piétiner à côté d'eux et lorsqu'il a fini de battre la semelle, ses compagnons s'aperçoivent qu'il a écrit en grands caractères dans la neige : « VIVENT LES ALLIES ! »

Une telle attitude de continuelle insoumission devait évidemment lui valoir les rigueurs prévues par les règlements entre autres de fréquents séjours dans les cachots de la prison. Les cachots sont de minuscules cellules obscures, véritables cages à lion situées dans le sous-sol. Chaque fois que Radino est conduit « à la cave », ses compagnons en sont prévenus, car ils l'entendent chanter « La Brabançonne » à plein gosier.

Que faire dans un gîte aussi exigu? Songer? Non, cela rend triste, or il ne faut jamais paraître abattu, parce qu'un Belge digne de ce nom, pense-t-il, ne doit pas céder au « cafard ». Il chante, il prie et lorsque la prière lui a refait un moral tout neuf, il se sert de son chapelet pour graver dans le mur quelques-unes des pensées qui lui

pèsent sur le cœur : « Sales Boches, on vous aura », ou encore : « Allemands, l'heure du châtiment approche, vous ne tarderez pas d'expier vos crimes. »

Toutes ces inscriptions donnent évidemment lieu à des enquêtes au cours desquelles il exaspère directeur et gardiens par ses réflexions frondeuses et provocatrices.

En dehors de ceux qui en ont connu le régime inhumain, nul ne saura jamais ce que furent les bagnes allemands pour les patriotes belges condamnés aux travaux forcés. Plus encore que l'insuffisance de la nourriture et la solitude, ce qui débilitait lentement les corps et les âmes, c'était la mortelle incertitude pesant sur l'avenir. Les Allemands annonçaient chaque semaine de nouvelles victoires et créaient dans les lugubres geôles une atmosphère de désespérance.

Et puis la guerre s'éternisait... Les mois succédaient aux mois et nulle éclaircie sur les horizons assombris depuis 1914 n'annonçait l'aube radieuse de la victoire. L'année 1917 fut une des plus déprimantes. L'effondrement des Russes avait ranimé les chances de victoire du côté allemand. Et le doute, tueur d'âmes, pénétrait lentement dans les affreux réduits où souffraient en silence les meilleurs citoyens de Belgique.

Terrible sort : lorsque le « cafard » s'agrippait à un bagnard, il ne le lâchait plus. L'homme fléchissait à vue d'œil et se laissait écraser par toutes les forces obscures contre lesquelles il avait lutté jusqu'alors. On assistait alors au dépérissement de gars robustes qui avaient tant souffert que leurs

réserves d'énergie semblaient épuisées pour toujours. Leur agonie durait des semaines, des mois, puis par des matins lourds de toute la détresse accumulée dans les cœurs, on les portait au cimetière. Parfois les malheureux sombraient dans la folie et on les entendait alors maudire leurs bourreaux avec des hoquets de sanglots dans la voix. C'était atroce.

Radino, l'homme au moral de fer, veillait sur ses camarades. Dès que l'un d'eux lui était signalé comme filant le mauvais coton du « cafard », il le réconfortait, lui écrivait de longues lettres pour lui démontrer toutes les raisons qu'il avait encore d'espérer.

« C'est Radino qui m'a sauvé la vie, nous dit un ancien forçat de Munster. J'étais en proie à un tel désespoir que je ne me sentais plus le courage de réagir. Dormir toujours pour ne plus penser à la terrible réalité journalière, mourir pour ne plus voir les quatre horribles murs de ma geôle, je ne rêvais plus qu'à cela. Le formidable optimisme de Radino et aussi son cœur d'or m'ont rendu confiance. Si je suis encore en vie, c'est à lui que je le dois. »

— Radino, lui dit un jour un Français, je ne m'explique pas comment vous parvenez à tenir le coup sans jamais connaître de dépression. Moi, j'ai parfois de terribles crises de « cafard. »

— L'antidote du « cafard », répond Radino, c'est la gaieté. Dans votre cellule, méfiez-vous des longues songeries qui assoupissent le meilleur de vos énergies. Soyez gai. Chantez tous les vieux

refrains que vous connaissez, chansons de jeunesse, chansons patriotiques...

— Hum... C'est parfois bien difficile de chanter...

— Puisque vous voulez savoir où je puise mon énergie, tenez, voici un petit livre qui m'a toujours procuré du réconfort dans les pires moments que j'ai passés au bagne. Prenez-le et surtout lisez-le, il vous rendra espoir et courage.

— Mais c'est un livre de prières ? Vous savez bien que je ne suis pas catholique.

— Qu'importe ! Les prières que contient ce livre sont si belles que je les ai apprises par cœur. Lorsque je sens venir le « cafard », je les récite et du coup toute ma confiance d'autrefois me remplit le cœur. A présent, grâce à ce petit livre, je suis cuirassé contre toute défaillance.

Le Français prend le livre et, à partir de ce jour, une véritable transformation s'opère en lui :

— Vous aviez raison, dit-il à son conseiller, ce livre est merveilleux. Depuis que je récite les admirables prières que vous m'avez signalées, je me sens tout ragaillardi.

Radino ne borne pas à des conseils l'intérêt qu'il portait à ses compagnons. Il se préoccupe de compléter l'ordinaire de ceux qui ne reçoivent pas de colis. Pour leur faire parvenir des victuailles, il use de mille stratagèmes, car cela aussi est défendu par les règlements.

Parmi les bagnards de Munster se trouvait un vieillard de quatre-vingt-deux ans. C'était le maire d'une petite localité des environs de Valenciennes. Radino s'intéressait particulièrement à lui

et lui passait régulièrement des vivres. S'étant aperçu un jour que le bon vieux ne venait plus au préau, il s'informe et apprend qu'il est malade. Quel cruel destin ! pense-t-il, mourir ici en terre d'exil, seul, dans un abandon complet... Ah ! si au moins on procurait au malheureux la satisfaction de revoir son pays avant de mourir... A qui s'adresser ? Qui implorer ? Radino se sent prêt à tout pour obtenir la délivrance du vieux maire. Un seul homme parmi les Allemands de service à la « Strafanstalt » de Munster avait la sympathie des forçats, c'était l'aumônier catholique, un prêtre dont l'édifiante charité trouvait le chemin des cœurs. Bon, aimable, toujours prêt à compatir aux souffrances des bagnards, il avait su, par sa noblesse d'âme, gagner l'affection des Belges. Radino le fit appeler.

— Monsieur l'Aumônier, lui dit-il lorsque le prêtre entra dans sa cellule, excusez-moi de vous avoir fait appeler. Voici de quoi il s'agit : le maire français est malade. Vous savez qu'il a quatre-vingt-deux ans, il ne vivra donc plus longtemps... Au nom de tous mes compagnons, je vous supplie de faire des démarches en vue d'obtenir sa grâce afin qu'il puisse aller mourir dans sa patrie. Nous tous qui vous respectons et vous aimons, nous vous demandons cette grande faveur.

Radino a mis tout son cœur dans ces quelques paroles qu'il prononce avec un ton d'ardente imploration. L'aumônier est profondément touché :

— C'est très bien, ce que vous faites là, répond-il. Dès aujourd'hui je vais entreprendre des dé-

marches en vue d'obtenir la libération de votre camarade.

Et le vieux maire français fut renvoyé dans son village.

Quelque temps après, un billet clandestin informe Radino qu'un de ses compagnons, un Anglais, n'a plus d'argent. Il demande aussitôt audience au directeur et le prie de faire porter vingt-cinq marks de son argent au compte de ce prisonnier.

— Mais, demande à son tour le chef de l'établissement, voudriez-vous me dire comment vous avez appris que l'Anglais a besoin d'argent?

Les communications entre détenus étant interdites, voilà Radino pris à son propre piège? Non. Une fois de plus son toupet le sauve :

— C'est bien simple, dit-il, pendant mon sommeil, j'ai eu une vision. Je fumais un bon cigare à côté de l'Anglais qui se lamentait parce qu'il n'avait plus de quoi s'en payer un. Je suis certain que la réalité est conforme à mon rêve.

— Tiens, tiens, fait le directeur, étrange, très étrange.

L'Anglais reçut néanmoins ses vingt-cinq marks.

A la fin de l'année 1917, Radino n'avait rien perdu de son formidable entrain. Plus de deux ans de captivité — et quelle captivité! — n'avaient nullement entamé le moral de cet indomptable forçat. Jamais triste, jamais abattu... Voilà précisément ce qui exaspère certains de ses gardiens. Un jour qu'à l'occasion du battage des couvertures, il avait organisé un chahut peu ordinaire dans la cour, un surveillant lui dit avec dépit :

— C'est honteux de rire ainsi! Vous ne savez même pas si votre femme et vos enfants vivent encore.

— C'est à moi que vous vous adressez? demande Radino qui se trouve à côté du Père Boon, de la Compagnie de Jésus.

— A tous les deux, répond hargneusement l'Allemand.

Les deux prisonniers rient aux larmes. Peu de temps après, bataille à coups de boulets de neige. Radino s'en donne à cœur joie. Résultat de toutes ces entorses, aux règlements : des séjours prolongés dans les « cages à lion ».

— Encore au cachot, Herr Radino? lui demande un jour, d'un ton apitoyé, l'aumônier allemand venu lui rendre visite.

— Mais oui, Monsieur l'Aumônier, que voulez-vous? le personnel de la prison estime sans doute que cela fait du bien à ma petite santé.

— C'est bien triste de devoir rester ainsi seul dans l'obscurité.

— Oh! ne vous en faites pas pour moi, Monsieur l'Aumônier, on se fait à tout même au cachot.

— J'admire votre courage, mais j'ai peine à me l'expliquer. Dites-moi donc le secret de votre optimisme.

— Vous voulez que je vous le dise? Je veux bien, mais à une condition, c'est que vous ne vous fâchiez pas.

— Soyez sans crainte, vous pouvez me dire franchement ce que vous pensez.

— Eh bien, voici, tandis que je souffre ici, tou-

tes mes pensées sont à l'Yser auprès de nos petits soldats qui avec les Alliés combattent pour notre délivrance. Un même idéal nous unit tous : lutter, souffrir, afin d'être délivrés bientôt du joug germanique. Ma confiance d'ailleurs je la raisonne, c'est pourquoi rien ne l'ébranle pas même vos faux communiqués. Je sais que pour faire la guerre avec des chances de la gagner, il faut des hommes mais aussi et surtout de l'argent, des munitions et des vivres. Or les Allemands manquent de tout et sont dans l'impossibilité de renouveler leurs réserves. Si la guerre n'est pas encore finie, c'est uniquement parce que vos officiers sont avec leur revolver derrière leurs hommes. Un jour cependant viendra, et il n'est plus éloigné, où tout s'écroulera. Ce jour-là, votre Kaiser lui-même ne sera pas épargné.

— Ce n'est pas possible, les Allemands sont tous passionnément attachés à leur patrie et à leur Kaiser.

— Moi aussi, j'aime de toutes les forces de mon être mon Roi et mon pays. Voilà pourquoi je suis heureux de souffrir pour eux et que jamais vous ne me verrez abattu.

Après deux longues années de claustration absolue, deux années de solitude, d'abandon pendant lesquelles, tel un fauve en cage, il n'avait d'autre ressource pour se donner un peu de mouvement que de tourner en rond dans son minuscule réduit, Radino apprit qu'il devait purger le reste de sa peine, treize ans de travaux forcés, à la prison de Vilvorde. A cette nouvelle, il poussa une clameur de triomphe. Il reverrait donc bientôt

la Belgique! Quelle joie! Mais parmi les camarades français était la désolation. Sans Radino, qu'allait-on devenir?

— Je m'en vais, dit celui-ci, mais mon esprit reste ici. Chaque fois que vous attraperez le « cafard », pensez à moi et faites comme moi, ne vous laissez pas abattre. D'ailleurs la guerre est presque finie et, plus que jamais, il importe de tenir le coup.

Ce que fut le voyage Munster-Vilvorde, on le devine. A mesure qu'on approchait de la terre belge, les forçats sentaient une vie nouvelle naître en eux. Etourdissant de gaieté, Radino fit rire ses compagnons aux larmes. A Herbesthal, scène typique de la vie des forçats. Chacun songe à écrire un mot à sa famille pour la prévenir de son retour en Belgique. Pour cela il fallait de l'argent. Mais les prisonniers, qui, depuis leur incarcération, avaient été fouillés plus de cinquante fois, ne pouvaient pas posséder un centime. Or des quelque vingt bagnards qui se trouvaient là à la gare de Herbesthal, pas un qui n'eût réussi à cacher son petit avoir. De l'argent, il en sortait de partout : des chapeaux, des casquettes, des cols, des cravates, des souliers, des chaussettes, des manches de chemises, de caleçons...

Le dur régime du bagne avait doté ces hommes d'une extraordinaire roublardise. Malgré la surveillance dont ils étaient l'objet, chacun parvint à écrire une carte et Radino qui s'était procuré les timbres fit disparaître la correspondance prohibée dans une boîte aux lettres avec la dextérité d'un véritable escamoteur.

A Vilvorde, grosse surprise : les cellules sont encore plus exiguës que dans les prisons allemandes. Les bagnards sont épouvantés à la pensée de faire un long séjour dans ces infects réduits où l'on peut à peine se mouvoir. Heureusement, après quelques semaines, ils sont enfermés ensemble dans de grandes salles et le régime de la captivité s'adoucit.

Radino devint bientôt la grande vedette de la salle 7. Ses anciens compagnons nous ont raconté quelques-unes des farces qu'il joua aux Allemands. L'homme qui s'était juré de faire sauter tous les établissements anversois occupés par l'ennemi, était maintenant devenu un gai luron qui divertissait tout le monde par ses boutades, ses chansons et aussi par son attitude frondeuse envers les surveillants.

— Et quel toupet! nous confie un de ses anciens voisins de la salle 7... Nous devions déposer nos boîtes de victuailles dans un magasin auquel personne n'avait accès. Cela contrariait Radino qui nous dit un jour : « Dans dix minutes, j'aurai mes deux boîtes. » Il se lève, disparaît et, quelques instants plus tard, revient effectivement avec tous ses vivres.

— Comment as-tu fait? lui demandons-nous.

— Ça c'est mon secret, répond-il. Voulez-vous aussi les vôtres?

— Naturellement, s'il y a moyen.

— Alors alignez-vous et obéissez à mes commandements.

» Entretemps, il se dirige vers la salle 8 et charge un de ses camarades d'appeler et d'occu-

per pendant dix minutes l'officier qui a la garde de la nôtre. Nous nous alignons et suivons Radino qui, fier comme Artaban, ouvre la marche. Première porte :

— Halte! Où allez-vous? demande la sentinelle.

— Nous allons chercher nos boîtes.

— Où est l'officier de garde?

— Le voici, répond sans hésiter Radino qui entraîne tout son monde derrière lui.

Deuxième porte. Même manège, même scène. Le défilé passe. A la troisième, nouvelle halte, la sentinelle soupçonneuse fait des difficultés.

— Laissez-nous passer, insiste Radino, nous allons revenir.

— Et l'officier?

— Il nous suit.

En réalité il était toujours en conversation avec un prisonnier dans la salle 8. Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il s'aperçut de la disparition de ses hommes et qu'il les vit revenir munis de leurs boîtes. Comme il était lui-même en défaut, il se garda de sévir contre l'auteur de ce mauvais tour.

Si maintenant Radino était toujours de bonne humeur, vint cependant un jour où on le vit blêmir de rage. C'est lorsqu'on annonça que Borms, le traître, devait visiter l'établissement et passer dans toutes les salles. Pendant des journées entières, il ne décoléra pas. Que le Judas de la Flandre s'autorisât de la protection des baïonnettes allemandes pour venir provoquer les patriotes qui avaient tout sacrifié pour leur pays, voilà qui le

suffoquait d'indignation. Flamand passionnément attaché à sa chère Belgique, Radino ressentait comme une cuisante humiliation la présence du misérable dans les lieux où tant de braves souffraient en silence.

— Je vous donne ma parole, dit-il à ses camarades, que s'il ouvre la bouche, je lui lance mes deux sabots en pleine figure.

On eût beau le dissuader de mettre sa menace à exécution, lui représenter les terribles risques auxquels il s'exposait en s'en prenant au protégé des Allemands, rien n'y fit.

— Ils peuvent me fusiller s'ils veulent, répliquet-il, mais moi je vous dis que je lui fermerai la g... Kost wat kost.

Lorsque le traître fit son entrée dans la salle 7, Radino était au premier rang, les deux sabots à la main derrière le dos. Son regard lançait des éclairs. Le « Vendu » parut. Il était blême et défait. L'attitude menaçante des bagnards l'impressionna au point qu'il se hâta de passer sans dire un mot.

Pendant que Radino attendait l'heure enivrante de la victoire et de la délivrance, à Anvers, son plus jeune fils, Charles, mettait à exécution, après plusieurs mois de préparation, un projet particulièrement audacieux : traverser l'Escaut à la nage pour aller s'enrôler dans l'armée belge. Une première tentative faillit lui coûter la vie. Tenace, hardi comme son père, il la renouvela peu de temps après et réussit cette fois à franchir le fleuve au prix d'efforts surhumains. Glacé, exténué, les pieds déchirés par les barbelés, lorsqu'il aborde

sur l'autre rive, il est malheureusement aperçu par une des rares sentinelles qui se trouvent de ce côté et on le conduit à son tour à la prison d'Anvers.

Ainsi, quand prit fin pour la Belgique le dur et humiliant régime de l'oppression allemande, tous les membres de la famille Radino avaient payé à la patrie leur tribut de souffrances. Tous avaient la légitime fierté d'avoir bien servi.

Qu'on se représente ce que fut le retour du chef parti depuis trois ans... Il avait tant de fois chanté « La Brabançonne » en cours de route qu'il était presque aphone. Entre Vilvorde et Malines, un Allemand exaspéré par son attitude de défi avait tiré un coup de fusil dans sa direction. Une fois encore, il l'avait échappé belle.

Aujourd'hui, Radino a septante ans. Pas plus que le régime du bagne, les déceptions et les rancœurs de l'après-guerre n'ont eu raison du prodigieux optimisme de l'homme. Alerte, plein d'énergie et d'entrain, il continue à travailler et à se dévouer comme un jeune. Et toujours le même idéalisme qu'autrefois :

— Je n'ai jamais rien demandé à mon pays, nous dit-il, ni décorations, ni indemnités, ni pension, ni faveur. C'est un grand honneur, voyez-vous, de pouvoir servir sa patrie et la satisfaction du devoir accompli est la plus substantielle des récompenses. Elle suffit à embellir toute une vie. Que demain retentisse de nouveau le tocsin d'alarme, je suis prêt à me sacrifier encore pour notre chère Belgique...

FIN.

Littérature Musée de

TABLE DES MATIERES.

I. Premier contact avec les envahisseurs . . 9
II. Le commissaire Radino prend sa revanche 17
III. Une vaste entreprise de sabotage . . . 25
IV. Le commissaire Radino l'échappe belle . 34
V. Le commissaire Radino gagne la confiance... des Allemands 41
VI. Puis le matériel allemand y passa... . . 52
VII. Au service de l'espionnage et du contre-espionnage des Alliés 61
VIII. Un redoutable trio... 67
IX. Une famille admirable 81
X. Mort aux oppresseurs! 92
XI. Trahi... 104
XII. Lorsque le commissaire fut sous les verrous 117
XIII. Quatre mois, sur un lit d'hôpital 128
XIV. Contre Radino, l'espion, le saboteur, le dynamiteur, je requiers la peine de mort 137
XV. Forçat... Dans les bagnes allemands . . 148

Imp. Jos. VERMAUT, Paris et Courtrai.
Printed in Belgium.